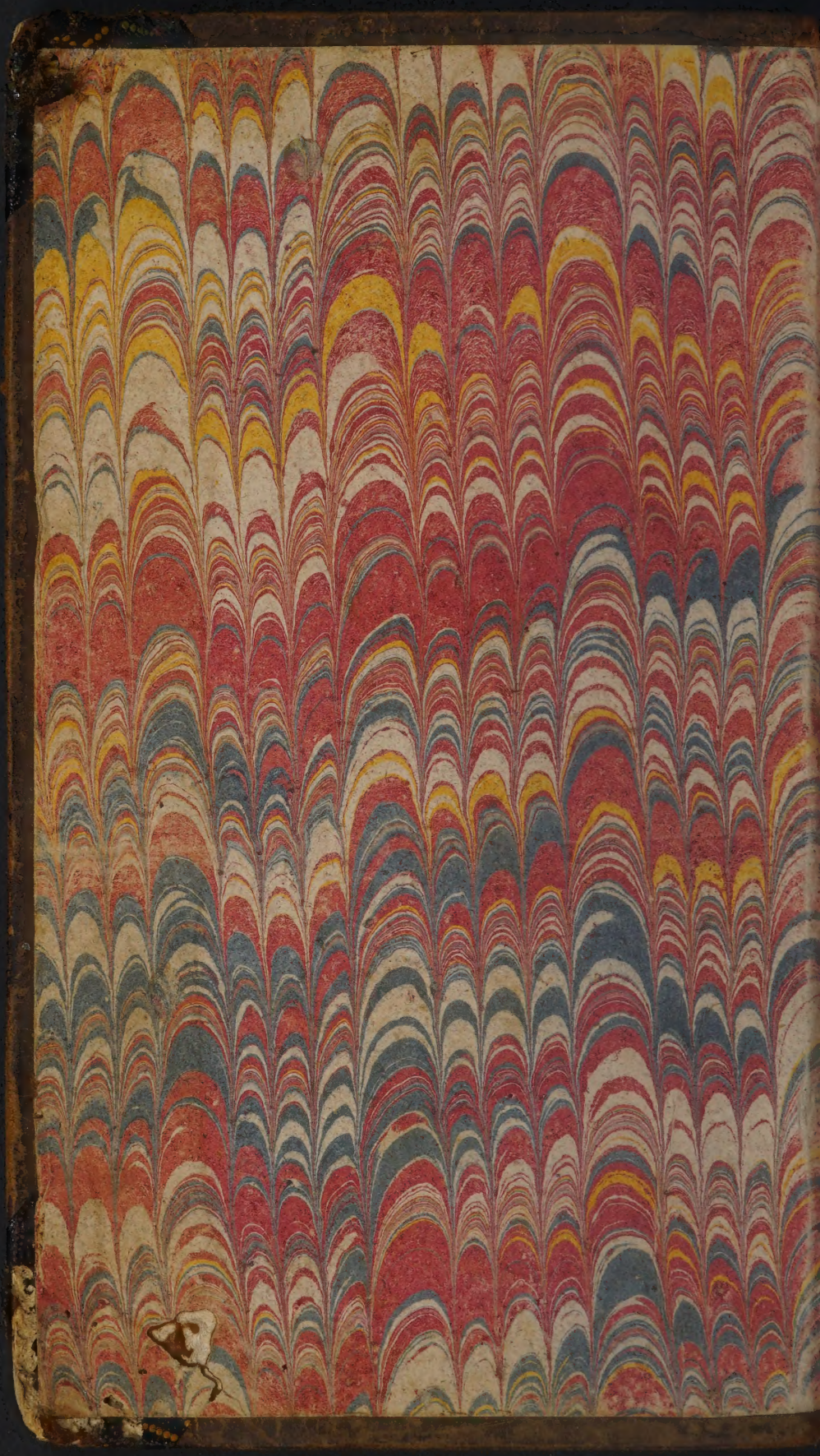
L
20

VIE DE LA
EVGEN
DE FONTA



ce Livre est Du 1.er monastere
De la vision ste marie de ~~grenoble~~ Lemens
Chambéry
Boulogne s/m

LA VIE
DE LA VENERABLE MERE
LOUISE-EUGENIE
DE FONTAINE,

Religieuse du premier Monastere de la Visitation de sainte Marie de Pravis, ruë saint Antoine, morte le 29. Septembre de l'année 1694.

AVIS

AUX TRES-HONORE'ES MERES ET SOEURS DE LA VISITATION DE SAINTE MARIE.

LA venerable Mere Loüiſe-Eugenie de Fontaine a eſté ſi connue & ſi illuſtre par ſes vertus & par les grands ſervices qu'elle a rendus à ſon Ordre, que je n'aurois jamais osé entreprendre d'en écrire la vie, connoiſſant, comme je fais, mon peu de capacité; mais me trouvant preſſée des ſentimens de reconnoiſſance que je dois à ſes bontez, j'ay eſté quelque temps en ſuſpens ſur ce que je devois faire

jusqu'à ce que la trés-honorée Mere Marie-Therese Fouquet m'ait determinée sur ce sujet ; son desir m'a tenu lieu de loy ; elle a eu la bonté de me fournir des memoires sur lesquels j'ay travaillé cet Ouvrage, je me suis aussi servie de la connoissance que j'en avois par moy-mesme, & je puis dire qu'il faudroit l'avoir observée comme j'ay fait pour connoistre son genie & son caractere. On m'assure qu'elle est icy fort reconnoissable ; il sera également difficile de distinguer en quoy elle a esté plus admirable, ou dans sa profonde humilité, ou dans son elevation ; car elle a esté grande par ses qualitez naturelles, grande par ses emplois, grande par sa vertu, & par l'éminence de sa saintetè dont la longueur de sa vie nous a donné lieu d'admirer davantage la perseverance.

Edelinck. fecit. C. P. R.

La Venerable Mere Louise Eugenie de Fontaine
Religieuse du Monastere de la Visitation de S.te
Marie Ruë S.t Antoine qu'elle a gouverné 33.
ans. Morte le 29.e Septemb. 1694. agée de 86 ans.

LA VIE
DE LA VENERABLE MERE
LOUISE-EUGENIE DE FONTAINE,

Religieuse du Monaſtere de la Viſitation de ſainte Marie, de Paris rue S. Antoine, morte le 29. Septembre de l'année 1694.

PREMIERE PARTIE.

SI c'eſtoit aſſez d'aimer ſon ſujet pour le traiter dignement, & ſi l'obligation de loüer une perſonne extraordinaire donnoit toûjours du talent & des forces pour s'en acquiter, je pourrois ſans doute me promettre quelque ſuccés dans le recit que je veux faire des vertus de l'incomparable Mere Loüiſe-Eugenie de Fontaine; car

j'avouë que dans une affliction universelle dans l'Ordre, j'y ay des interêts particuliers, & j'y éprouve des peines qui me sont propres. L'Eglise perd une Sainte, l'Ordre de la Visitation une admirable Religieuse & sa plus ancienne Superieure; cette Maison la pleure comme sa vraye Mere, & la regrete comme son plus riche ornement; je perds en mon particulier une parfaite amie & la plus douce societé de ma vie; cette Mere a bien pû dire avec saint Paul en quarante ans de Superiorité, j'ay toûjours honoré mon Ministere, n'ayant rien eu de moins recommandable que ses charges, à qui elle a plus donné d'éclat qu'elle n'en a receu; la correspondance a toûjours esté égale entre le merite & les emplois.

J'avouë que je me sens bien moins en état de loüer cette précieuse défunte, que de la pleurer. Cependant puisque le Sage nous

assure qu'il n'y a plus de peril à louer les défunts, ceux qui loüent ne pouvant plus estre accusez de flatterie, & ceux qui sont loüez n'étant plus susceptibles de vanité ; n'ayant donc plus rien à craindre, je ne puis m'empescher par reconnoissance d'écrire simplement les choses que j'ay sçeues & que j'ay veues, ayant eu la grace d'estre quarante ans à étudier & à observer cette sainte Personne avec une admiration toûjours nouvelle. Je declare d'abord que tout ce que j'en puis dire ne sont que de tres-foibles expressions de la verité.

Elle étoit fille de Monsieur de Fontaine, Secretaire du Roy ; & elle vint au monde le 13. de Mars, l'année 1608. Madame sa mere accoucha en même tems d'un fils & de cette chere fille, deux enfans de grace partagez tous deux de dons de nature trés-rares. Ils eurent le malheur de naître de

Sa naissance.

parens hérétiques ; mais le ciel jaloux de ces belles ames prédeſtinées pour la plus grande gloire de Dieu, & le bien de ſon Egliſe, leur fit connoître la fauſſeté de la Religion de Calvin, comme nous ferons voir dans la ſuite.

Nous avons tout lieu de croire que la raiſon fut avancée dans cette jeune Demoiſelle, puiſqu'à l'âge de treize à quatorze ans, par des raiſonnemens trés-ſolides, aprés avoir eſté preſente à des diſputes, & fait la lecture des Livres de Controverſe ; cette judicieuſe fille ſe rendit dans nôtre ſainte Religion, & entreprit la pratique de la plus haute perfection, ayant perſeveré, ou plûtoſt augmenté tous les jours juſqu'à l'âge de quatre-vingt-ſix ans & demi ſans interruption.

Il eſt bon de remarquer d'abord quelque protection particuliere de la Providence dans ſon enfance. Elle tomba un jour

par accident dans la riviere, & elle en fut retirée miraculeusement par la promptitude & l'adresse d'un Gentilhomme, qui se trouva de la compagnie, lequel l'enleva par ses habits qui parurent dessus l'eau, elle en avoit déja beaucoup bû, & elle étoit preste à étoufer quand elle fut sauvée de ce peril; elle en a couru plusieurs autres, dans un voyage que Madame sa mere fit en Dauphiné, laquelle l'y mena pour luy faire voir ses parens maternels, qui étoient tres-nobles & considerables dans le païs, y ayant encore une grand-mere, laquelle souhaitoit passionément de la voir. Elle étoit si aimée & si aimable, que ceux même à qui elle n'appartenoit point se trouvoient trop heureux d'avoir sa conversation, laquelle n'avoit rien de la legereté, ny de l'enfance, & en avoit toute la douceur & l'agrément. Les Demoiselles

Protection particuliere.

Voyage de Grenoble.

de dix-huit ou vingt ans, lors qu'elle n'en avoit que dix, la choiſiſſoient pour en faire leur confidente, étant bien aſſurées, & de ſa prudence & de ſon ſecret. Elle étoit dés ce tems capable de donner de trés-bons conſeils, & de faire des reflexions tres-judicieuſes, comme il arriva un jour, que ſe trouvant chez du Moulin, le grand Miniſtre des Huguenots, il y vint une Dame de qualité, laquelle avoit quelque difficulté à luy propoſer touchant la Religion; & comme il ſe défioit qu'elle ſe vouloit faire Catholique, il refuſa de luy parler, faiſant dire qu'il n'y étoit pas, & cela juſqu'à trois fois, ce qui ſcandaliſa cette jeune Demoiſelle, laquelle avoit une grande averſion du menſonge. Ce qui luy déplût encore, fut qu'elle entendit ce Miniſtre dire, quand elles veulent ſe faire Papiſtes, elles viennent nous dire des raiſons captieuſes & embaraſ-

ſantes ; ce qui fit penſer à cette jeune fille : *ou il manque de bonnes raiſons , ou il manque de zele pour la Religion* , ce qui la choquoit également.

Un jour que Monſieur ſon pere voulut avoir une réponſe pour un Catholique qui luy avoit parlé ſur l'Inſtitution de Calvin , le même du Moulin luy dit. Que voulez-vous que je vous diſe , ſinon que Monſieur Calvin ſe ſeroit bien paſſé de dire pluſieurs choſes qui nous embaraſſent bien à preſent à répondre. Ha ! j'entends bien, dit Monſieur de Fontaine, ſi Monſieur Calvin a bien dit, tant mieux pour luy ; s'il a mal dit, tant pis pour luy.

Cette réponſe qu'il faiſoit ordinairement aux Catholiques qui luy parloient de Religion , ne ſatisfaiſoit pas ſa chere fille ſi pleine de bon ſens & de jugement ; les paroles de raillerie qu'elle entendoit dire dans les Preſches de

Charenton & chez les Huguenots luy déplaiſoient auſſi, & plus elle y voyoit & d'eſprit & d'éloquence, & plus elle diſoit en elle-même, *cela eſt dangereux & corrompt les eſprits.* Elle étoit bien éloignée d'imiter la raillerie qu'elle déſapprouvoit dans ſon cœur.

L'exemple de Madame ſa mere luy étoit un grand modele pour les vertus morales ; car c'eſtoit une tres-honneſte femme, extraordinairement civile & maîtreſſe de ſes paſſions ; il ne luy manquoit que la bonne Religion pour eſtre toute accomplie ; elle donnoit de tres-bons enſeignemens à ſa chere fille, qu'elle voyoit profiter en tout ce que l'on pouvoit ſouhaiter ; elle ſe perfectionnoit en toutes ſortes d'ouvrages qu'elle apprenoit facilement. Elle apprit auſſi la Muſique en perfection, & chantoit en partie comme un Maître, à l'âge de douze ans elle fut menée par Madame ſa mere à Sedan

Voyage à Sedan.

ville de refuge pour les Huguenots, à cause des allarmes qu'ils avoient pour des guerres que l'on leur faisoit. Le Prince de Sedan, Monsieur le Mareschal de Boüillon recevoit parfaitement bien ses réfugiez, & ils étoient de tous les divertissemens de cette Cour.

En ce tems, Mesdemoiselles de Boüillon furent mariées avec toutes les magnificences possibles, & nôtre jeune enfant voioit ces choses avec assez d'agrément; mais sans les estimer plus qu'elle ne devoit, & même en y remarquant beaucoup de vanité qu'elle mépriſoit dans le fond de son cœur. Elle eut de la joie de revenir auprés de Monsieur son pere, lequel avoit pour elle des tendresses qu'elle meritoit, & comme il desiroit qu'elle eut une entiere liberté pour paroître dans le monde, & suivre ses honnestes divertissemens, ce qui ne désagréoit pas à nôtre jeune Demoiselle.

Madame ſa mere n'eſtoit pas de cette humeur ; mais le reſpect qu'elle avoit pour Monſieur ſon mary, faiſoit qu'elle ſouffroit que les Dames de ſon quartier qui lioient tous les jours des parties de divertiſſement, priſſent Mademoiſelle de Fontaine, laquelle leur faiſoit honneur & plaiſir. Elle étoit ſi aimable, ſi pleine d'eſprit, & ſi prudente, qu'elle faiſoit la joie des compagnies, & ſon abſence la mortification de Madame ſa mere.

Mort de ſon pere.

En ce tems qu'elle n'avoit guere que douze ans, Monſieur ſon pere mourut aprés avoir recommandé trés-particulierement à ſes chers enfans le reſpect & la ſoûmiſſion qu'ils devoient à Madame leur mere ; ils étoient trop bien nez pour y manquer.

Dieu permit qu'elle perdit un pere qui avoit tant de paſſion pour elle avant qu'elle fut en âge d'eſtre engagée dans le ma-

riage, comme il le ſouhaittoit paſſionnément. Nôtre Seigneur l'ayant deſtinée pour un état bien plus heureux & plus avantageux pour ſa gloire & pour nôtre bonheur. Une Dame Catholique engagea Madame ſa mere à parler au Reverend Pere Athanaſe Molé Capucin, homme d'une admirable ſcience & ſainteté, lequel la convainquit; en ſorte qu'elle ſe reſolut de faire ſon Abjuration. Mais comme il luy conſeilla de tâcher de gagner auparavant Mademoiſelle ſa fille, il ſe paſſa ſix mois, car elle étoit ferme & opiniâtre dans ſa Religion, juſqu'à ce qu'ayant parlé au Reverend Pere Jerôme Lalement Jeſuite, elle fut convaincue, & fit Abjuration de l'hereſie avec Madame ſa mere entre les mains du Pere Athanaſe, le jour de ſaint Gervais & de ſaint Prothais, le dix-neuf Juin 1623. Ce qu'elle fit, ſi penetrée de nos veritez, qu'elle

Sa Converſion.

diſoit avec ſaint Auguſtin : ſoyez beni ô Dieu de mon cœur qui m'avez cherchée quand je vous ay fuy, & qui m'avez appellée quand je faiſois la ſourde oreille ; vous avez rompu mes liens, je vous ſacrifieray un ſacrifice de loüange.

Sa premiere dépenſe ſur ſes menus plaiſirs fut un Crucifix devot, duquel elle apprit la mortification. Elle commença par le jeûne du Carême, qu'elle obſerva avec tant d'exactitude, qu'elle ne mangeoit à ſa collation que cinq pruneaux ſans pain. Elle obſerva la même rigueur dans tous les autres jeûnes d'Egliſe, n'ayant encore que quatorze ans, & comme Dieu diſpoſa Moïſe & Elie par la pénitence aux grands deſſeins qu'il avoit ſur eux, il en uſa de même à l'égard de cette ame choiſie, laquelle apprit par une heureuſe experience, que tout eſt poſſible à la foy, & que rien

rien n'eſt difficile à l'amour.

Il faut à preſent la laiſſer parler elle-même de ſa Converſion à la Foy Catholique, & de ſon entrée dans cette Maiſon pour y eſtre Religieuſe. La Mere Helene Angelique Luilier ſa Superieure luy ordonna de l'écrire ; & le papier eſt tombé heureuſement entre mes mains avec un autre contenant un vœu de chaſteté.

Nôtre Seigneur m'a appellée dans la ſainte Egliſe Catholique à l'âge de 13. *ou* 14. *ans, s'étant ſervi pour principal moyen de ma mere, laquelle ayant eſté touchée de la verité de cette ſainte Religion, reſolut enſuite d'abjurer l'Hereſie pour embraſſer nôtre ſainte Foy ; elle m'y attira, & Dieu par ſa grace me donna en ce tems des remors de conſcience qui me firent douter que ce que je ſuivois n'étoit pas fondé ſur de bons principes pour mon ſalut : ce qui me fit reſoudre de m'apliquer tout de bon à me bien*

Elle s'explique elle-même ſur ſa Vocation.

instruire des choses necessaires pour cela, ce que je fis, parce que je ne me sentois pas bien convaincue, que la Religion que je voulois quitter étoit tout-à-fait mauvaise, & que je trouvois quantité de choses dans la Catholique qui choquoient mes sens; je fis résolution de me trouver par tout où je sçavois que l'on devoit traiter ces matieres; ensuite dequoy je fis mon Abjuration, & je lûs les Auteurs qui en parlent, entre lesquels les Oeuvres de Monseigneur de Barots Archevesque d'Arles, pour lors Evesque de Bazas me tomberent entre les mains, & me donnerent une grande satisfaction d'esprit, & ayant déja passé environ un an dans cette avidité à vouloir chercher des raisons sur toutes les choses que la sainte Eglise nous propose, un seul passage que j'y trouvay expliqué environ vers la moitié du Livre, me convainquit si fort, que jamais depuis je n'ay eu de peine, surquoy que ce soit des matieres, ny même des moindres cérémonies de nôtre sainte Religion.

Ce passage étoit celuy, par lequel nôtre Seigneur promit à ses Disciples de leur envoyer son saint Esprit, qui leur enseigneroit toutes choses & qui demeureroit avec eux jusqu'à la consommation du monde, par lequel il prouve si clairement l'infaillibilité de la sainte Eglise, non seulement pour les quatre premiers siecles, comme les Religionaires tiennent, mais jusqu'à la fin du monde & la consommation des siecles, qu'à l'heure même je fermay le Livre pour ne vouloir sçavoir que cette seule verité, que l'Eglise étoit infaillible par la parole formelle de Dieu même; parce qu'en étant certaine je devois aussi l'estre, que tout ce qu'elle nous proposoit ne pouvoit qu'il ne fut bon, raisonnable & saint, puisque c'estoit institution du saint Esprit, & depuis ce tems j'ay toûjours eu respect & dévotion fort tendre pour toutes les choses de nôtre sainte Religion, & celles ausquelles mes sens répugnoient le plus, étoient celles que je me sentois obligée d'honorer davan-

tage, & j'avois une grande joie de me ſeparer de mes propres ſentimens pour entrer dans ceux de l'Egliſe. Cela fit qu'encore que je n'euſſe aucune ſatisfaction, mais plûtoſt averſion à prier Dieu en Latin, je quittay mes Heures Latines & Françoiſes qu'on m'avoit fait avoir, & j'en pris d'autres pour dire mon Office en Latin, aymant mieux me priver de la conſolation que j'avois d'entendre ce que je diſois, & ſuivre en cela l'inclination de la ſainte Egliſe. Ces ſentimens de reſpect & de grande certitude que Nôtre Seigneur me donnoit pour tout ce qui concernoit la creance de nôtre ſainte Religion, me fit penſer que j'avois plus beſoin à l'avenir de m'apliquer à ce que je devois faire, que non pas à ce que je devois croire : ce fut pourquoy je quittay la lecture des Controverſes pour prendre celle de la Vie des Saints, dans laquelle j'cûs fort peu lû, que je me trouvay dans une peine qui ne me fut pas moins ſenſible que celle dont je venois de ſortir. Car

voyant la perfection Chrétienne en la maniere que les Saints l'avoient pratiquée, je crûs que pour vivre Chrétiennement il falloit avoir les mêmes sentimens sensibles que je pensois qu'ils avoient eû ; ce qui me jetta aussi-tost dans le découragement de pouvoir jamais arriver à cette perfection, principalement à l'amour du mépris & de la souffrance que je voyois si fort gravée dans l'esprit des Saints & encore plus dans celuy de nôtre Seigneur. Ce qui me faisoit croire que je n'y pouvois jamais arriver, & que je n'avois pas une nature assez genereuse pour pouvoir prendre plaisir à toûjours souffrir, comme il me sembloit que l'amour de nôtre Seigneur & la haine de moy-même requeroit. Ayant demeuré ainsi quelque tems fort abatue, j'avois d'un costé un grand desir de me sauver, & de l'autre j'y voyois tant de difficulté que je ne me pouvois resoudre ; cela me causa des remors de conscience fort frequens ; car j'en revenois toûjours-là, qu'il falloit vivre conformément à son

obligation, & que nôtre Seigneur avoit fait pour moy plus que tout cela, m'ayant tirée de l'Enfer, il n'y avoit rien que je ne dûsse embrasser pour reconnoître un tel bienfait, & je pensois que s'il m'eût laissé en l'état où j'estois, il en eut bien fallu souffrir d'autres. Je me voyois dans une fort grande ingratitude sans presque nulle esperance d'en sortir, ce qui me mettoit dans la pressure de cœur; je ne disois ma peine à personne, parce que je croyois que le tout ne dépendoit que d'une bonne résolution que l'on ne me pouvoit donner, & je demeurai ainsi jusqu'à ce qu'il plût à nôtre Seigneur d'inspirer à une Dame de qualité, quoy que je n'eusse pas l'honneur de la connoître, de me mettre en main un Introduction à la vie devote. Elle prit la peine elle-même de m'y lire quelque chose des premiers Chapitres, & depuis je ne luy ay jamais parlé, s'en étant retournée quelques jours aprés en son païs.

Suite du même.

Ce Livre me fit aussi-tost voir com-

bien j'estois trompée en mes pensées, & que la devotion & l'amour de Dieu n'estoient point incompatibles avec tout ce que je m'étois figurée ; & à mesure que j'achevois ce Chapitre, il me sembloit de plus en plus qu'il m'ouvroit le Paradis, tant il m'en facilitoit le chemin. Si bien que je fus délivrée tout-à-fait de la peine que j'avois, me trouvant fort encouragée à entreprendre l'exercice de la perfection ; & deslors je conçûs un amour & une estime si grande de nôtre bien-heureux Pere, qu'il me paroissoit que Dieu même me parloit par ses écrits ; ce qui fit qu'ayant sçeu quelque tems aprés qu'il avoit erigé un Ordre de Religieuses, j'ay toûjours eu depuis ce tems un grand desir d'y entrer, quand nôtre Seigneur me feroit la grace d'estre Religieuse, croyant certainement qu'il étoit impossible qu'un esprit si éclairé de Dieu, comme je voyois le sien, eut pû rien faire qui ne fut extrémément parfait, & encore que depuis on m'ait dit plusieurs choses pour me dégouter

de cet Ordre, ce ſentiment étoit ſi fort imprimé dans mon eſprit, qu'il ne m'eſt ſeulement jamais venu en penſée de vouloir m'informer de ce qui s'y faiſoit, tant je me ſentois aſſurée qu'il n'y avoit rien que de bon & de fort charitable. Et de fait quand j'entray ceans je ne ſçavois rien du tout des exercices qu'on y pratique, j'euſſe bien eu des lors quelque deſir de me faire Religieuſe, mais parce que tous ceux qui m'en parloient me diſoient que je n'y devois pas ſeulement penſer, à cauſe que ma mere ne le vouloit pas; je crûs auſſi que je ne le pouvois faire, mais qu'au lieu je vivrois en bonne Chrétienne, en aimant Dieu & le ſervant ſelon ma condition, comme l'Introduction à la vie Devote m'enſeignoit. Ce qui m'engagea à me mettre dans la plus exacte pratique des exercices que j'y voyois marquez, principalement pour l'Oraiſon qu'il recommandoit tant; & je goûtois ſi fort ſa Methode, que je n'en ay jamais ſuivy d'autres, y trouvant une grande paix

&

& ſuavité d'eſprit. Si bien que peu de tems aprés le bon Pere à qui j'allois à Confeſſe, me fit faire deux heures d'Oraiſon par jour, parce qu'il m'y voyoit aſſez affectionnée, & que Nôtre Seigneur m'y donnoit facilité, & beaucoup de bons mouvemens & de deſirs de luy plaire, principalement par l'exercice de reconnoiſſance & d'amour, qui m'obligeoit à mortifier les petites inclinations & affections qui y étoient contraires. Car je me ſentois étroitement engagée d'eſtre toute à Dieu; ce deſir s'augmentoit principalement aprés la Communion, ne pouvant ſouffrir de voir un Dieu s'anéantir pour moy en ce trés-ſaint Sacrement, m'avoir tirée de l'Enfer, & ne pas luy rendre le réciproque par un total abandon de moy-même à tout ce qu'il luy plairoit, & dans quelques occaſions difficiles où j'avois de la répugnance; je n'avois point de repos de conſcience que je n'euſſe entierement aquieſcé à la volonté de Dieu.

Deux choſes me furent difficiles.

La premiere fut le retranchement des fréquentes converſations avec des perſonnes que je voyois depuis un tems conſiderable, & j'avois grande peur de leur deſagréer. Cependant mon Confeſſeur m'ordonnoit de ne les plus voir qu'avec tant de reſerve, que je ſçavois bien qu'elles y trouvoient beaucoup à redire.

La ſeconde qui m'étoit ſenſible, fut d'apprendre qu'on murmuroit de mes actions; car j'ay toûjours pris beaucoup de plaiſir à contenter tout le monde. Ce qui donnoit occaſion à ces murmures étoient les frequentes Communions que mon Confeſſeur me faiſoit faire deux ou trois fois la ſemaine, & preſque tous les jours; mon peu de diſpoſition me donnoit auſſi de la peine là-deſſus; mais la crainte de préferer mon jugement à l'ordre de Dieu m'obligeoit à me ſoûmettre, ſans cela je ne pouvois avoir de paix interieure. Le deſir de luy plaire s'augmentoit de plus en plus dans mon cœur. Je ne croyois pas en ce tems pouvoir eſtre

Religieuſe. En effet, c'eſt ce qui me fit réſoudre de l'eſtre d'affection & d'imitation autant que je pourrois, & c'étoit la réſolution que je faiſois à la ſainte Communion; je ſentois en même tems une grande paix interieure.

Encore que je me ſentiſſe fortement attirée dans tous mes Exercices ſpirituels de luy demander la grace d'être Religieuſe; j'y ſentois pourtant une grande répugnance naturelle, mais le deſir de mettre la volonté de Dieu au deſſus de mes ſentimens, fit que pour m'y unir d'avantage, je demanday à mon Confeſſeur la permiſſion de faire Vœu de perpetuelle chaſteté, afin de commencer d'eſtre unie à Dieu d'une telle façon, que quand je voudrois, je ne puſſe jamais m'en dédire; ce qu'il m'accorda neuf mois aprés le luy avoir demandé, & il me le fit faire le jour de l'Annonciation de Nôtre-Dame en preſence du ſaint Sacrement, & devant luy; je luy en donnay une copie écrite de ma main. Je fis ce Vœu avec une joie fort ſenſible de me voir parti-

culierement dediée à Nôtre Seigneur.

Quelques mois aprés je fis auſſi Vœu d'Obéiſſance au même Pere, parce qu'il me ſembloit que je ne pouvois trop m'engager à Dieu.

La Méditation de la Paſſion me donna le deſir d'endurer quelque choſe pour celuy que je voyois avoir tant ſouffert pour moy ; ce fut pourquoy je demanday permiſſion de porter la haire deux fois la ſemaine, & durant trois ans une ceinture de crin. Ces petites ſouffrances volontaires me donnerent un grand repos d'eſprit & un deſir de mortifier mes inclinations, je faiſois là-deſſus un exercice par forme d'examen pour les connoître. Quatre ou cinq mois devant que d'entrer céans, je commençay à ſentir de certains reproches interieurs ; il me ſembloit que Nôtre Seigneur me diſoit que les deſirs que j'avois de le ſervir n'eſtoient pas ſinceres, puiſque je ne faiſois pas ce qui étoit neceſſaire pour entrer dans la Religion, luy préferant une vie commode & aiſée.

Ces peines s'augmenterent en considerant l'amour de Nôtre Seigneur en la sainte Communion ; je ne pouvois m'empescher de m'abandonner entierement à luy ; & un jour faisant mon action de graces, je renouvellay avec un grand sentiment la résolution de ne rien épargner pour accomplir sa volonté en me faisant Religieuse. Je resolus pour cela que toutes mes Communions seroient pour obtenir de Nôtre Seigneur la connoissance de la Maison où il me vouloit, & en même tems je me trouvay dans une entiere indifference sur toutes sortes d'Ordres, & il n'y en avoit point, quelque austere qu'il fut, que je n'eusse embrassé de bon cœur, si sa volonté eut esté telle. Je passay trois mois dans cette disposition, sans avoir encore trouvé personne qui m'eût dit, que je devois estre Religieuse du vivant de ma mere, non pas même mon Confesseur ; il le fit en cette maniere. M'étant allée confesser un Samedy sur la fin du mois de Septembre, il me donna un billet du Saint qu'il

Suite du même sujet.

m'avoit tirée, ce qu'il faisoit tous les mois ; c'estoit sainte Therese, & pour la vertu qu'il falloit pratiquer pour l'imiter, il y avoit le mépris du monde. Il me fit entendre que l'exercice principal de cette vertu pour moy, devoit estre de mépriser tout ce qui voudroit s'opposer à l'entier accomplissement de ce que Dieu me faisoit connoître vouloir de moy ; ce qui me fit luy répondre, que Nôtre Seigneur vouloit donc que je ne tinsse compte de toutes les raisons, qui jusques alors m'avoient empeschée d'estre Religieuse, parce que je sçavois bien qu'il m'y appelloit. A quoy il me répondit fermement, que ce qu'il me disoit, il le faisoit devant Dieu, & en la presence du saint Sacrement, en ajoûtant, croyez-moy, ma fille, que si Dieu vous appelle, rien ne vous doit retenir dans le monde. Ses paroles me donnerent tant de certitude de la volonté de Dieu pour ma Vocation, que comme si à l'heure même j'eusse vû la Religion ouverte pour me faire la

grace de me recevoir, je dis au bon Pere, qu'assurément il verroit que je serois Religieuse.

Peu aprés je trouvay occasion d'en parler à ma mere, qui se trouva en si bonne disposition, qu'avant que je la quittasse, elle me parut avoir moins d'opposition à ma retraite ; ce qui me donna un nouveau courage, parce que jusques alors elle avoit beaucoup resisté, & pour faire profit d'une si bonne occasion, je fus d'abord en avertir mon Confesseur, & je luy representay que la lecture de l'Introduction m'avoit donné une grande estime de l'Ordre de la Visitation que ce saint Evêque avoit institué. En effet, par son avis je vins voir la Superieure du Convent de céans, je ne l'avois jamais vûe qu'une fois, & Nôtre Seigneur luy inspira tant de bonté pour moy, qu'elle me promit de me faire entrer en cette sainte Maison. Je ne sçaurois dire la joie que je ressentis de cette misericorde si particuliere que Nôtre Seigneur me faisoit ; car elle

étoit si grande, que je ne me souviens pas d'en avoir eu une plus sensible, & encore que jusques alors j'eûs toûjours regardé l'état Religieux comme une Croix, où il falloit se sacrifier soy-même bien douloureusement, néanmoins quand je fus toute prête à entrer, cela se changea toutafait ; en sorte que de tous les bienfaits que j'avois reçûs, le plus tendre & le plus avantageux pour moy étoit ce me sembloit celuy-là ; si bien que la Religion & les Fauxbourgs du Paradis étoient une même chose dans mon sentiment, tant Nôtre Seigneur soûtenoit ma foiblesse. Que sa bonté en soit benie éternellement ? J'ay toûjours crû que la grande facilité qu'il me donna pour mon entrée en cette sainte Maison avoit été un effet des saintes Reliques de nôtre bien-heureux Pere, que nôtre chere Mere Helene Angelique eut la bonté de me donner la premiere fois que j'eûs le bonheur de la voir.

Il est aisé de remarquer une grande prévention de grace dans

la conduite de Dieu ſur cette ame choiſie. Saint Chryſoſtôme a dit que ſaint Paul avoit été la conqueſte de JESUS-CHRIST deſcendant en perſonne pour ſe l'acquerir : Ce divin Sauveur dans la ſainte Communion, eſt auſſi le conquerant de nôtre Néophite, puis qu'il luy inſpire toutes ces inclinations d'amour pour l'Egliſe ſon Epouſe, de deſir de ſouffrir & de s'aſſujetir à luy dans l'état le plus parfait, qu'elle touchoit déja, comme il paroît dans le Vœu dont elle parle & que je rapporte icy dans ſes mêmes terme.

Au nom du Pere, du Fils & du Saint-Eſprit.

O DIEU éternel, Pere, Fils & Saint-Eſprit; moy Louiſe de Fontaine, fille de François de Fontaine & de Françoiſe Bovié, je vôtre indigne créature, conſtituée en

Vœu de chaſteté.

vôtre divine preſence & de toute vôtre Cour celeſte, promets à vôtre divine Majeſté & fais vœu de garder & d'obſerver tout le tems de la vie mortelle qu'il vous plaira me donner, une entiere virginité, chaſteté & continence, moyennant la faveur & la grace de vôtre Saint-Eſprit. Qu'il vous plaiſe accepter ce vœu irrevocable en holocauſte de ſuavité; & puis qu'il vous a plû m'inſpirer de le faire, donnez-moy la force de le parfaire à vôtre honneur és ſiecles des ſiecles. Fait ce jourd'huy 25. Mars 1626. entre les mains du Reverend Pere Auguſtin de la Ruë, mon Confeſſeur.

LOUISE DE FONTAINE.

Si elle l'a vouée, elle l'a auſſi parfaitement obſervé; car on peut dire d'elle, que c'étoit une ame angelique dans un corps mortel, dont les rares vertus eſtoient en ſeureté, parce qu'elle

les avoit données en garde à l'humilité; pour ſa chaſteté elle l'avoit confiée à la pénitence.

On dit que la Reine de Saba venant dans la Judée y apporta le Baume qui a la vertu de preſerver les corps de corruption, & que par ce moyen cette plante odoriferante devint commune dans toute la Paleſtine : De même avant que l'Egliſe de JESUS-CHRIST parut ſur la terre la pureté y eſtoit inconnue, cette vertu angelique ne ſe trouvoit que dans le Ciel; mais depuis elle a répandu par tout ſon odeur & elle a remply de Vierges toute la terre; & le preſent qu'elle en a fait à ſon divin Epoux luy a paru ſi beau, qu'il l'a voulu planter de ſa main dans tout ſon Royaume. Ainſi cette ſainte ame a eſté une de ces plantes précieuſes dans l'Ordre de la Viſitation dont la bonne odeur en a attiré beaucoup d'autres à l'imiter. Car la mode-

ſtie, la pureté & l'honneſteté dans l'interieur & l'exterieur, ont eſté ſon caractere particulier.

Il ne fut pas difficile à la Mere Helene Angelique, cette grande & éclairée Superieure, d'accorder l'entrée à un Sujet ſi rare & ſi conſommé en vertu; elle l'avoit appris de ſon Confeſſeur qui luy en rendit de grands témoignages: c'eſtoit un homme conſideré comme un Saint dans l'Ordre des Auguſtins Réformez; Mais cette Mere en jugea elle-même par une ſeule viſite que Mademoiſelle de Fontaine luy avoit faite, dans laquelle elle luy dit que Madame ſa mere ne vouloit rien luy donner pour ſa dote & qu'elle n'eſtoit pas capable de luy rien demander ny de ſon bien ny de celuy de feu Monſieur ſon pere, ayant trop de reſpect pour cette chere mere qu'elle ne vouloit quitter que pour obéir à ſon Pere celeſte qui l'appelloit, eſperant qu'il luy donneroit les

moyens d'entrer ſi c'eſtoit ſa ſainte volonté.

Deux rencontres faciliterent ſon affaire. La premiere fut, que s'entretenant avec Monſieur ſon frere de quelques diſgraces arrivées à des perſonnes, elle luy dit. *Il faut avoüer qu'il y a bien des miſeres dans le monde, qu'avons-nous à y faire, ſi ce n'eſt nôtre ſalut? Je crois, mon frere, que ſans vous ma mere & moy nous irions bien-toſt en lieu d'aſſurance pour le faire en repos.* A quoy Monſieur ſon frere repartit; ma ſœur je ne vous empeſche « ny l'une ny l'autre; car je ne de- « ſire que vôtre ſalut, ſur cela Ma- « demoiſelle de Fontaine dit à Madame ſa mere qui étoit preſente: *Vous voyez bien ma mere qu'il ne tient qu'à vous que je ſuive l'attrait de Dieu.* Mais la bonne Dame ne ſçachant comment s'en deffendre tourna la choſe en riant. Quelque tems aprés allant au Sermon, nôtre Demoiſelle luy dit:

Ma mere ce que je vous disois il y a quelques jours par maniere d'entretien avec mon frere, je le dis tout de bon, qu'il est bien difficile de resister à l'attrait de Dieu : Il me presse, & il m'appelle pour aller en Religion.

„ A quoy elle répondit, ma fille „ nos enfans sont plus à Dieu qu'à „ nous : Je ne voudrois pas empê- „ cher sa volonté sur vous, & je „ vois bien que cela ne peut venir „ que de luy, vû la repugnance „ extréme que je vous ay toûjours „ témoigné là-dessus. Quand j'au- „ ray les yeux fermez, vous ferez ce „ que vous voudrez, n'en parlons „ pas devant.

Son entrée en Religion.

Nôtre chere Demoiselle revint le lendemain à la Mere Helene Angelique, & luy dit ; *qu'elle ne pouvoit douter que Dieu ne l'apellât dans cette sainte Maison pour s'y faire Religieuse*, ajoûtant, *si vous voulez me faire cette grace, je croy qu'il ne faut pas retarder. Car si mon dessein vient à s'évanter, je ne crois pas en*

pouvoir venir à bout. Elle la fit auſſi-toſt entrer.

La femme de Chambre de Madame de Fontaine qui l'accompagnoit, luy fut porter toute en larmes la nouvelle de ſon entrée en Religion; ſans ſe donner le loiſir d'achever ſon dîner, elle vint promtement au Monaſtere, diſant qu'elle vouloit abſolument ravoir ſa fille. La Superieure qui avoit un grand talent d'adoucir les eſprits & de calmer les paſſions, luy fait venir la Demoiſelle, laquelle luy dit tout ce qu'elle pût pour la reſoudre à ce que Dieu vouloit; & comme elle vit qu'elle proteſtoit à la Mere Angelique, qu'elle ne luy donneroit pas un ſol pour ſa dote, elle ſe mit à genoux devant elle, afin qu'elle luy donnât une place de Sœur domeſtique; ce qui toucha ſi fort Madame ſa mere, que cela luy fit changer de réſolution: Elle luy promit ſur le champ deux mille écus.

Les manieres de nôtre chere prétendante étoient ſi engageantes & ſi aimables, qu'elle charma d'abord toute la Communauté; & par un préſſentiment qui faiſoit eſperer ce que l'on y a trouvé dans la ſuite, on y remarqua une joie toute extraordinaire. Elle fut dans peu le modele des plus parfaites, & l'on la donnoit pour exemple à toutes les Novices. Ce n'étoit pas ſans raiſon, puiſqu'on ne luy voyoit faire aucune faute, encore que ſa maitreſſe l'éprouvât de toutes les manieres, luy faiſant faire & défaire des ouvrages, luy faiſant auſſi ſouvent changer de cellule & d'employ, ſans qu'elle témoignât un ſeul deſagrément. Elle mettoit en pratique tous les enſeignemens les plus ſaints qu'on luy donnoit, dont elle s'eſt ſouvenue toute ſa vie, prenant d'abord l'eſprit de ſaint François de Sales, ou par une étude particuliere, ou par

une

une grace infuſe, qui luy imprima une ſoupleſſe d'eſprit & de volonté pour ſes maitreſſes, qui admiroient un ſi bon eſprit, un jugement ſi ſolide & ſi éclairé; ſans attachement à ſes propres lumieres; une ſi grande prudence jointe à une égale ſimplicité; une volonté ſi naturellement portée au bien; un cœur doux, charitable & bien faiſant, ce qui gagnoit tout le monde; un air libre ſans aucune affectation; un courage élevé ſans ambition; un eſprit qui pénétroit beaucoup, ſans aucune curioſité; capable de toutes choſes, ſans ſe mêler que de ce qu'on la chargeoit. Elle étoit attachée inviolablement à ce que la Providence de Dieu demandoit d'elle, obéiſſant avec ſimplicité. Elle déferoit à tout le monde; elle ſçavoit tout ſupporter, tout excuſer, tout eſperer ſans imprudence; elle étoit toûjours d'égale humeur, gaye, honneſte

& modeſte. Elle avoit un eſprit facile & net en ſes penſées, qui les énonçoit aiſément, ſans vanité & ſans étude. Elle écrivoit avec la même facilité; elle avoit une memoire excellente & qui ne ſe chargeoit que de ce qui meritoit d'eſtre retenu, & elle jugeoit des choſes non ſelon l'opinion corrompue des hommes, mais dans les vûes de Dieu & de la verité éternelle.

SECONDE PARTIE.

Depuis ſa Profeſſion qu'elle fit en l'année 1630. juſqu'à l'année 1664.

LE cœur de noſtre fervente Novice étant comme un Autel qui conſervoit toûjours le feu ſacré, elle en devint elle-même la victime, & on pouvoit bien dire d'elle qu'elle eſtoit dans la Maiſon de Dieu une lampe ardente & luiſante; ardente par le feu du divin amour, & brillante par ſon bon exemple.

Sa Profeſſion.

Nôtre Seigneur luy apprit luy-même de quelle maniere elle devoit prononcer ſes vœux; il luy fit connoiſtre qu'il falloit qu'elle ſe regardât comme étant dans le Ciel que l'Egliſe luy repreſentoit, & au pied de ſon trône glorieux

dont le ſaint Autel eſt la figure ſur la terre, étant accompagné des ſaints Anges que les Miniſtres des Autels repreſentoient; qu'elle ne devoit non plus penſer à ce monde, que ſi elle n'y eut point été.

Ce fut dans ce grand recueillement d'eſprit, abſorbée en Dieu, qu'elle les prononça & ſe lia pour jamais à luy, répétant avec une ſuavité nompareille, *J'ay dit adieu à toutes choſes pour eſtre ſur toutes choſes à Dieu.*

Peu de mois aprés ſa Profeſſion elle eut un de ces ſonges qu'on peut appeller miſterieux; du moins l'effet en a prouvé la verité. Saint François de Sales luy apparut habillé pontificalement, & il avoit l'œil ſi vif & ſi doux, que l'impreſſion de ſon air tout celeſte luy faiſoit reconnoiſtre les tableaux qui luy reſſembloient le mieux, quoy qu'elle n'eut jamais eu la grace de le voir de ſon vivant. Il la regarda, diſoit-

elle, avec une extréme bonté ; il luy dit des choſes trés-devotes qu'elle diſoit avoir oubliées, n'ayant retenu que ce mot qu'il ajoûta en luy donnant ſa ſacrée main à baiſer : *Ma chere fille je vous recommande cette Maiſon, car elle m'eſt chere.*

La joye qu'elle eut la reveilla ſoudain, mais ſi pleine de conſolation interieure, qu'elle paſſa le reſte de la nuit en priere, le cœur penetré d'une extréme affection pour ſa Maiſon & remplie d'eſtime pour tous les ſujets qui la compoſoient ; ce qui luy faiſoit ſouvent dire ; *quelle grace pour moy que Dieu m'ait donné pour ma compagnie ordinaire celles qu'il a choiſies pour ſes Epouſes* ! Elle a conſervé ce ſentiment juſqu'à la fin de ſa vie, nous aſſurant encore en mourant, qu'elle nous emportoit toutes dans ſon cœur, comme auſſi elle eſt bien gravée dans les nôtres.

Exemple de Charité.

La Superieure connoiſſant les talens de nature & de grace de cette nouvelle Profeſſe l'envoya querir comme elle eſtoit en retraite, pour ſçavoir ſes diſpoſitions, & elle luy dit. *Ma Mere, j'avois penſé de faire mes reſolutions ſur la vertu d'humilité, mais je me ſens preſſée de les faire ſur la charité du prochain.* La Superieure luy répondit. *C'eſt peut-être parce que nous avons reſolu de vous donner le ſoin des enfans*; Et elle diſoit depuis, *qu'elle avoit appris par là que cette vertu eſt neceſſaire pour leur conduite.* Dieu donna tant de bénédiction à la ſienne, qu'elle éleva des enfans, qui depuis ont eſté d'excellentes Religieuſes.

Elle ne reçevoit tous les emplois que par réſignation à la volonté de Dieu, ſans jamais faire paroiſtre que ſon inclination y fut contraire, ou pour mieux dire, ſa volonté eſtoit déja paſſée en celle de ſes Superieurs, de ſorte qu'elle

ne vouloit que ce que l'on deſiroit d'elle.

Dieu luy fournit une occaſion pour exercer ſa patience & ſa charité. Quelques obligations particulieres que la Maiſon avoit à un riche Marchand, engagerent la Superieure à luy faire le plaiſir de prendre céans ſa mere qui eſtoit fort âgée, & depuis dix ans elle eſtoit accablée d'une mélancolie ſi profonde cauſée par des doutes de ſon ſalut, qui faiſoient qu'elle ne vouloit point s'approcher des Sacremens; c'eſtoit d'ailleurs une ame trés-bonne & trés-innocente. Le ſoin de cette perſonne fut confié à nôtre jeune Religieuſe. Cette bonne femme prit pour elle une merveilleuſe affection, elle commença à luy parler, ce qu'elle refuſoit aux autres.

Un jour nôtre chere Sœur luy dit, qu'elle la prioit de penſer un peu à ces paroles, *Noſtre Pere qui*

eſtes és Cieux ; elle ajoûta que s'il eſt nôtre Pere, il ne la vouloit pas damner ; mais qu'il luy préparoit ſa place dans le Ciel, l'aſſurant qu'elle alloit prier & Communier à ſon intention. L'effet de ſes puiſſantes Oraiſons ne parut guere moins promt qu'en celle d'Elie ; car un quart d'heure aprés cette bonne femme vint l'embraſſer, ravie de joie, luy diſant, ma chere liberatrice, je ſuis guerie, & en effet elle ſe prépara dés ce jour à faire une Confeſſion generale ; elle receut depuis les Sacremens ſans aucune peine, elle reprit ſon humeur naturellement gaye qui la rendoit la joie des récréations. Il eſt vray que nôtre chere Sœur étoit extrémément confuſe de ce que ſa diſciple, comme le Lepreux de l'Evangile publioit par tout qu'elle luy étoit redevable de ſa gueriſon ; ce qui offenſoit ſa modeſtie & ſon humilité ; toutes les Sœurs furent

furent perſuadées que la choſe ne s'étoit point paſſée ſans miracle.

Ce fut dés-lors que l'on tira de ſon grand jugement les meilleurs conſeils dans toutes les affaires quoy qu'elle s'en éloignât toûjours. Jamais elle n'a recherché les honneurs, & l'on peut dire de ſa retenue ſur ce ſujet, que l'humilité la rendoit méconnoiſſable à elle-même, que cette vertu luy cachoit les talens que tout le monde admiroit en elle; car elle ſçavoit bien ce que dit le Prophete Roy, *Seigneur j'ay apprehendé le grand jour.* C'eſt ce qui luy faiſoit aimer la retraite. On remarquoit dés-lors que ſa bouche étoit fermée ſur tout ce qui la pouvoit élever; le mépris n'étoit que pour elle, la louange que pour ſon prochain, ſon ſervice pour ceux quien avoient beſoin, ſa volonté pour ſa Superieure, & ſon cœur uniquement pour ſon Dieu.

Une affaire importante où elle est employée.

Une affaire difficile & importante ſurvint en ce temps-là à une Maiſon de la Viſitation, dans laquelle il étoit queſtion de faire l'élection d'une Superieure & de rétablir les choſes dans des circonſtances fâcheuſes. Mr l'Evêque de Chartres qui ſe mêloit de cette affaire la communiqua à la Mere Anne Marie Bolain qui étoit alors Superieure dans ce Monaſtere, luy demandant ſi elle ne pouvoit point luy fournir une Religieuſe de ſa Maiſon capable d'étre élue dans le le lieu où il prenoit intereſt. Mais la Mere luy répondit que ſi la Sœur Louiſe-Eugenie avoit eu l'âge neceſſaire pour cela, n'ayant alors que vingt-quatre ans, elle n'en voyoit point de plus propre, que néanmoins elle croyoit qu'elle ne laiſſeroit pas de mettre cette affaire en trés-bon état ſi elle y eſtoit employée. Sur cette propoſition Mr de Chartres obtint

de Mr de Paris que la Superieure conduiroit nôtre ſuſdite Sœur à ce Monaſtere, ce qui ſe fit peu aprés. Mais des affaires preſſées ſurvinrent à la Mere Anne Marie qui l'obligerent à partir de ce lieu pour revenir à Paris dés le lendemain de ſon arrivée. Le ſoir elle fut trouver nôtre chere Sœur luy diſant, donnez-vous à Nôtre Seigneur pour agir icy ſelon ſa trés-ſainte volonté; car voicy des lettres qui m'obligent à partir demain matin. Ma Sœur Louiſe-Eugenie luy repreſenta les raiſons qui luy faiſoient croire ſa preſence neceſſaire, mais aprés elle ſe ſoûmit, ſe trouvant pourtant fort inquietée la nuit, parce que ſa prudence luy faiſoit voir les choſes avec toutes leurs ſuites. Durant ſon Oraiſon comme elle repreſentoit à Nôtre Seigneur qu'elle étoit là ſans nulle connoiſſance, comme une étrangere, obligée à traiter des affaires qu'elle n'entendoit

point encore, ſans ſecours humain, tout cela l'attriſtoit; mais une parole trés-diſtincte de ſon divin Epoux calma ſon cœur. Hé
» quoy, luy dit-il, ma fille, me con-
» tez-vous pour rien? ne ſuis-je pas
» vôtre tout? Elle pouvoit bien dire dés ce moment comme le Pſalmiſte; *parce que je ne me fie point en moy & en mes connoiſſances, j'entreray dans les puiſſances du Seigneur.* Car comme dit Iſaie, *Ceux-là changeront leurs forces étant revêtus de celles de Dieu même qui ſe confieront en luy.* Elle fit ſi bien toutes choſes, que Mr de Chartres qui fut témoin de ſes manieres douces & éclairées, écrivit de grandes louanges d'elle à Paris. Quatre mois de ſa conduite remirent toutes les affaires en bon état, & les Sœurs qui la connurent dans ce Monaſtere demeurerent parfaitement édifiées de ce qu'elles avoient remarqué. Cette Maiſon eſt preſentement une de celles qui

a plus de réputation dans l'Ordre. Voicy quelque choſe de ce qu'elles ont écrit à la Communauté, depuis la mort de cette incomparable Mere.

Nous partageons trop avec « vous la perte que nous avons faite « en ce monde de la trés-honorée Mere Louiſe-Eugenie, pour « manquer à venir mêler nos larmes avec les vôtres, ayant toûjours eu pour ſa vertu une veneration ſinguliere que nos Anciennes nous ont inſpirée. Il ſembloit « que ſon grand âge dût diſpoſer à « ſa ſéparation ; mais la perte de « ces Regles vivantes eſt toûjours « trés-grande, leur ombre ſeule « inſpirant la régularité : & ainſi « nous vous plaignons extrémément de vous en voir privées. « Nous croyons pourtant que ſes « bontez pour nous ne ſont pas finies, & que dans le ſéjour de la « gloire où nous la croyons déja « jouiſſante de Dieu, elle nous «

» ſervira d'une bonne Mere dans
» tous nos beſoins, & nous ne ceſſe-
» rons jamais de nous vanter qu'el-
» le a fait ſur nous les premiers
» coups d'eſſay de ſon digne gou-
» vernement. C'eſt ce qui a obligé
» nôtre trés-honorée Mere à nous
» faire faire pour elle des prieres
» particulieres & la ſainte Commu-
» nion.

Aprés ſon retour de ce lieu, elle reçût une affliction bien ſenſible par la perte de ſon frere unique, qui avoit une correſpondance parfaite d'eſprit à ſa chere Sœur, l'un & l'autre ayant choiſi Dieu ſeul pour partage. Car il ſe fit d'Egliſe & étant animé du zele de ſa gloire, il alloit catéchiſer dans les Villages, & quoy que ſon bel eſprit & ſa rare capacité luy euſſent pû faire attendre des Benefices conſiderables, il s'obligea de n'en rechercher jamais; il ſe fit admirer en Sorbonne, y ſoûtenant des Theſes & écrivant contre les

hérétiques. Il n'avoit que vingt-deux ans qu'il fut choiſi pour prêcher à la Profeſſion de ſa chere ſœur. Nous avons ce Sermon comme un chef-dœuvre d'éloquence, de bon ſens & de tendreſſe qu'il avoit pour cette aimable ſœur. Cette vie fut terminée à l'âge de vingt-ſept ans, enſuite d'une action dans laquelle il parla ſept heures de ſuite en Sorbonne, qui échauffa ſa poitrine & luy donna un crachement de ſang qui ne luy laiſſa que quelques jours qu'il employa dans des ſentimens les plus ſaints pour ſe préparer à la mort.

Il fit ſon teſtament & des legs pieux avec des témoignages de reconnoiſſance à ſes amis, & il confirma un don mutuel qu'il avoit fait à ſa mere (choſe aſſez rare) ne prenant point d'autre motif de ce don, ſinon que comme il la reconnoiſſoit la meilleure mere du monde, il vouloit luy en marquer ſes ſentimens. Il deſira

d'avoir quelque consolation de sa chere sœur, qui luy pût servir de disposition pour faire une sainte mort. Voicy ce qu'elle luy écrivit. Cette lettre est tombée heureusement entre mes mains.

VIVE † JESUS.

MON TRE'S-CHER ET UNIQUE FRERE.

Mort de son Frere.

LE Divin amant de nos ames mourant d'amour pour nous, soit aussi la forte & la grande consolation de nos cœurs affligez, je dis des nôtres, mon tout-aimable frere; car vraiment si je sçay le vôtre dans l'angoisse d'une maladie bien aiguë, je possede le mien dans une douleur bien pressante. La nature & la charité m'obligent doublement de ressentir bien vivement tout ce qui vous concerne; & de cela je crois que vôtre bon cœur n'en doute nullement, je vous en conjure trés-instamment, & si je ne vous ay pas écrit plûtôt,

c'estoit par la crainte de vous attendrir trop & moy aussi ; mais puisque vous le desirez, encore que mon pauvre esprit ne sçache presque ce qu'il fait, je ne laisse pas toûjours d'écrire. Je sçay bien que mon cœur parlera en ce rencontre, puisque vous voulez en tirer quelque petite consolation, afin d'aller plus facilement à mon Dieu & à vostre Dieu ; ô Dieu, mon trés-cher frere, il faut aprés avoir dit à vôtre bon cœur les saillies que la nature en a arrachées & produites, qu'aussi-tost nous donnions place aux sentimens que nôtre condition requiert ; car enfin nous sommes enfans trés-chers de Dieu ; il faut souvent penser à l'heritage qu'il nous a acquis, & à l'état auquel il nous appelle, & qu'en cette vûe tout ce qui est d'icy-bas est peu considerable ; ô Jesus ! mon bon & tres-honoré frere, dites souvent, tout ce qui n'est pas pour l'éternité ne peut estre que vanité. Mon Dieu qui m'apelle à luy est & sera à jamais pour moy toutes choses. Et si les dou-

leurs vous pressent, dites aussi avec saint François, à cause des biens que j'attens, les travaux me sont des delices & des passe-tems. Ne vous lassez point, car les momens operent l'éternité; & enfin si la pensée des pechez passez vous donne de la peine, mettez vous à l'abry de la sainte Croix, où vous trouverez toûjours Nôtre Seigneur pour remede à tous vos maux, & son sang sera pour vous vôtre prix, vôtre force & vôtre tresor; offrez en sa presence mille & mille fois vôtre estre & vôtre vie, en l'union de celle qu'il a bien voulu offrir le premier pour vous; & que les dernieres paroles de Nôtre Seigneur soient aussi, s'il est possible, les vôtres; & enfin vivez & mourez en celuy & pour celuy auquel vous estes & voulez estre inviolablement & entierement sien; c'est cette grace finale que de tout mon cœur je vous souhaite, mon très-honoré frere; & je vous conjure de demander à sa bonté en quelque façon qu'il dispose de vous, misericorde pour celle qui

vous cherit & honore plus que ſa propre vie, & croyez que nos cheres Sœurs & nous prierons bien Dieu pour vous; adieu donc mon tout aimable frere, à Dieu ſoyons au tems & en l'éternité, c'eſt en luy que je ſuis pour jamais.

Ce digne frere fit une mort auſſi Chrétienne que pouvoit ſouhaiter ſa chere ſœur, dont il avoit reçû la lettre avec une joie nompareille. Aprés ſon decés, Madame ſa mere ſe trouva embaraſſée de quelques procés qu'elle gagna entierement, enſuite elle vint ſe retirer auprés de ſon unique fille, ſe rendant bien-faictrice céans, & la donation qu'elle fit à cette Maiſon d'une grande partie de ſon bien étoit fort conſiderable; elle en conſervera une immortelle reconnoiſſance; ſa chere fille valoit encore bien davantage, mais on peut dire de ces deux précieux heritages que c'eſtoit la parfaite & entiere benediction que

Sa mere se fait bienfactrice.

Jacob reçût, qui renfermoit la rosée du Ciel & la graisse de la Terre. Nôtre chere Sœur sa fille considerant les attaches que Madame sa mere avoit à assister au service de sa Paroisse, sur tout les Dimanches, & de visiter les pauvres malades, elle luy conseilla de continuer ses bonnes œuvres. Cette Dame luy disoit agréablement. Ma fille je m'étonne comment vous vous estes renduë si souple & si soûmise dans la Religion, aprés avoir agy si librement dans le monde, je croyois avoir plus de disposition que vous à la vie de Communauté. Elle luy répondoit : *ma chere Mere, la difference qu'il y a de vous à moy, c'est que j'ay une Vocation de Dieu qui s'est engagé à me fortifier & faire son œuvre en moy, & vous n'avez pas la même Vocation, je pense que vous ferez mieux de conserver vôtre liberté que vous employez si utilement à la gloire*

de Dieu. Ce fut le conſeil qu'elle ſuivit en effet, & ſa ſainte mort répondit à une vie trés-ſainte.

La Superieure ſe trouvant obligée pour des affaires importantes & pour le bâtiment de l'Egliſe, d'eſtre ſouvent abſente des Communautez régulieres, choiſit nôtre chere Sœur pour tenir ſa place en qualité d'Aſſiſtante.

Les fameuſes Pooceſſions de Loudun firent beaucoup de bruit en ce tems; les Demons ſe vanterent qu'ils iroient rendre une viſite aux Capucines & à ſainte Marie de la ruë ſaint Antoine. Effectivement deux jours aprés un bruit effroyable que l'on entendit cauſa quelque trouble durant Matines, bien que ce ne fut qu'une terreur panique. Nôtre jeune Aſſiſtante ſe tint ferme, & le lendemain la digne Fondatrice de l'Ordre la Mere de Chantal reprenant ſerieuſement de la

faute qui avoit eſté commiſe, dit » ces paroles remarquables. Rete- » nez bien mes cheres Sœurs que » tout ce qui regarde le ſaint Office » eſt ſi conſiderable, que les moin- » dres fautes y ſont importantes, » & quand les Demons vous paroî- » troient dans leurs formes horri- » bles, vous ne devriez pas vous » oublier de pas un de vos devoirs » ſur une matiere de cette conſé- » quence ; & pour vous ma Sœur » l'Aſſiſtante vous deviez en l'ab- » ſence de ma Sœur la Superieure » empeſcher cette faute. Cepen- » dant je vous loüe d'avoir tenu » ferme, & ce ſera donc deſormais » deſſus vous que nous nous repo- » ſerons de l'Obſervance de nos » ſaintes Regles, & vous ſerez une » colomne de nôtre Inſtitut. Ces paroles ont eſté ſans doute une prophétie de ce qui eſt arrivé depuis, ayant ſecondé ſi fidellement ſa ſainte vocation, qu'elle a pû dire avec le Prophete Iſaïe, *Sei-*

gneur vous eſtes mon Dieu, je vous exalteray, & je confeſſeray vôtre nom; car vous avez fait des merveilles en moy, & vos penſées ſont anciennes & fideles. Et avec David, *vous avez prévû toutes mes voyes.*

Cependant la digne Fondatrice demanda pardon à Nôtre Seigneur de l'irréverence qui avoit eſté commiſe en ſa preſence.

Il eſt à remarquer qu'une rencontre aſſez ſemblable arriva dans le même tems aux Reverendes Meres Capucines. La tres-honorée Sœur Louiſe-Eugenie n'étant encore que Novice avoit fait paroître la même fermeté, lors qu'une perſonne du dehors vint crier au feu à la grille du Chœur, elle ne ſe retourna ſeulement pas, étant déja maîtreſſe de ſes premiers mouvemens. Elle comprenoit dés lors cet enſeignement d'un ſaint Pere; ô ames Religieuſes hatez-vous d'entrer dans le chemin de vos Obſer-

vances, car il conduit à la vie. Elle avoit pris pour sa grande loy dés ce tems cet avis de son saint Fondateur, se disant à elle-même. *O Dieu, quelle benediction de rendre toutes nos affections sujetes à celle du pur amour! Ainsi l'ay-je dit, ainsi a-t-il esté resolu; car mon cœur a pour sa souveraine loy la plus grande gloire de Dieu, & son Souverain amour de même.* Cette fidelle épouse ne pouvoit regarder que le contentement de son Epoux.

L'année suivante, la Superieure considerant ce que dit la Constitution, que c'est de la bonne direction des Novices que dépend le bonheur de la Congregation, elle en donna le soin à la Mere Eugenie, c'estoit dans un tems où il y avoit un grand nombre de filles qui composoient le Noviciat; ce qu'elle accepta avec peine & confusion, car jamais personne ne rechercha moins l'honneur, quoique personne ne le meritât davantage. Elle

Elle est faite Maîtresse des Novices.

Elle poſſedoit pourtant toutes les qualitez que marque la Conſtitution, qui veut que la Directrice ſoit la douceur, ſageſſe & devotion même, pour avec un amour plus que maternel élever ſes Novices de degré en degré juſqu'à la perfection Religieuſe.

En effet elle ne ſe conduiſoit que par l'eſprit de Dieu, & Dieu conduiſoit par elle. Le zele de Dieu étoit dans ſon cœur, mais il étoit temperé par une grande prudence, qui luy gagnoit le cœur de ſes Novices. Son éloquence étoit douce, aiſée, naturelle & ſans fard, tirant du bon treſor de ſon cœur des expreſſions ſi devotes, & des diſcours ſi ardens, qu'on eut dit qu'elle renfermoit en elle toute la douceur de Moïſe & toute la ferveur d'Elie. Ces paroles pleines d'onction particulierement ſur les bienfaits divins, les animoient. *O que Dieu nous eſt bon*, diſoit-elle,

que nous avons affaire à un bon maiſtre, qui paye juſqu'à la moindre bonne volonté que nous avons pour luy ! ſi vous cherchez le Seigneur comme il faut, vous le trouverez. Elle ajoûtoit parlant de ſon Noviciat ces paroles de Joſué ; *Hé bien nous & toute cette Maiſon ne faiſons nous pas état d'être au Seigneur, & que le nom qu'il nous donne ſoit ſa volonté en nous?*

On experimentoit ſous ſa conduite qu'il n'eſt rien de ſi fort que la douceur, ny rien de ſi doux que ſa force ; que ce n'eſt pas ſans raiſon que le Pſalmiſte a dit, *que la douceur ſurvienne, & nous voilà corrigez.* Par ce moyen elle s'attiroit leurs cœurs, en ne regardant que la gloire de Dieu, elle établiſſoit la ſienne, tant il eſt vray que la deviſe de l'honneur eſt, je ſuis qui me fuit, & je fuis celuy qui me ſuit ; *Je glorifieray*, dit Dieu, *celuy qui me glorifiera.*

Elle leur diſoit *que les quatre élemens de la vie Religieuſe étoient de mépriſer l'honneur, de mépriſer le mépris, de ſe mépriſer ſoy-même, & de ne mépriſer perſonne.*

Son Noviciat étoit ſi fervent, qu'on ne voyoit dans les Novices qu'une ſainte envie de ſurmonter ſa compagne en humilité & en fidelité, de faire des pratiques de vertu, ſur tout de mortification & d'obeïſſance. Belles inſtructions.

Elle les élevoit dans un abandon total aux volontez divines; & j'ay oüi dire que quatre mois de ſa conduite ſuffiſoient pour eſtre diſpoſé à recevoir tous les divers évenemens de la vie avec égalité & avec un abandon entier aux volontez de Dieu. Il en arrivoit ſouvent des occaſions pour lors où l'on faiſoit beaucoup de fondations. Quand on prenoit des filles qui étoient ſous ſa conduite, il ne falloit point d'autre tems pour les y preparer, que du jour

au lendemain, qu'elles partoient ſans faire une replique, & ſans même s'informer de leur compagnes, ny des autres circonſtances des affaires ; il ſuffiſoit qu'elles euſſent eſté élevées par nôtre digne Maîtreſſe, pour ſçavoir qu'ayant donné leur perſonne & leur vie à la Congrégation, elles devoient ſe ſacrifier à l'obéiſſance.

J'en ſçay une qui m'a avoüé que la violence qu'elle s'eſtoit faite pour quitter ſa ſainte maîtreſſe, & aller à ſainte Madeleine, où les filles de cette Maiſon ont eſté quarante ans ; que cette douleur luy avoit cauſé la maladie, dont en effet elle eſt morte ; mais Dieu l'a recompenſée par la plus deſirable & la plus précieuſe mort que l'on puiſſe ſouhaiter.

Nôtre Seigneur luy préparoit une perſonne rare, & dans un païs étranger, pour devenir ſa Novice. Comme le ſujet a eſté extraordinaire, je crois que je

puis faire une diſgreſſion qui ne ſera pas ennuieuſe, & on y remarquera auſſi la vertu & les graces de la Mere Eugenie.

Le Reverend Pere Rhoc Jeſuite étant caché en Ecoſſe ſervoit dans toutes les fonctions Eccleſiaſtiques le Comte Hamilton, trés-grand Seigneur en ce païs, & dont la qualité ne permettoit pas aux Proteſtans de faire chez luy les viſites ſi exactes des Prêtres & des Religieux.

Il s'eſtoit conſervé dans la Foy Catholique à l'exemple de ſon grand-Oncle le Cardinal Hamilton Archeveſque de ſaint André, qui reçût la glorieuſe couronne du martyre.

Hiſtoire de Madame Hamilton.

Le Pere Rhoc qui entretenoit cette illuſtre Maiſon dans la Foy Catholique, ayant reconnu que Madame Hamilton la ſeconde fille du Comte avoit de trés-grandes diſpoſitions à ſe rendre Religieuſe, luy conſeilla de

quitter ce miſerable païs & d'aller chercher en France un Couvent pour ſe retirer. Elle reſſembloit beaucoup à l'Illuſtre Douairiere de France Reine d'Ecoſſe & d'Angleterre Marie Stuart glorieuſe Martyre, ſi fameuſe par ſa foy & par ſes malheurs; elle avoit auſſi l'honneur de luy appartenir en qualité de parente, & ſa Maiſon a eſté ſi attachée au ſervice de leur Reine, contre ſes propres Sujets rebelles, que cinquante Seigneurs Hamiltons ont donné leur vie pour la défenſe de ſes droits. Durant deux ans que Madame Hamilton fut à la Cour du Roy d'Angleterre Charles I. & d'Henriette de France ſon Epouſe, ils la traiterent toûjours de Couſine, ſa naiſſance la faiſant appeller Madame en ces Païs. Cette ame d'élite fut amenée à la Mere Helene Angelique Luilier; la trés-digne Mere de Chantal la vit & elle admira une

vocation ſi extraordinaire ; elle luy donna le nom de Paule parce que comme cette grande Sainte elle avoit paſſé les Terres & les Mers, quitté ſa Patrie & ſes Palais, pour venir chercher la pauvreté religieuſe, & s'enſevelir dans un Cloiſtre.

Elle fut miſe entre les mains de la Mere Louiſe-Eugenie, pour qui elle conçût une affection la plus tendre du monde. La digne Maitreſſe connut bientôt que ſa Néophite étoit une ame de grace, avantagée d'un don de larmes & d'une piété bien rare ; mais la difficulté de la langue luy parut inſurmontable, parce qu'elle eſt rude & difficile à apprendre & à accentuer. Cette Dame n'entendoit point du tout le François. Que faire dans cette peine ? la priere de nôtre ſainte Directrice devint ſon interprete, Dieu luy accorda la grace de ſe faire ſi bien entendre à ſa Diſciple, qu'elle

luy apprit à lire, à écrire & à parler François, ſans qu'elle même ſçût l'Ecoſſois, ſa patience & ſa douceur donnerent beaucoup d'admiration à toute la Communauté. Elle luy expliqua parfaitement les Regles, Conſtitutions, Directoires & les Obſervances, qu'elle retenoit d'autant mieux, que n'entendant qu'elle, elle ſe pénétroit de ſon eſprit; elle en a conſervé une immortelle reconnoiſſance. Les Sœurs conçûrent auſſi par là une haute eſtime de leur vocation religieuſe, voyant renouveller en faveur de leur ſaintes Obſervances une partie de ce grand prodige que l'on lit avec admiration dans la vie de l'Apôtre des Indes & du Japon ſaint François Xavier, qui ſe faiſoit entendre de ces Nations, ſoit en parlant de ſa langue naturelle, ſoit en parlant les leurs, ſans les avoir appriſes. Cette vertueuſe Religieuſe mettant en pratique

Son ſentiment ſur les Novices.

pratique les inſtructions de ſa bonne Maîtreſſe, merita ſouvent d'eſtre propoſée par elle comme un exemple admirable, ſans s'attribuer rien d'une choſe à laquelle elle avoit tant de part.

Deux vertus principales luy donnoient de l'étonnement ; la premiere ce grand zele qui luy avoit fait quitter toutes choſes, ſur ce mot, je viens chercher « Dieu hors d'un païs Héretique; « ſans qu'en effet elle voulut rien voir à Paris quand elle y fut arrivée, en attendant que le Reverend Pere Rhoc l'eût conduite céans. L'humilité profonde de cette ame choiſie étoit la ſeconde, qui luy fit demander à Dieu, comme grace de ne point parler bien François, afin de ſe rendre par là incapable des charges qui regardoient la conduite, & d'être employée toute ſa vie en ce qu'il y avoit de plus humble dans la Maiſon, comme de ba-

laïer, aider aux Infirmeries, & étendre les lexives, ce qu'elle a fait plus de quinze ans, disant agréablement qu'elle y avoit bonne grace à cause de sa grande taille.

Sa prudence dans sa conduite.

Sa digne Directrice entre plusieurs pratiques de vertu qu'elle luy avoit vû faire, disoit avec admiration, que n'étant que Novice elle avoit une robe fort grosse qui luy noirciſſoit les mains, & dans un tems extrémement rude, elle fut étendre la lexive, ce qui les luy écorcha & gâta si fort, que paroiſſant devant sa chere Maîtreſſe, elle en eut pitié, & luy dit, ma Sœur n'avez-vous point bien de la peine de vous voir les mains en cet état? à quoy la Novice fit cette belle réponſe: Il eſt vray que cela me fait du mal, mais la conſolation interieure que j'ay de me vanger de la complaiſance que j'ay eû pour elles eſt bien plus grande. Quelle joïe

d'avoir à ſouffrir pour Dieu, cela l'emporte bien au deſſus ! La digne Directrice propoſoit cet exemple pour encourager les autres à la mortification. Elle a eû la conſolation de voir ſes heureux commencemens couronnez en cette chere défunte, qui eſt morte entre ſes bras, aprés avoir mené une vie trés-ſainte & parfaite; elle aura ſans doute une grande part à ſa gloire.

La Mere Eugenie enſeignoit d'une maniere fervente, & la plus exacte de ſes Novices étoit bien éloignée de ſon aſſujettiſſement & de ſa mortification en toutes choſes juſques dans les moindres & les plus petites, ne négligeant rien de ce qui pouvoit avancer dans la vertu ; ne voulant pourtant point admettre de nouveaux exercices, mais ſe tenant indiſpenſablement à ceux qui ſont marquez.

Elle a formé un grand nombre

d'excellentes Religieuſes, dont plus d'une douzaine ont ſervy l'Inſtitut en qualité de Superieures, avec édification. Elle n'exigeoit rien de ſes Novices, dont elle ne leur eut donné l'exemple, & quelque difficile qu'il fut, ces jeunes filles l'entreprenoient avec plaiſir, parce qu'elle les y invitoit d'une maniere ſi engageante, qu'elle faiſoit trouver le joug de la Religion mille fois plus doux, que la fauſſe liberté du monde.

Elle a eu juſqu'à vingt-cinq Novices, qu'elle entretenoit toûjours dans une gayeté & une ferveur nouvelle.

Elle diſoit, *que pour eſtre Superieure & Maîtreſſe, il falloit eſtre preſte à recevoir dans ſon cœur toutes les amertumes que chacune reſſent, & puiſer dans celuy de nôtre divin Maître de la douceur pour les changer en des ſuavitez.* C'eſt ce qu'elle faiſoit, prenant

toute la peine pourelle, & leur donnant toute la conſolation dont elles étoient capables.

Ce talent extraordinaire qu'elle avoit d'élever des filles dans la parfaite Obſervance, étoit ſi bien reconnu, que l'on s'eſt ſouvent adreſſée à elle pour en avoir de ſa main, dans des affaires importantes. Elle a dit, *que dans le Noviciat elle conſideroit principalement dans les filles ſi elles avoient de la crainte & de l'eſtime de Dieu ; enſuite ſi l'eſprit étoit ſolide ;* car pour les infirmitez corporelles elle ne s'y arrêtoit pas, diſant *qu'il ne falloit jamais s'éloigner de la fin que le ſaint Fondateur s'étoit propoſée, qui a eſté de faire un Ordre pour la retraite des infirmes, & que ſi deux filles ſe fuſſent preſentées l'une forte & l'autre infirme, elle auroit donné la préference à celle-cy.* Elle ſçavoit bien mortifier ſes filles quand il étoit neceſſaire ;

elle ſçavoit bien auſſi les relever & leur donner confiance. Il eſt vray qu'elle ne pouvoit ſouffrir qu'on diſputât avec la grace, & elle avoit banny de ſon Noviciat ce mot, je ne ſçaurois ; car diſoit-elle, *il n'eſt pas moins vray que nous ne pouvons rien de nous mêmes, qu'il eſt vray que nous pouvons tout en celuy qui nous fortifie.*

Quand elle leur parloit de la charité du prochain, c'eſtoit où elle excelloit. Si dans le reſte elle ſurpaſſoit les autres, icy elle ſe ſurpaſſoit elle-même, ajoûtant *que nôtre divin Maître en faiſoit le caractere pour reconnoître ſes enfans & ſes Diſciples ; que trois Apoſtres nous la recommandoient avant toutes choſes, & au deſſus de toutes, qu'il n'y avoit point de milieu, ou la charité, ou la mort ; que ſi une action avoit cent faces, il la faudroit toûjours regarder de la meilleure & de la plus ſuportante.*

Elle les élevoit dans un eſprit de recueillement & d'Oraiſon, leur donnant des moyens pour rappeller leur eſprit durant la journée, ſe ſervant de ces mots; *Où ſommes-nous, ô mon ame? nôtre vraye place, c'eſt Dieu.* Elle rendoit ainſi la dévotion douce & facile.

Une de ſes Novices luy ayant dit, qu'elle ſentoit de la peine de ce qu'en toute la journée elle n'étoit pas maîtreſſe d'un quart d'heure de ſon tems, elle luy répondit, *Hé que vous eſtes heureuſe d'eſtre aſſurée de n'avoir point à rendre compte de vôtre tems!* Ajoûtant ce trait de l'Ecriture, *ô Iſrael, vôtre bonheur eſt grand, parce que les choſes qui plaiſent au Seigneur vous ſont manifeſtées.*

Encore que la trés-honorée Mere Louiſe-Eugenie, ait eſté toute jeune Directrice, elle avoit un ſi grand diſcernement des eſprits, qu'elle connoiſſoit leur capacité, pour n'exiger rien au deſ-

ſus de leurs forces, elle les perſuadoit d'abord de la neceſſité de mortifier leurs paſſions, parce que la Congrégation eſt fondée ſur le Mont de Calvaire, pour le ſervice de JESUS-CHRIST crucifié.

Elle les élevoit dans une droiture & une ſimplicité trés-grande, ne voulant pourtant point entendre leurs pechez, qui devoient eſtre gardez pour le ſacré Tribunal; mais elle voyoit bien quand on alloit ſans duplicité; car encore qu'elle fut ſans ſoupçon, elle n'eſtoit pas ſans vigilance.

On la voyoit ſi aſſiduë à ſon Noviciat, que malgré des fluxions qui luy faiſoient perdre des dents, elle ne s'en exemtoit point, quoy qu'elle eut perdu le repos de la nuit. Il eſt vray qu'elle n'étoit pas infirme, & que jamais on n'a vû une plus conſtante ſuite de la régularité religieuſe, depuis

l'heure du lever juſqu'à celle du coucher ; mais il faut avoüer, que ſi elle n'eût eu beaucoup de courage, ſes ſortes de douleurs avec un catharre auquel elle étoit ſujete, luy auroient donné occaſion de ne pas ſuivre un train de vie ſi uniforme & ſi contraire au repos qu'il luy falloit ſouvent interrompre par les exercices, & les emplois de ſa charge. Elle demandoit ſouvent à Nôtre Seigneur les graces neceſſaires pour bien conduire ſes Novices ; & une d'elles ſentit des preuves bien viſibles des lumieres que Dieu luy communiquoit.

Il y avoit trois ſemaines qu'une peine interieure la tourmentoit ; mais elle ne vouloit la declarer à perſonne. Sa chere Directrice la fut trouver, & aprés s'eſtre doucement informée de l'état de ſa ſanté, elle luy dit qu'elle voyoit bien qu'elle avoit quelque choſe qui la peinoit. Comme la Novice

feignoit que cela n'eſtoit pas, nôtre incomparable Directrice luy dit toute ſa peine, avec des circonſtances que Dieu ſeul pouvoit ſçavoir, & qu'il luy avoit ſans doute revelées. Elle en fut ſi ſurpriſe, que l'embraſſant elle luy dit, ſi vous connoiſſez mon mal, j'attends de vous le remede; en effet elle le luy donna ſi efficacement, que la peine ceſſa.

Une autrefois la meſme Sœur ſe trouvant diſtraite interieurement aprés la ſainte Communion, ſa charitable & éclairée Maiſtreſſe luy dit à l'oreille : *Entretenez-vous, ma Sœur, avec celuy que vous poſſedez.* Elle a ſouvent fait de rudes pénitences pour les fautes de ſes Novices, juſqu'à prendre trois & quatre fois la diſcipline pour elles en un jour, interprétant ainſi quelque mot que la Superieure luy avoit dit, que ce ſeroit un bon moyen pour les faire amander, que d'en faire elle-meſme quelque pé-

nitence. Dieu benit ſi fort ſa ſimplicité en ce ſujet, que ſon Noviciat faiſoit des progrés merveilleux.

Le grand fond qu'elle établiſſoit dans ſes Novices, étoit une parfaite adherance aux volontez de Dieu, *Que je meure*, diſoit-elle, *pourveu qu'il regne ; la vie eſt en ſa volonté.* Ces maximes demeuroient gravées dans leur ame d'une maniere plus forte que tous les livres ne pouvoient faire, les établiſſant dans un dégagement ſi parfait de toutes les choſes de la terre, qu'elle ne leur eut pas permis ſeulement d'y penſer. Elle vouloit qu'elles remiſſent le ſoin de toutes les choſes exterieures aux parens & aux ſuperieures. Perſonne ne ſçeut mieux garder le ſecret, & elle ne s'étonnoit point que des choſes fort petites & fort minces leur cauſaſſent de grandes peines, bien loin de s'en étonner beaucoup moins s'en railloit-elle; elles

étoient assurées qu'elle n'en parleroit ny à elles pour leur en faire confusion, ny aux autres, parce qu'elle avoit remarqué, disoit-elle, *que Dieu crucifie avec despailles comme avec des cloux, qu'il ne faut pas avoir moins de pitié des peines de celles-là que des autres, & que le merite sera pareil, si les souffrances sont portées avec une égale patience.*

Elle les encourageoit, disant, *que Dieu demandoit d'elles une fidelité d'épouses, pour suivre ses volontez avec amour.*

Elle punissoit severement, du moins en reprenant vivement des fautes commises avec vûë; mais elle pardonnoit aisément celles qui se commettoient par foiblesse; Elle dissimuloit tous les deffauts naturels; Elle avoit une aversion extréme des amusemens que quelques filles avoient autour d'elle, disant, *que cela occupoit le cœur à la place de Dieu*, ce qui luy donnoit de la peine. Elle tâchoit de

les fonder dans les principes de la foy, expliquant dans ſes Noviciaux ces grandes veritez, ſe ſervant ſouvent du Catechiſme du Cardinal Bellarmin : *Ce ſont*, diſoit-elle, *ces choſes qui ſoûtiennent dans les occaſions de contradiction.* Elle expliquoit auſſi admirablement les obſervances regulieres. Elle humilioit puiſſamment l'orgueil, & elle vouloit qu'on ne s'eſtimât rien du tout, parce que, diſoit-elle, *Dieu voit volontiers ce qui eſt humilié, & la baſſeſſe agréée luy eſt toûjours fort agréable, Dieu ne nous eſtime, que lors que nous nous mépriſons, & ne nous mépriſe, que quand nous nous élevons*, dit trés-bien là-deſſus l'Auteur de l'Imitation de JESUS-CHRIST, *Seigneur, ſi je m'eſtime plus que la poudre, vous vous banderez contre moy.* Elle leur diſoit, *que la fidelité étoit tout le ſecret de la vie ſpirituelle, & que la moindre choſe dans l'eſprit de la Regle, valoit mieux que toutes les*

dévotions de nôtre choix ; que de ſe vaincre ſoy-meſme en peu de choſe, n'étoit pas peu de choſe.

Pour elle jamais on ne la trouvoit triſte ny chagrine ; elle étoit une perſonne ſans humeur, maîtreſſe de ſes paſſions ; l'exterieur toûjours doux, égal, cordial, recueilli, humble & bien compoſé.

Ce qui rendoit ſon eloquence plus utile étoit la clarté ; ayant acquis par ſes méditations les connoiſſances les plus profondes, elle en rendoit capable les eſprits les plus médiocres par la facilité de ſes diſcours ; elle transformoit comme ſaint Paul les viandes les plus ſolides en lait, pour la nourriture des enfans. Sa condeſcendance pour les foibles luy pouvoit faire dire comme à ce S. Apôtre, *ma bouche eſt toûjours ouverte pour vous.* Elle rempliſſoit bien la ſignification de ſon nom, puis qu'elle étoit une fontaine où chacune

voit droit de puiſer ſans crainte le l'épuiſer.

Il y avoit une Demoiſelle de qualité qui avoit des avantages fort grands pour le monde, auprés de qui elle étoit bien venue. Sa beauté & ſa douceur la rendoient ſi chere à Madame ſa mere, que s'étant jettée céans pour y eſtre Religieuſe, cette Dame fit les derniers efforts pour la retirer, juſqu'à obtenir un Arreſt du Parlement, pour obliger les Religieuſes de la luy rendre. Nôtre digne Directrice fut chargée de demêler cette affaire; elle parla à cette Dame d'une maniere ſi douce, qu'elle avouoit aprés, que c'étoit une perſonne admirable; mais elle ne laiſſoit pas de faire ſes efforts pour ravoir ſa fille, qui pria ſa bonne Maiſtreſſe de l'aſſiſter toûjours au Parloir durant ſes combats. Elle luy diſoit enſuite. *Il eſt vray que les difficultez ſont grandes, mais voſtre ſecours ſera en*

la protection de Dieu, il vous donnera les forces pour vaincre; je ne puis vous donner d'autre avis; un plus grand maistre que moy vous conduit. Elle ne manquoit point néanmoins à luy donner ses conseils selon les occasions, elle y ajoûtoit les soins & les bontez d'un cœur tout maternel. Elle luy enseignoit *de ne point perdre Dieu de veue, & de l'envisager toûjours par une foy vive & operante, par une trés-pure & droite intention; de faire toutes ses actions pour sa gloire & pour son pur amour; de ne negliger aucune chose de son service pour petite qu'elle fut; de ne pas perdre une si bonne occasion dans laquelle elle le put glorifier; de ne se point regarder soy-mesme, mais Dieu seul, qui est autant adorable dans les peines, les difficultez & les secheresses, que dans les consolations. Achevons en nous*, disoit-elle, *ce qui manque à la Passion de* JESUS-CHRIST, *en nous appliquant ses mérites & ses souffrances par les nôtres.*

tres. Elle luy diſoit encore ; *Qu'en entrant à l'Oraiſon elle devoit rappeller ſon eſprit en ſa préſence par ces paroles d'Abraham ; Encore que je ne ſois que poudre & que cendre , c'eſt à vous à qui mon cœur parle ;* Elle ajoûtoit , *que dans ce ſaint exercice le cœur devoit plus parler que l'eſprit, & que Dieu parlant par un Prophete, ne dit pas , parle à la teſte de la fille de Juda , mais à ſon cœur , & que c'eſt là où Dieu parle & où l'ame luy doit répondre du meſme langage que le Prophete Royal, qui diſoit, mon ame retourne à ton repos , j'écouteray ce que le Seigneur dira au dedans de moy , car il parlera de paix à ſon peuple.*

Ses inſtructions particulieres eurent tout le ſuccés qu'elle pouvoit ſouhaiter en cette Demoiſelle, qui a perſeveré ſaintement dans ſa vocation , & qui étant des plus anciennes Religieuſes de cette Maiſon, a voulu communiquer aux autres un bien qui luy étoit propre.

Belle pensée sur le Noviciat.

Son opinion sur le Noviciat étoit, *que l'année de probation étoit pour prendre la mesure de la Croix ; & la Profession pour y estre attachée par les Vœux comme par trois cloux, qu'il n'en falloit descendre que comme Nôtre Seigneur pour estre mise au tombeau, dans l'assurance qu'une Novice ayant esté cachée avec Jesus-Christ en Dieu, quand il apparoîtroit elle apparoîtroit aussi avec luy en gloire.*

Qu'il falloit faire de la vie presente un Vendredy Saint, pour être suivie du Samedy du repos de la sepulture, & enfin du Dimanche de la resurrection. Elle n'estimoit pas avec saint Eucher que Dieu fit une moindre grace aux Israelites de faire retourner la mer pour leur fermer le chemin vers l'Egypte, que celle qu'il leur avoit faite de l'ouvrir si miraculeusement pour les en faire sortir ; croyant que si la grace qui avoit tirée du monde les Novices étoit grande, celle de la Profession la surpassoit,

puiſqu'elle leur fermoit pour jamais le retour dans le ſiecle.

Elle goûtoit auſſi les paroles de ſaint Bernard qui luy convenoient mieux qu'à ſes Novices. Le commun des Chrétiens ſert " Dieu ; mais c'eſt à vous à vous at- " tacher à luy. Le partage des au- " tres c'eſt de croire ; le vôtre eſt de " connoître déja avec quelque évi- " dence. Toute la felicité des Chré- " tiens c'eſt d'aimer Dieu, & vous, " vous devez non ſeulement l'ai- " mer, mais le poſſeder. C'eſt en effet ce que la trés-digne Direc- trice a éprouvé, qui eſt conforme à ſon Anagrame qui dit,

Son Anagrame.

Je loge en Dieu, & vis en Foy.

La Communauté découvrant toûjours davantage le tréſor qu'elle poſſedoit, s'en procura la joüiſſance en l'éliſant pour Superieure en l'année 1641. ſans attendre un âge plus avancé, n'ayant

Elle fut élûe Superieure.

encore que trente-deux ans. Ce coup luy fut ſenſible, & elle a aſſuré à quelque Sœur, que ſi elle eut eſté à ſe faire Religieuſe, elle n'auroit jamais pris d'autre rang que celuy de Sœur domeſtique, pour éviter le commandement qui luy étoit bien plus difficile que l'obéiſſance. Elle étoit du nombre de ceux dont ſaint Paul parle, qui doivent y eſtre appellez comme Aaron, & qui ne ſe produiſent pas; puiſque ce n'eſt pas celuy qui ſe recommande qui eſt conſiderable, mais celuy que Dieu eſtime & recommande.

Mais elle dit en cette occaſion comme en toutes les autres : *Vôtre loy ô mon Dieu ſera au milieu de mon cœur pour m'y ſoûmettre, & pour la faire auſſi garder aux autres ; mais en eſprit d'amour*, comme elle le remarquoit en ces paroles du Prophete, qui ne dit pas *au milieu de ſon eſprit, mais au milieu de ſon cœur, qui en eſt le ſiege & le principe.* Elle

fortifioit encore sa pensée sur ce passage, remarquant *que David ne dit pas qu'il mettra la volonté de Dieu en quelque coin de son cœur, mais au milieu, afin qu'elle y regne en Reine & en Souveraine.*

La trés-digne Mere de Chantal vint en ce Monastere en l'année 1641. Deux mois avant son heureux trépas plusieurs Superieures des Maisons de sainte Marie les plus proches si assemblerent, pour conferer avec elle sur diverses affaires de l'Institut, & se voyant avec ces Meres, elle dit un jour devant la Communauté : mais où est donc ma Sœur la Superieure de « céans ? toûjours la derniere ? Elle « ajoûta, ô que vous estes heureu- « ses mes Sœurs d'avoir une Mere « si humble, répetant, mais trés- « humble ; c'est une Sunamite & un « vray Midy où le divin Epoux se « repose.

L'estime que la Mere de Chantal avoit d'elle.

Ce fut bien dequoy couvrir de confusion l'humble Mere Euge-

nie, & dont elle n'a jamais parlé, mais que toutes ses filles retinrent avec d'autant plus d'édification, qu'elle se cachoit à elle-même.

Cette grande Fondatrice en rendit des témoignages extraordinaires en plusieurs autres rencontres; ce que la trés-honorée Sœur Marie Agnés Chevalier sa Secretaire prenoit plaisir de redire, soit de ce qu'elle luy en avoit fait écrire selon les occasions, soit de ce qu'elle luy en avoit dit à elle-même.

La Mere Eugenie ressentit bien vivement la perte que l'Ordre fit de la digne Mere de Chantal. Elle luy rendit tous les devoirs possibles, & elle supplia Monsieur de Maupas Evêque du Puy, de faire à la grille son Oraison Funebre. Elle le pria encore de travailler à sa vie, ayant soin de luy en fournir les memoires; & si cette piece si achevée est l'ouvrage du rare

genie de ce Prélat, on peut dire qu'il ne l'eſt pas moins des ſoins de la Mere Eugenie & de la Mere Angelique, à qui l'Inſtitut en eſt redevable.

La Communauté étoit dans un ſiecle d'or ſous ce regne de paix, quand elle s'en vit privée par cette occaſion. Madame la Comteſſe de Soiſſons prenant des interêts particuliers à une Abbaye au Dioceſe du Mans, ſouhaitta pour la réformer nôtre digne Superieure; elle l'obtint en effet, & il fallut malgré les regrets & les larmes de la Communauté la voir ſortir de céans avec trois Sœurs de ſon choix. Elle y trouva de grandes difficultez à ſurmonter; mais par ſes manieres douces & inſinuantes elle perſuada l'Abbeſſe de ſortir, ce qui étoit veritablement neceſſaire pour y mettre l'ordre. Elle la conduiſit même à la porte avec une civilité nompareille ſuivie de toute ſa Communauté qui

Elle va réformer une Abbaye.

ne pouvoit comprendre que cela se pût faire si doucement. Madame l'Abbesse fut remise entre les mains de la personne que le Roy avoit envoyée pour la conduire à Paris dans un Convent.

Monsieur de la Ferté Evêque du Mans voulut donner le titre de Superieure à la Mere Eugenie, mais elle le supplia trés-humblement de ne la point obliger à l'accepter ; elle prit seulement celuy de Commise de sa part, ce qu'il accorda à son humilité.

Elle fit des Constitutions avec ce grand Prélat, que les Religieuses de cette Abbaye trouverent si justes, qu'elles si soûmirent volontiers. Elle y établit la Clôture, & leur fit agréer le retranchement d'une partie de leurs promenades, selon qu'elle le jugeoit à propos. Il y avoit un bois agréable avec des eaux qui rendoient ce lieu délicieux.

Je luy ay oüy dire qu'elle n'y avoit

avoit trouvé aucune contradiction, & que ces bonnes Religieuſes l'avoient fort edifiée par leur ſoupleſſe, & par le profit qu'elles faiſoient des avis qu'elle leur donnoit dans les occaſions. Elle admiroit leur zele à chanter l'Office Divin, qui leur attiroit ſans doute les bénédictions de Dieu.

Madame la Comteſſe de Soiſſons qui avoit envoyé à nôtre Mere un equipage pour l'amener au Païs du Maine, luy écrivoit ſouvent, & elle avoit donné ordre de fournir tout ce que la Mere Eugenie ſouhaitoit. Elle fit toutes les réparations néceſſaires ſans charger l'Abbaye, ne voulant point toucher au temporel. Elle a eu cette conduite dans les autres lieux où elle a été.

Monſieur du Mans ne parloit de la Mere Eugenie qu'avec des admirations trés-grandes, il l'avoit priée de luy écrire ſouvent,

ce qu'elle faiſoit pour luy rendre compte, & pour ſuivre ſes ordres, qui n'étoient pour l'ordinaire que des confirmations des choſes qu'elle avoit penſées. Ce Prélat avoit pour elle des ſentimens d'une eſtime incomparable, & d'une confiance parfaite ; il avoit tous les jours des preuves que le Saint Eſprit la conduiſoit dans toutes ſes voyes, & qu'elle n'avoit ny amour propre, ny intereſt particulier, ce qui luy attiroit les heureux ſuccés dont Dieu a beny toutes ſes entrepriſes.

Une des plus anciennes Dames de cette Abbaye qui a eu le bonheur de la voir, en a écrit ainſi depuis ſa mort.

» Nous conſerverons céans un » parfait ſouvenir d'avoir eu la gra- » ce de la poſſeder environ trois ans, » où nous l'avons veue dans un con- » tinuel exercice de patience & de » charité; nous admirions ſon grand » zele pour porter à Dieu celles

dont elle s'étoit bien voulu char. «
ger, ne ſe contentant pas des «
ſaints entretiens ſur toutes les «
obligations religieuſes, mais y «
joignant des pratiques d'humili- «
té, qui nous faiſoient fondre en «
larmes; s'accuſant devant ſes No «
vices des fautes où nous n'aperce- «
vions pas ſeulement d'imperfe- «
ction, mais dans un ſi grand abbaiſ- «
ſement, qu'elle nous ſembloit eſtre «
une vraye copie de l'humilité du «
Sauveur. Ses corrections étoient «
auſſi fortes, que pleines de dou- «
ceur, ayant toûjours agy en toutes «
les occaſions, que je ſçay avoir été «
aſſez difficiles, dans une telle éga- «
lité, que l'on ne pouvoit s'apperce- «
voir qu'elle eut eu aucun mécon- «
tentement, faiſant bien voir que ſes «
intereſts étoient purement ceux «
de la gloire de ſon bon Maiſtre. «
Si nous avions eſté aſſez fideles «
pour la pratique d'une parfaite «
régularité, & l'entiere morti- «
fication du vieil homme, pour «

» nous revêtir du nouveau, nous se-
» rions toutes de veritables Epouses
» de JESUS-CHRIST.

Son retour céans.

Sa Mission étant achevée, elle fut reçeue dans cette Communauté avec une joye universelle & extraordinaire; & elle se vit d'abord chargée du Noviciat, jusqu'à l'élection, qui ne pouvoit manquer de tomber sur elle.

Dans ce trienal elle éprouva des protections de Dieu bien singulieres & bien miraculeuses.

Un jour étant à l'Oraison du matin, elle reçeut une connoissance qu'une Sœur avoit besoin de son secours. Elle sort du Chœur & va où elle ne sçavoit, mais justement au lieu où étoit la malade. Arrivant au fond du grand Dortoir, elle fut arrestée à la derniere Cellule, & entrant dedans, elle y trouva une de nos Sœurs qui étoit preste à suffoquer, ayant la teste en bas par une chute qu'elle avoit faite du lit.

La charitable Mere la releva, & la mit en état de recevoir les ſaints Sacremens avec connoiſſance. Elle fit paroiſtre auſſi ſon courage, quand cette Sœur étant à l'agonie avoit de ſi terribles convulſions, que toutes celles qui la virent en étoient effrayées. Nôtre Mere la prit par le bras & l'arreſta, & depuis elle ſe trouva dans une ſi grande tranquillité juſqu'à ſa mort, que cela paſſa pour une choſe extraordinaire. Grace extraordinaire.

Nôtre Mere avoit toûjours eu une grande dévotion à ſon Ange Gardien, mais elle en conçeut encore une plus tendre, conſiderant le ſoin amoureux qu'il a de nous, ne doutant point que ce ne fut celuy de la Sœur défunte qui l'eut avertie de l'état où elle étoit, ce qui l'engagea à luy eriger une Chapelle qu'elle a ſouvent ſanctifiée par les diciplines qu'elle y alloit prendre. Elle a experimenté en ſa perſonne pluſieurs

protections de ce cher tutelaire; & s'il ne l'eut préservée, une chute terrible nous l'auroit enlevée. Elle en receut encore une bien visible en l'année 1654. Une ancienne Religieuse de la Maison se trouvant à l'extremité, attendoit la mort avec une si grande paix, » qu'elle disoit à nôtre Mere, pour- » roit-on estre fâchée d'aller voir » ce qu'on aime? Sur les dix heures du soir elle la supplia de se retirer, » luy disant ma Mere, ne vous in- » quietez point, allez vous reposer, » je vous envoyray mon bon Ange » pour vous avertir quand il en sera tems. Les Sœurs qui étoient là l'assurerent aussi qu'elles iroient la trouver. Sur leur parole elle s'en alla, & vers les onze heures une voix l'éveilla par ces paroles: Il » est tems. Elle s'habilla aussi-tost, & comme elle alloit à la porte, une de nos Sœurs vint l'ouvrir pour l'avertir; laquelle s'étonnant de la voir en chemin, & toute preste,

luy dit, ma Mere comment cela « ſe fait-il ? elle luy répondit douce- « ment ; *Le bon Ange vous a préve-* « *nuë.* La malade mourut ſainte- « ment peu de tems aprés, en fai- ſant tous les Actes qu'elle luy ſug- geroit.

Nôtre Mere avoit coûtume de recommander tous les ſoirs la Communauté à l'Ange, à qui Dieu l'a confiée, & de luy deman- der ſa bénédiction le matin à ſon Oraiſon, étant pour l'ordinaire la premiere au Chœur pour ce ſaint Exercice, diſant *qu'il y avoit une grace attachée à cette diligence, comme il eſt écrit : Celuy qui veillera à moy dés le matin me trouvera, & il puiſera le ſalut du Seigneur.*

Dans les années 1649. & 1650. Les nouvelles Doctrines de Jan- ſenius firent un grand éclat, & Meſſieurs du Port Royal avoient déja fait une tentative pour avoir entrée dans cette Maiſon. Mais la Venerable Mere Helene Ange-

lique Luilier l'en preſerva, aimant mieux perdre des biens conſiderables, que de les recevoir à tel prix. La Mere Eugenie marchant ſur ſes pas avoit une vigilance nompareille pour empécher les nouveautez dangereuſes de ſe gliſſer dans ſa Maiſon. Elle ne voulut jamais permettre à ſes Religieuſes la fréquentation des perſonnes non ſeulement déclarées, mais ſuſpectes, ni la lecture des Livres qui venoient d'un lieu infecté, quelques pieux qu'ils fuſſent d'ailleurs. Elle ſe fit même des affaires là-deſſus avec des gens de qualité, ſans ménager rien, perſuadée qu'en matiere de religion les ménagemens ſont dangereux, & qu'un peu de mal-honneſteté ne ſied pas mal quand il s'agit de ſauver ſa foy. Voicy une occaſion où la protection Divine vint au ſecours de ſon zele.

Dieu la protege dans une affaire difficile.

Le ſieur de Labadie ayant eſté chaſſé du Dioceſe d'Agen lieu de

ſa naiſſance, reçût un pareil traitement de Monſieur l'Archevêque de Toulouſe ; & cherchant une Province éloignée, il vint en Picardie, où il ſe contrefit ſi bien, que Monſieur d'Amiens l'ayant employé à faire quelques Miſſions, l'appelloit l'Apôtre de ce païs. Il le prenoit pour un homme de Dieu, ignorant que ce perſonnage avoit de grandes intelligences avec des gens ſuſpects. Ce Prélat étoit trés-bon amy de la Mere Eugenie, il luy amena le ſieur de Labadie, la priant de luy donner quelque jour pour preſcher, elle luy offrit le premier Dimanche du mois ſuivant, il le fit en effet aſſez bien ; car il parloit aiſément. Aprés le Sermon le bon Evêque luy ayant amené, elle fut ſurpriſe de luy entendre dire pluſieurs paroles de vanité au ſortir d'un diſcours qu'il avoit fait ſur l'humilité. Cependant elle ne pût encore refuſer à Monſieur d'A-

miens la Chaire qu'il luy demanda une bonne Fête pour le même Monſieur de Labadie. Mais apprenant dés le ſoir que pluſieurs perſonnes du party s'étoient trouvées au Sermon, & qu'ils faiſoient déja avertir beaucoup de monde pour venir l'entendre le jour qu'elle luy avoit promis, & qu'ils eſperoient d'avoir entrée dans la Maiſon par cet Eccléſiaſtique; elle douta de ce qu'elle devoit faire. De refuſer un grand Prélat, l'affaire étoit difficile; & de donner entrée à des nouveautez, luy paroiſſoit un trés-grand inconvenient. Elle en eut une mauvaiſe nuit; mais à ſon Oraiſon du matin repreſentant ſon inquiétude à Nôtre Seigneur, elle reçût une aſſurance que ce jour même elle ſeroit délivrée de ſa peine. Sur les deux heures entendant venir avec aſſez d'empreſſement la Sœur Portiere,
» une voix interieure luy dit, vous
» allez ſortir de vôtre embaras:

effectivement elle l'avertit qu'une perſonne de la part de Meſſieurs les grands Vicaires de Paris la demandoit. Il luy dit, que ces Meſſieurs qui gouvernoient en l'abſence d'un Archevêque croyoient qu'elle ne ſçavoit pas que le Sieur de Labadie étoit interdit, ayant prêché depuis peu à ſon Convent. Nôtre Mere dit qu'elle ignoroit qu'il fut interdit ; mais qu'elle obſerveroit leurs ordres en cela comme en tout le reſte. Aprés avoir eſté remercier Dieu, elle fut ravie de ſortir d'affaire par une ſi belle porte, envoyant ſur le champ à Monſieur d'Amiens; qui s'en tint ſatisfait. Elle écrivit en même tems au Pere de la Haye qui étoit Superieur des Jeſuites, pour le prier de ne luy pas manquer de venir le lendemain, ou d'envoyer un de ſes Peres pour preſcher. Le monde avoit crû que le ſieur de Labadie le feroit, & il s'attendoit à entendre debiter

quelque nouveauté dans nôtre Chaire. C'eſt pourquoy la foule étoit extraordinaire. Tant la malice du cœur humain eſt grande d'aimer plus le menſonge, que la verité ! Le monde, dis-je, voyant monter un Jeſuite en murmura ; mais du moins chacun pût apprendre que c'eſtoit en vain que l'on jettoit les pieges & les filets devant les oiſeaux, & que celle qui gardoit Iſraël ne ſommeilloit point.

Ceux qui ont lû l'hiſtoire du Sr de Labadie n'ignorent pas que cet homme étoit plein de chimeres dangereuſes en matiere de Religion, qu'il avoit ſouvent changé d'Ordres Religieux, & ce qui eſt bien pis de Religion Chrétienne, s'étant fait de Catholique Janſeniſte, puis Calviniſte. Il fit un livre à Montauban, où il declare qu'ayant eſté Janſeniſte il a trouvé que la doctrine qu'on y tient eſt la meſme créance qu'il a embraſſée,

ajoûtant que le défaut de Places & de Villes l'a obligé de se retirer chez les Huguenots. En effet il se fut faire Ministre à Geneve & il est mort Calviniste. Ce fut cet acte public que Monsieur Vincent de Paul Instituteur des Peres de la Mission produisit aux Evêques de France en 1650. quand il poursuivoit la Lettre du Clergé qui fut addressée au Pape Innocent X. Elle fut signée de quatre-vingt - deux Evêques. C'étoit pour demander la décision sur les cinq propositions tirées du Livre de Jansenius. La vie de ce saint homme fait foy de cela en la 421. page. C'est la premiere impression *in quarto.* Un certain personnage fort engagé dans le party des Jansenistes vint trouver nôtre Mere plusieurs fois pour la gagner. Elle s'en excusa assez souvent ; mais il fit si bien, qu'il l'arresta comme elle estoit au parloir avec d'autres personnes. Il luy dit, je sçay, ma

Entretien qu'elle eut avec une personne suspecte sur la Doctrine.

Mere, que vous avez des penſées de moy fort contraires à la verité: vous me croyez un Janſeniſte. *Monſieur*, répondit la Mere Eugenie, *je n'accuſe perſonne de cela, que ceux qui ſe déclarent tels par leurs diſcours ou par leurs écrits.* Puis tombant ſur ces matieres, il vint à dire que c'eſtoit une grande queſtion, s'il y avoit de la difference entre les Conſeils & les Commandemens. A quoy elle répondit, *Monſieur, Nôtre Bienheureux Pere nous aſſure dans la Préface de nos ſaintes Regles, que les Conſeils ne peuvent eſtre convertis en Commandemens que par nôtre volonté, comme il arrive par les vœux de Religion. Les Conſeils ſont accompagnez de promeſſes ſi nous les gardons, ſans étre ſuivis de menaces ſi nous les omettons; & les Commandemens portent des promeſſes & des menaces ſi nous y manquons.* Mais, dit cet homme, je ne reconnois que la ſeule grace efficace pour garder

l'un & l'autre. *Monſieur*, dit nôtre Mere, *il faut encore reconnoître la ſuffiſante puiſque l'Egliſe nous l'enſeigne, & Dieu attache la grace efficace néceſſaire au ſalut à nôtre fidelité à correſpondre à la ſuffiſante. Car comme dit un Saint, celuy qui nous a créé ſans nous, ne nous ſauvera pas ſans nous; encore qu'il y ait en nos bonnes œuvres plus de Dieu que de nous, il faut néanmoins nôtre correſpondance.* Ce perſonnage avoüa enſuite à la Mere Eugenie pluſieurs choſes qu'il avoit combatues, luy paroiſſant comme s'il eut toûjours eſté dans de bons ſentimens.

Nôtre Mere qui étoit intime amie de Monſieur de Maupas Evêque d'Evreux & parfaitement bien intentionné, luy raconta cette converſation. Eſt-il poſſible, luy dit-il, qu'un tel vous ait pû dire cela ? il ne l'auroit pas ozé dire devant moy, car il ſçait bien que j'ay entre les mains des

actes publics du contraire.

Il ajoûta. Durant que j'étois au Puy j'y reçus le Pere Alexandre de Rodes ce grand Apôtre du Tunquin. Je luy fis voir les triſtes reſtes des impietez que les Calviniſtes avoient commiſes dans ce lieu, & je luy demanday ſi le zele de leur Religion n'en avoit point porté comme luy juſqu'au Tunquin & à la Cochinchine. A quoy il me répondit, que le travail des hérétiques ſe bornoit à détruire la veritable Foy où ils la trouvoient, ſans ſe mettre en peine d'étendre la leur qu'ils ne ſçavent pas eux-mêmes. Car le zele eſt une grace que la ſeule Egliſe Catholique inſpire, comme un corps vivant donne le mouvement aux membres; & qu'il n'y avoit point vû non plus de Janſeniſtes, parce que s'ils avoient de l'ancre pour noircir l'Egliſe, ils n'avoient point de ſang pour la défendre.

Le

Le livre de la Fréquente Communion fit beaucoup de bruit dans ce tems; on luy offrit plus d'une fois. Mais elle ne voulut, ny le recevoir chez elle, ny le lire, ſçachant bien que le Pere Jacques Noüet l'avoit réfuté publiquement par ordre de ſes Superieurs en ſix Sermons qu'il fit à la Maiſon Profeſſe des Jeſuites. Elle n'ignoroit pas non plus, que feu Monſieur le Prince Henry de Bourbon avoit fait de ſa main des remarques deſſus, qu'il avoit fait imprimer, & que les envoyant avec le livre à l'Ambaſſadeur de France à Rome, le Pape l'avoit condamné; mais la Mere Eugenie rapportoit ſur ce livre une occaſion particuliere.

Une Dame de qualité qui prenoit ſes conſeils la vint voir un jour, mais ſi affligée, qu'elle fondoit en larmes. Nôtre Mere qui compatiſſoit aux perſonnes affligées, luy dit, Madame, eſt-ce la

perte que vous venez de faire de Monſieur vôtre mary qui vous met en cet état ? Non, dit la Dame ; ce ſont des embarras de conſcience que me donne le livre de la Fréquente Communion ; car il ne permet pas qu'on s'approche de l'Euchariſtie, juſqu'à ce qu'on ſi ſente préparé par des diſpoſitions Angeliques, & crainte de faire des pechez mortels, je ſuis reſoluë de ne plus Communier qu'une fois l'an. Cependant ce que mon Confeſſeur qui étoit un Jeſuite m'a dit, & vous auſſi ſur ce ſujet m'embarraſſe, m'excitant à la fréquente Communion.

Elle donne de bons cõſeils.

Voicy la réponſe que la Mere Eugenie luy fit. *Madame ; je ne connois pas le livre dont vous me parlez ; je ſçay ſeulement qu'il eſt condamné. Mais ſi Nôtre Seigneur veut que nous jugions de l'arbre par les fruits, le trouble de la conſcience n'eſt pas l'effet de l'eſprit de Dieu, & la réſolution d'éloigner vôtre Communion*

jusqu'à Pâque n'est pas celuy de l'Eglise, qui nous conjure par les entrailles de la misericorde de Dieu de nous en approcher souvent. Encore qu'elle desire fort cette prèparation angelique, elle a pourtant declaré que l'épreuve necessaire que saint Paul demande pour cela, consiste à l'exemption du peché mortel par une bonne Confession, tâchant de rendre sa dévotion actuelle au tems de la sainte Communion. Les Oraisons Catholiques, que les Heures fourniſſent sont propres à cela. Ainsi, Madame, quittez cette lecture qui vous embaraſſe, retenez les sentimens de l'Egliſe, & la fréquente Communion vous sera trés-utile. Il faut oſer faire ce qui plait à Nôtre Seigneur, & trembler à la vûë de ce qu'il est.

Nôtre Mere ajoûtoit agreablement. *Les Janseniſtes sont comme les mauvais Droguiſtes, qui mettent le nom des syrops sur les poisons, & qui voulant perſuader la rare Communion intitulent leur livre de la Fréquente.*

Ils en ont fait de même ſur la devotion à la ſainte Vierge.

Nôtre Mere conſeilla enſuite à cette Dame de ſe remettre ſous la conduite des Reverends Peres Jeſuites : *Ce ſont*, luy dit t'elle, *des perſonnes d'une foy tres-pure, & qui vous conduiront dans la veritable vertu.*

Elle a conſervé toute ſa vie une grande confiance pour cette ſainte Compagnie, diſant, *que ſon eſprit convenoit plus à celuy de ſes ſaints Fondateurs que pas un autre*; ainſi qu'ils l'ont dit & laiſſé par écrit. *Elle les appelloit les veritables amis de ſa Maiſon, auſquels elle avoit un grand recours pour les Predications & pour les Confeſſions extraordinaires.*

Dans ce tems-là elle rendit un grand ſervice à Dieu par ſes ſages conſeils, en ſoûtenant une Maiſon Religieuſe qui étoit ſur le point de ſe defaire à cauſe de la pauvreté où elle étoit.

Les Reverendes Meres Urſulines de Magny ſçauront les obligations qu'elles ont à la Mere Eugenie, à qui elles ſont redevables en partie des biens qu'elles ont reçus de Monſieur de Saveuſe, elles ont donné ſa vie au public par un motif de reconnoiſſance il y a environ douze ans, & elles en parlent honorablement dans leur fondation qui ſe lit au ſecond Tome de leur Chroniques.

Elle ſoûtient une Maiſon Religieuſe par ſes bons avis.

Il étoit l'intime amy de la Mere Eugenie; elle le conſultoit dans toutes les affaires temporelles. Il diſoit ſouvent qu'il n'avoit point veu de perſonne ſi éclairée qu'elle, & qui eut une pareille ſoûmiſſion. Il luy confia Mademoiſelle de Buis ſa niece, qui demeura céans environ un an, où elle édifia merveilleuſement toute la Communauté. Son attachement pour nôtre Mere étoit extréme, elle de ſon côté la regardoit avec l'admiration que ſes vertus meri-

toient, ſur tout ſa rare humilité. Elle en a fourni de bons memoires il y a environ ſept ans, pour l'impreſſion de la vie de cette grande ſervante de Dieu.

Monſieur de Saveuſe la vint donc trouver un jour, & luy conta que le Convent de Magny étoit dans une grande miſere, que Madame ſa ſœur qui en avoit le titre de Fondatrice, n'étoit pas en état de le ſecourir. Il s'étendit enſuite ſur la pieté de ces bonnes Religieuſes & ſur les ſecours miraculeux qu'elles recevoient tous les jours de la trés-ſainte Vierge, à peu prés dans les mêmes termes, qu'elles rapportent elles-mêmes dans leur Fondation. Il touchoit déja le tendre du cœur de nôtre unique Mere, dont la dévotion à l'incomparable Mere de Dieu a toûjours fait les delices & les amours. Il pourſuivit, diſant qu'elles avoient refuſé des aumônes conſiderables de Meſſieuts de

Port-Royal aprés en avoir reçeu d'abord quelques-unes ; mais que Monſieur de * * avec d'autres, étant entré chez elles pour conſulter ce qui ſe pouvoit faire à leur bâtiment qui tomboit en ruine, elles avoient entendu qu'ils ſe diſoient, nous ferons bien de ce lieu un ſecond Port-Royal. Craignant les dangereuſes nouveautez en fait de Religion dont ces Meſſieurs étoient accuſez, & dont ils faiſoient comme leur fort en ce lieu en ayant déja ouy parler, elles réſolurent malgré mille maux & pluſieurs calomnies qu'il leur falut eſſuyer, de ſupplier ces Meſſieurs de ne plus revenir chez elles, ſe confiant en la protection de leur bonne Maîtreſſe qui ne leur avoit jamais manqué au beſoin, & dont elles révéroient inceſſamment l'Image, ſous le nom de Nôtre-Dame de grand pouvoir.

Ce zele & cette réſolution

charma la Mere Eugenie, & luy fit concevoir un amour & une eſtime merveilleuſe pour cette Maiſon.

Monſieur de Saveuſe ajoûta encore une grace extraordinaire qui luy étoit arrivée ſur ce ſujet, à peu prés de la maniere qu'elles le rapportent dans ſa vie. Ce fut quand il diſoit la Meſſe deux jours auparavant qu'il recommanda à Dieu leur Convent, afin qu'il luy plut de le pourvoir d'un Fondateur; il entendit interieurement une voix diſtincte entre les deux élévations qui luy dit, *Tu es ille vir*; Ces paroles de Nathan à David, mais dans un ſens bien different, luy imprimerent le deſir d'étre luy-même cet homme & ce Fondateur.

Il repreſenta à la Mere Eugenie qu'il avoit épargné par ſon œconomie trente mille livres, qu'il deſtinoit pour faire un beau Mauzolée à ſes Anceſtres, qui étoient en

en effet fort nobles & fort illuſtres. Elle reprit la parole, & luy dit, *Monſieur ſi vous voulez bien me permettre de vous dire, que je crois que vous ferez bien mieux de les appliquer à ces bonnes Filles, qui ſont des pierres vives de la Jeruſalem celeſte, elles vous bâtiront à vous-même un Mauzolée eternel, & vous glorifierez Dieu bien plus hautement, comme ſa volonté même vous eſt declarée d'une maniere ſi miraculeuſe, qu'on ne peut accuſer d'illuſion dans un homme de vôtre caractere.* Cette réponſe le determina ſur le champ, à l'uſage de cet argent, & de l'aveu de ces bonnes Religieuſes, elles en ont receu bien davantage. Et le cœur de ce grand Fondateur étoit ſi dévoué à leur ſervice, qu'il ſembloit en faire ſon unique affaire; il s'en entretenoit ſouvent avec nôtre Mere, & elle l'y encourageoit toûjours. Peut-être ſeront-elles bien aiſes de rendre à la memoire d'une ſi

grande ame les reconnoiſſances qu'elles luy doivent, & dont ſon humilité l'a fait taire au dehors; bien qu'elle ait ſouvent conté céans ces rencontres, ſur tout depuis la mort de Monſieur de Saveuſe.

Voyage de la Mere des Anges.

La Mere des Anges Urſuline de Loudun paſſa céans pour aller au Tombeau de ſaint François de Sales à Annecy : la vie de cette Mere eſt au commencement du ſecond tome des Chroniques de cet Ordre; c'étoit une ame dont les conduites extraordinaires de Dieu ſur elle donnoient beaucoup d'admiration, Chacun ſçait que dans les fameuſes Proceſſions de Loudun, ces ſaintes Filles éprouverent cet effroiable fleau, La Mere des Anges (que le feu Pere Surin Jeſuite conduiſoit & admiroit) en fut une; il chaſſa de ſon corps quatre démons dont le premier écrivit en ſortant en groſſes lettres ſur ſa main droite, JESUS,

le ſecond en moindre caractere, MARIE, le troiſiéme, JOSEPH, en plus petit, & le quatriéme encore moindre, FRANÇOIS DE SALES; ces noms étoient gravez ſous la peau, ils paroiſſoient comme de couleur de roſes ſeches, mais ils prenoient un vermeil miraculeux au moment de la ſainte Communion. La Mere Eugenie eut ſoin de la voir & de l'entretenir durant trois jours qu'elle fut céans; elle fit là-deſſus des reflexions les plus ſolides. Elle conſidera ces écritures ſans les baiſer comme d'autres faiſoient, à cauſe qu'elle ne vouloit pas faire trop d'état de cette operation extraordinaire du démon, qu'elle conſideroit avoir été donnée dans ce ſiecle malheureux, pour la converſion des incredules & des Athées. Elle retint avec ſoin ce qui étoit plus profitable, qu'elle a rapporté ſouvent depuis, que cette Mere luy avoit dit, qu'elle avoit expe- «

» rimenté que la fidelité à Dieu
» dans les moindres petites choſes,
» étoit trés-neceſſaire, parce que le
» démon n'a d'entrée chez nous
» que celle que nous luy donnons,
» & qu'auſſi-tôt qu'on ſe laiſſe aller
» à dire quelque mot ſuivant ſes
» paſſions, il prend pied dans l'ame
» comme un ennemy qui nous at-
» taque par noſtre foible. Cet eſprit
» ſuperbe, diſoit la Mere des An-
» ges, craint plus la moindre action
» d'humilité que tout le reſte, quand
» ce ne ſeroit que de baiſer la terre;
» on le bat par ces deux armes,
» l'humilité & la fidelité à ſuivre
» ſes devoirs & les inſpirations de
» Dieu. Elle ajoûtoit que pendant
» qu'elle ne faiſoit point de fautes
» de propos deliberé, les démons
» n'étoient pas plus forts chez elle
» que des mouches, mais un jour
» s'étant laiſſée aller volontaire-
» ment à s'excuſer au Pere Surin
» d'une choſe dont il la reprenoit,
» le démon ſe mit ſur ſa langue, en

ſorte qu'elle ne put s'empêcher « de continuer une demi-heure du- « rant, juſqu'à ce que le Pere l'en- « voya prendre la diſcipline autant « de tems que cette faute avoit du- « rée. Ce qui faiſoit dire à nôtre Mere Eugenie, *reſiſtons au démon dés le commencement ; apprenons à mortifier nos paſſions, car il ſe ſert de nous-mêmes contre nous-mêmes. Il y a peu de tentations qui viennent purement de luy, il nous attaque par nôtre foible, & il coupe la teſte de Goliath par ſon propre glaive ; nos ennemis ſont chez nous & nul ne nous peut faire plus de tort que nous. Craignons nous nous-mêmes, car la volonté humaine qui s'éloigne de celle de Dieu, eſt la ſeule cauſe de la damnation des hommes. Ta perte vient de toy, ô Iſraël, mais ton ſalut vient de moy, comme nous enſeigne la verité éternelle.*

Les obligations dont ſa Maiſon luy eſt redevable.

Il ſeroit impoſſible de dire les extrémes obligations que cette Maiſon a à la Mere Eugenie pour

le temporel. Quand elle vint à être Superieure, elle trouva que les bâtimens & les acquisitions que l'on avoit fait avoient obligé d'emprunter quarante mille écus en fond, & cela joint aux pensions & aux autres charges faisoit douze mille livres de rente qu'il falloit payer tous les ans. Elle s'en acquitoit fidellement, quoi qu'avec beaucoup de peine & d'œconomie. En ce tems elle se trouva obligée de recevoir plusieurs filles de qualité; elle s'en défendit autant qu'elle pût, dans la crainte d'alterer la tranquillité du Monastere, & qu'elles n'y apportassent l'esprit du monde, qui est si oppose à celuy de la Religion; mais les ordres de la Cour l'obligerent à ceder, & plusieurs personnes illustres voulurent luy confier leurs filles. Dieu fut glorifié par l'éducation qu'elles y reçeurent; la Maison fut secouruë par leurs pensions considerables, &

elles n'apporterent ny trouble ny diſtraction dans le Monaſtere, qu'elles ont toûjours protegé depuis. Leur rang de Ducheſſes, mais ſur tout leur merite perſonnel les a fait admirer & diſtinguer à la Cour; elles ont toûjours conſervé pour la Mere Eugenie l'amitié & l'eſtime qu'elle meritoit.

Madame de Miramion, dont le nom eſt ſi connu par ſes grandes œuvres pour la gloire de Dieu & le bien du prochain, ayant connu nôtre Mere fut attirée à cette Maiſon, qui luy a de trés-grandes obligations, tant pour les bienfaits dont elle luy eſt redevable, que pour les ſervices qu'elle luy a rendus en toute occaſion. Elle conſultoit nôtre Mere, elle l'appelloit toûjours la ſienne; elle en étoit auſſi aimée & conſiderée, la Mere Eugenie ne pouvant aſſez admirer ce que Dieu faiſoit en elle & par elle.

Cette Dame luy confia Mademoiſelle de Miramion ſa fille unique & une trés-grande heritiere, que la Mere Eugenie a fait élever avec les ſoins que l'amitié & le devoir demandoient. Quand on travaille ſur un fond auſſi heureux, on peut ſe promettre beaucoup; elle n'y a pas eſté trompée, puiſque Madame la Préſidente de Némond s'eſt renduë un modele de toutes les vertus Chrétiennes & morales, s'étant acquiſe l'eſtime general de tout le monde: Auſſi a-t-elle toûjours conſervé beaucoup de reſpect & de tendreſſe pour nôtre Mere, ce qui la fait reconnoître comme ſa digne éléve. Madame de Miramion attira auſſi céans une Dame de ſes amies qui s'y eſt renduë bienfaitrice, & qui a compté pour le plus heureux jour de ſa vie celuy où elle a connu la Mere Eugenie. Sa fille s'y eſt faite Religieuſe avec beaucoup de ſatisfaction de

vivre dans une ſi ſainte Vocation.

Cette chere Mere a eu la conſolation d'acquiter toutes les dettes qu'elle avoit trouvées. Tant il eſt vray que Dieu eſt riche en miſericorde, & qu'il fait la volonté de ceux qui font la ſienne !

Elle a éprouvé encore des protections de Dieu qui ont quelque choſe d'extraordinaire. La premiere eſt une préſervation du feu qui prit dans un endroit fort dangereux, & qui s'éteignit la nuit ſans qu'on y apportât de remede dans le tems qu'il devoit plus s'embrazer, allant toucher du charbon qui étoit proche. Quelques circonſtances de cette grace la font juſtement attribuer à l'amour que Nôtre Seigneur avoit pour cette fidelle Epouſe. Protections ſingulieres.

Une fois étant obligée de faire remettre une poutre à un bâtiment étant alors Superieure, la roüe de force qui ſoûtenoit la

gruë qui la monta se trouva si vermouluë quand on la défit, que l'Architecte & les Charpentiers disoient, que c'étoit un miracle visible ; ils en prenoient de la poudre avec étonnement. Cependant si elle eut manqué, les hommes & le bâtiment en auroient été fort endomagez. Cela fut justement attribué à ses prieres, comme aussi la préservation de plusieurs Ouvriers qui étoient fort exposez & pour qui elle en faisoit durant ce tems-là.

Elle mene la Fondation de Cõpiegne.

La venerable Mere Helene Angelique étant Superieure, resolut de faire une fondation d'une Maison de Sainte Marie à Compiegne. Ses infirmitez l'empescherent d'y conduire les Sœurs pour l'établissement. Elle en chargea nôtre Mere Eugenie ; elle y fut quelques Semaines & elle mit les choses en bon état, y laissant pour Superieure la Mere Françoise Angelique de la Grange,

qui étoit une perſonne d'un grand merite.

Nôtre Mere y fut encore faire quelques voyages pour des affaires d'importance. Madame de Miramion l'y conduiſit, elle y laiſſa des marques de ſes bontez par des preſens trés-utiles qu'elle leur fit, en conſideration de la tendre affection que la Mere Eugenie avoit pour cette Maiſon naiſſante.

Elle eſt élue Superieure.

A ſon retour de la Fondation de Compiegne en 1649. la Mere Angelique ne ſe croyant pas en état de ſoûtenir le poids de la Charge à cauſe de ſes maladies, elle ſe dépoſa deux ans aprés ſa réélection, & le ſort tomba heureuſement ſur nôtre Mere, qui ſe trouva dans des affaires bien difficiles dans ces tems-là.

Troubles d'Angleterre.

Chacun ſçait les troubles d'Angleterre, qui fut le theatre des guerres & des ſeditions en 1647. La Mere Eugenie qui étoit infiniment ſenſible aux intereſts de

l'Egliſe gémiſſoit des perſécutions que les Catholiques y enduroient, & d'y voir triompher la rebellion contre l'autorité légitime de Charles I. leur Roy. Quelle compaſſion ne ſentit-elle pas des malheurs d'Henriette de France ſon Epouſe, dans la deroute de la Maiſon Royale, où mille circonſtances douloureuſes vinrent accabler cette illuſtre Reine, fille, ſœur & tante de nos Rois ? Son hiſtoire qui vient d'eſtre miſe en lumiere dans un ſtile ſi poly en apprend le détail. Cette Princeſſe affligée cherchant quelque Convent où elle put ſe retirer pour pleurer ſes diſgraces dans la ſolitude aux pieds des Autels, choiſit nôtre Maiſon, malgré les pourſuite que Meſſieurs de Port-Royal firent alors pour l'y attirer, & enſuite dans leur party ; c'eſt ce que remarque ſon Hiſtorien. Elle vint céans & les deux Meres Eugenie & Angelique receurent

cette Princeſſe deſolée avec le reſpect deu au Sang d'Henry IV. Si cette Maiſon ſe fut trouvée aſſez grande, elle n'auroit jamais penſé à une autre ; mais cet obſtacle étant inſurmontable, elle employa les quinze jours qu'elle y fut à conſiderer quel lieu on pourroit choiſir auprés de Paris pour faire une Fondation de laquelle ſa Majeſté Britanique ſe vouloit porter pour Fondatrice. On en trouva un trés agreable à Chaillot, c'étoit une Maiſon de plaiſance bâtie par Catherine de Medicis, que le Maréchal de Baſſompierre avoit embellie & que le Comte de Tilliers poſſedoit. Comme elle ſe trouva en decret, la Reine ſe la fit adjuger, & on commença à préparer tout ce qui étoit néceſſaire pour la nouvelle Fondation que nôtre Mere Eugenie fit en l'année 1651. & la Mere Angelique voulut bien s'en charger, ſa ſanté ſe trouvant ré-

Fondation de Chaillot.

tablie. Les deux Meres furent menées avec les Sœurs par la Reine d'Angleterre, & l'établiſſement ſe fit heureuſement. Cette illuſtre & vertueuſe Princeſſe a toûjours honoré la Maiſon de Chaillot de ſa protection particuliere & de ſes bienfaits, ayant bien voulu luy donner encore cette marque de ſon affection, de luy laiſſer ſon cœur. Ce Monaſtere eſt deſtiné pour eſtre la retraite des Reines d'Angleterre comme celle d'apreſent l'honore encore de ſes fréquentes viſites, tous ceux qui ont l'honneur de l'approcher ne peuvent aſſez admirer ſes dons de nature & de grace, voyant en ſa perſonne le triomphe de la foy, pendant que ſes ennemis le font par l'iniquité, alliant en elle la grandeur & l'humilité d'un Dieu crucifié ; la gloire d'une couronne avec le mépris de ſes grandeurs ; la ſouveraineté avec une parfaite ſoûmiſſion aux

conduites rigoureuses d'un Dieu qui ne nous regarde jamais avec plus d'amour, que quand il nous fait part de sa Croix qui est le gage de la felicité éternelle.

Les troubles qui avoient commencé en Angleterre les années précédentes devinrent communs en 1649. dans toute l'Europe, mais ce qui fut de plus fâcheux en guerres civiles. On ne parloit à Paris que de révoltes contre le Roy & la Reine Mere. Les Histoires terribles du feu de l'Hôtel de Ville, des baricades & cent autres choses mirent la Ville à deux doigts de sa ruïne. Les allarmes furent si grandes, qu'on jugea en plusieurs lieux, que les Monasteres des filles ne seroient pas en sureté à la campagne. Tout vint fondre à Paris, où l'on voyoit de toutes sortes d'Ordres, excepté des Filles de Sainte Marie; car la Mere Eugenie leur offrit sa Maison, priant les Superieures d'y

Guerre de Paris en 1649.

amener toute leur Communauté, même leurs Penſionnaires. En effet ſon grand cœur étant ouvert pour toutes, elle trouva moyen de loger les Sœurs de Dammartin qui étoient en grand nombre.

L'année 1652. aux ſecondes guerres de Paris nôtre Mere reçût une ſeconde fois la même Communauté, qui s'eſt unie depuis à celle de Meaux. Elle offrit auſſi la même retraite à celles de ſaint Denys & de Chaillot, ce qu'elles accepterent. Nôtre Mere leur ouvrit le cœur & la Maiſon, fermant les yeux à toutes les conſiderations humaines dans ce tems de guerre & de famine, où elle avoit bien des dettes & des malades. Elle convia même ſes Sœurs du Faux-bourg ſaint Jacques de venir ſe refugier chez elle, ce qu'elles auroient fait, ſi la paix ne ſe fut concluë. Il ſembloit que cette Maiſon étoit un petit Paradis

dis terreſtre, ou une Arche qui voguoit en aſſurance dans un repos admirable, pendant que tout étoit dans une confuſion épouvantable, & qu'on entendoit de tous coſtez les canons & les mouſquets qui ſe tiroient à la bataille de la porte ſaint Antoine, le Roy aſſiégeant la Ville, que les Princes défendoient; jamais on ne vit tant d'actions de charité, que celles que nôtre Mere exerçoit à toute heure. Elle viſitoit les malades de ſes quatre Communautez. Elle pourvoyoit à tous les beſoins. Elle étoit comme l'ame & le cœur de ce grand corps, vivifiant par ſon zele toute la Congrégation, mais ſans rien perdre de ſa paix & de ſon recueillement. Des Medecins & d'autres perſonnes qui entroient au Monaſtere conſiderant le profond ſilence qu'ils y remarquoient étoient fort ſurpris d'apprendre qu'il n'y avoit pas moins de deux cent perſon-

nes, où ſes cheres Sœurs ſembloient comme dans la primitive Egliſe n'avoir qu'un cœur & qu'une ame.

Secondes Guerres en 1652.

La Mere Eugenie ne trouvoit rien de difficile quand il s'agiſſoit de faire la charité, & Dieu luy donnoit tant de benedictions qu'elle ſuffiſoit à tout. Et l'on remarqua, ce qui fut regardé comme un miracle, que ces années que par ſon ordre on n'avoit point refuſé l'aumône à pas un pauvre, qui étoient en ſi grand nombre en ce tems-là, avec les Communautez qu'elle avoit nourries pluſieurs jours; on ne mangea pas plus de blé, que dans les années ordinaires; & que la proviſion que l'on en avoit, ne finit que quand le ſiege fut levé, experimentant ce que dit le Prophete Royal, que le vin & le froment s'étoient multipliez; & la raiſon qu'il en apporte étoit ſa confiance en la Providence, en laquelle

elle dormoit & se reposoit. Elle resembloit à cette fille du Pere celeste, dont parle saint François de Sales, qui ne regarde que luy & non pas les afflictions qu'il permet luy arriver, ses paroles luy « suffisoient, mon Pere, m'aime « bien, & je suis toute sienne. Il sembloit que Nôtre Seigneur luy avoit dit comme à sainte Catherine de Sienne, pense à moy ma « fille, & je penseray à toy. Si le « cœur de nôtre Sunamite étoit tout à luy, le sien sembloit n'être occupé que de ses interêts; tant il est vray, que si nous cherchons premierement le Royaume de Dieu & sa Justice, toutes choses nous seront données par dessus.

Retraite de Madame de Nemours.

Durant les guerres de Paris, Madame la Duchesse de Nemours se vint retirer icy dans la douloureuse affliction qu'elle eut par l'accident funeste de la mort de Monsieur son Mary, ce qui obligeoit nôtre chere Mere à luy donner

beaucoup de ſon tems ; elle en trouvoit pour tout, & elle contentoit celles à qui elle parloit, de ſorte que la Dame d'honneur de cette Princeſſe diſoit, que ſi l'on entendoit toûjours parler la Mere Eugenie, on n'auroit plus d'affliction, du moins ſeroit-elle bien adoucie par l'onction divine qui étoit attachée à ſes paroles. Elle étoit en verité aimable & engageante; active ſans étre empreſſée ; vigilante & ſoigneuſe ſans nulle inquiétude ; tendre, charitable, douce ſans baſſeſſe, du reſte habile & humble tout enſemble. Ce compoſé luy donnoit l'art de plaire ſans affectation & ſans aucune étude. Madame de Nemours en recevoit tant de conſolation, qu'elle a conſervé pour elle une affection trés-grande. Elle ne ſortit de céans qu'avec peine, & elle a deſiré d'y eſtre enterrée avec l'habit religieux, & que les Princeſſes ſes filles y

demeuraſſent juſqu'à leur mariage. L'aînée eſt Madame la Ducheſſe de Savoye, & la Seconde eſt morte Reine de Portugal, qui ne manquoit point tous les ans de luy écrire de ſa propre main, & de luy donner des marques de ſa magnificence Royale, de quoy elle a conſervé toute ſa vie beaucoup de reconnoiſſance.

Il ſeroit difficile de dire les témoignages de bonté & d'eſtime qu'elle a receu des Reines & des Princeſſes. La feu Reine Mere Anne d'Autriche a eu pour elle des diſtinctions extraordinaires; elle là ſouvent honorée de ſes viſites, & même d'une confiance ſi intime, qu'elle l'entretenoit quelquefois deux heures entieres; & comme le monde commençoit a rentrer dans la chambre, on a entendu qu'elle luy diſoit; au moins ma Mere ce que je vous ay dit ce ſont des ſecrets dont vous ne parlerez point. Elle ſçavoit

Témoignage de bonté de la Reine Anne d'Autriche.

trop ce qu'elle devoit à la Reine pour y manquer, & c'étoit d'ailleurs la perſonne du monde la plus ſecrete, qui n'a jamais donné ſujet de peine à qui que ce ſoit ſur ce point là.

Sa prudence dans ſa conduite.

Sa Majeſté luy envoya une de ſes Filles d'honneur, Mademoiſelle de Neüeillan, laquelle deſiroit d'épouſer Monſieur le Comte de Froulé. Il étoit trés-bon amy de la Mere Eugenie que la Maiſon de Teſſé avoit connuë au païs du Maine. Elle ne voulut pourtant point ſouffrir qu'il mit le pied aux Parloirs pendant que cette Demoiſelle y fut, encore qu'il apportât une lettre de la Reine, qu'elle n'avoit pû luy refuſer par bonté. Nôtre Mere fit faire à ſa Majeſté de trés-humbles remontrances pour s'excuſer de recevoir cette viſite. Ce qui fut trouvé fort bon de la Reine, qui loüa ſa conduite; & Madame de Neüeillan fut la premiere à dire

merveille de nôtre Mere, dont elle admira la droiture & la prudence ; car elle ne vouloit pas cette affaire, ce qui luy fit dire je ne veux plus que ma fille ſorte d'une ſi bonne main ; je ſuis charmée de voir comme elle en uſe : ce qu'elle dit même à la Reine, qui répondit, je ne m'en étonne pas, je connois bien la Mere Eugenie, laquelle ayant conſervé toute ſa vie beaucoup d'eſtime pour l'illuſtre Maiſon de Teſſé, fut bien aiſe de voir que Monſieur de Froulé vint heureuſement à bout de ce qu'il ſouhaitoit, ayant épouſé Mademoiſelle de Neüeillan, qui étant remplie de reconnoiſſance pour nôtre Mere, aprés que ſa Majeſté eut eu la bonté de luy promettre le franc-ſalé pour cette Maiſon, elle luy en apporta les Lettres Patentes, ſe faiſant un plaiſir de l'obliger & de la ſervir auprés de la Reine, qui recommandoit fort à nôtre Mere

la ſacrée perſonne de nôtre grand Monarque, dont elle ſouhaitoit le mariage avec l'Infante d'Eſpagne. Aprés qu'il fut accompli elle amena la jeune Reine céans, à qui elle dit tant de bien de la Mere Eugenie, que ſa Majeſté l'a honorée depuis de ſes viſites, avec des témoignages d'une bonté fort ſinguliere.

Les perſonnes de la premiere qualité l'eſtiment.

Meſdames les Princeſſes de Carignan & de Bade l'ont ſouvent viſitée. Elles l'entretenoient de toutes leurs affaires avec une confiance extraordinaire. Meſdemoiſelles de Soiſſons, petites filles de Madame de Carignan, & qu'elle luy amenoit, avoient auſſi toute l'eſtime poſſible pour la Mere Eugenie.

Madame la Ducheſſe de Vendôme l'aimoit au delà de ce qu'on peut dire; elle en parloit à la Cour, & dans cette Maiſon, dans des termes qui faiſoient bien voir qu'elle ne croyoit pas qu'il y eut une

une perſonne pareille au monde. Elle luy recommandoit ſouvent de prier Dieu pour Meſſieurs de Vendôme ſes petits fils.

Il ſeroit impoſſible de nombrer les Dames de la premiere qualité qui l'ont conſultée, eſtimée & vénerée. Feuë Madame la Comteſſe de ſaint Paul, de la Maiſon de Caumont, en étoit une des plus intimes. Madame la Chancelliere Seguier, Madame de Verneüil ſa fille, Meſdames de Senſay & de Flés l'appelloient la ſainte de nôtre ſiecle. Madame de Meſme avoit une eſtime & une conſideration particuliere pour elle. Elle luy a confié Meſdemoiſelles ſes filles qui ont eſté depuis Meſdames les Ducheſſes de Créquy & de Vivonne, aſſez connuës par leurs grandes qualitez de naiſſance & de vertu, qui ont toûjours conſervé le ſouvenir & l'eſtime particuliere pour la Mere Eugenie, auſſi bien que la trés-hono-

rée Sœur Thereſe Angelique leur ſœur. Madame de Meſme eut la bonté de luy apporter un privilege pour l'entrée de quarante muids de vin, que Monſieur d'Avaux qui étoit Sur-Intendant avoit demandé au Roy pour cette Maiſon, qui reconnoît depuis long-tems Meſſieurs de Meſmes pour ſes protecteurs.

Témoignages de pluſieurs grands Serviteurs de Dieu qui l'ont connuë.

C'eſt un malheur pour nous que ceux qui ont plus connu nôtre Mere ſont morts devant elle. Entre les Prélats qui l'honoroient de leur amitié. Feu Monſieur de Barots Archevêque d'Arles, à qui elle avoit une grande confiance pour ſon interieur, nous en auroit dit des merveilles. Monſieur Abely Evêque de Rodés, ce grand Défenſeur de l'Egliſe, trouvoit dans l'eſprit de nôtre Mere une parfaite correſpondance à ſon zele, ce qui luy faiſoit beaucoup eſtimer. Le venerable Serviteur de Dieu Monſieur Vincent de

Paul Inſtituteur des Peres de la Miſſion, qui a eſté trente ans ſon Superieur, en avoit une haute eſtime, juſqu'à dire qu'un Ange n'auroit pû ſe comporter avec plus de vertu en de certaines occaſions dont il avoit eſté témoin.

Monſieur le Commandeur de Sillery grand Fondateur de cette Maiſon, avoit pour la Mere Eugenie une ſi grande eſtime, qu'aprés luy avoir témoigné dans toutes les occaſions durant ſa vie, il conſerva ces ſentimens juſqu'à ſa mort qu'il s'envoya recommander inſtamment à ſes prieres; il les eſtimoit beaucoup; car il connoiſſoit ſa ſainteté, & nôtre chere Mere qui avoit un cœur parfaitement reconnoiſſant, avoit pour luy tout le reſpect poſſible & pour tout ce qui luy appartenoit. C'eſt pour cela que conſiderant auſſi le merite perſonnel de Madame la Marquiſe de Leu-

ville ſa petite niéce, elle a jugé à propos avec ſa Communauté de ne donner aucunes limites à ſes entrées céans, que celles de ſa volonté; de quoy cette Dame uſe avec toute la ſageſſe & l'honneſteté poſſible, ayant donné à nôtre Mere Eugenie tous les témoignages d'eſtime & d'amitié imaginables.

Entre les grands hommes qui l'ont connuë, Monſieur l'Abbé Olier, à qui le Seminaire de ſaint Sulpice a de ſi grandes obligations, avoit tant de confiance en elle, qu'il luy parloit de toutes ſes affaires. Il la conſultoit même ſur de bons ordres qu'il vouloit mettre dans ſon Seminaire, & il ſuivoit ſes avis.

Les Révérends Peres Jeſuites, auſquels elle a eu plus de confiance, ſont decedez, & nous ſommes privez des ſecrets qu'ils pourroient à preſent nous réveler. Les Peres Jacques Noüet & Jerôme

Lalement nous en diroient des prodiges. Ce ſaint homme le Pere Paul Ragueneau l'Apôtre des Hurons en Canada l'a long-tems dirigée, & ſi nous perdons beaucoup en luy ; au moins je me ſouviens de luy avoir oüi dire, que la Mere Eugenie étoit capable non ſeulement de gouverner une Communauté, mais un Royaume, & qu'elle avoit tout enſemble un grand eſprit & une profonde humilité.

Je crois que jamais une ſimple Religieuſe, qui n'a point de titre ny d'Abbaye, ne peut arriver aux honneurs & aux diſtinctions qu'elle a reçûës des plus grands de la Terre dans l'état Seculier & Regulier. Mais comme ſi tout cela ne l'eut point regardée, jamais elle n'en a parlé, ny d'aucune autre choſe qui pût faire connoître qu'on eut de l'eſtime pour elle. Rare modeſtie, que ſaint Bernard appelle miraculeuſe. Il ſemble

qu'elle étoit du nombre de ceux que le Prophete Isaïe dit estre élevez au dessus de toutes les hauteurs de la Terre, & qui ne voyant rien de grand, que Dieu seul, luy rendent aussi toute la gloire que les creatures leur déferent. Et c'est cette fidelité entre elle & son Dieu qui faisoit comme un admirable combat entre eux, Dieu la voulant élever, & elle voulant de plus en plus s'abbaisser. Elle étoit de ces ames bien-heureuses & parfaites, que saint Bernard represente estre toûjours les mêmes, ne s'élever jamais de l'honneur, & estre également contentes du mépris, sans se réjoüir de l'un, ny s'attrister de l'autre.

Nôtre Mere Eugenie ne faisoit rien d'extraordinaire; mais elle faisoit d'une façon interieure, amoureuse & extraordinaire les choses les plus communes. Elle évitoit même les termes subtils & élevez en fait de devotion; & en-

core qu'elle parlât parfaitement bien & fort naturellement, elle avoit une averſion extréme des mots affectez & à la mode, voulant toûjours qu'on ſe tint dans la ſimplicité Religieuſe dans le parler & dans l'écriture.

Elle a édifié en éclairant comme le Soleil, qui par ſa courſe reglée conſerve & rétablit toutes choſes. Tous les jours de ſa vie étoient marquez du meſme caractere de ferveur, & comme diſoit le Prophete Royal, un jour annonçoit la ſcience à un autre jour; aſſiduë à tous ſes exercices ſpirituels, ponctuelle à la priere, joignant toûjours Marthe à Marie.

Son zele pour la Canoniſation de ſon ſaint Fondateur.

Dans les années 1660. & les ſuivantes elle eut des affaires de la derniere importance à traiter. C'étoit pour la canoniſation de ſaint François de Sales. L'argent que l'on tiroit pour cela de l'Inſtitut étoit apporté céans; elle en tenoit compte à tous ſes Mona-

ſteres, & elle faiſoit tenir de groſſes ſommes à Rome pour avancer les affaires. Mais voyant que nonobſtant ſes grandes avances, les choſes tiroient en longueur, elle ſupplia trés-humblement Monſieur Henry de Maupas, qui d'Evêque du Puy l'étoit devenu d'Evreux, qui avoit déja divinement écrit la vie du Bienheureux François de Sales, de vouloir bien accepter de la part de l'Inſtitut de la Viſitation la qualité de Député du Clergé de France, pour la Canoniſation de leur Fondateur, & de vouloir bien aller une ſeconde fois à Rome, afin d'y mettre les choſes en état qu'on pût eſperer quelque heureuſe fin, nonobſtant la longueur des procédures. Ce grand Evêque défera à ſes trés-humbles ſupplications. Il entreprit le voyage à ſes dépens. Durant le ſéjour qu'il fit à Rome, la Mere Eugenie luy fit tenir les ſommes néceſſaires dont

ſa Maiſon fourniſſoit une bonne partie ; car rien ne luy coutoit pour ce grand Patriarche de ſon Ordre. Elle fit vœu, du conſentement de ſa Communauté, de prendre une fille pour rien, ſi cette grande œuvre réuſſiſſoit. Elle s'en eſt religieuſement aquitée.

Les fréquentes converſations que ce grand Prélat avoit eſté obligé d'avoir avec elle luy firent connoiſtre parfaitement ſa ſainteté & ſon zele. Il diſoit qu'elle avoit veritablement l'eſprit de ſaint François de Sales avec une plenitude capable de la communiquer à tout ſon Ordre, dont il la regardoit comme une colomne. Il ajoûtoit, qu'elle étoit un modele de perfection, le treſor de ſon Monaſtere ; joignant enſemble la douceur, la politeſſe, la prudence & le deſintereſſement, ce qui eſt bien rare en un même ſujet. Dans une de ſes lettres qui m'eſt tombée par hazard

entre les mains, il luy dit.

MA TRE'S-CHERE MERE,

» Vous me rendez la vie par celle » que vous me faites la charité de » m'écrire ; il m'ennuyoit d'être ſi » long-tems ſans recevoir de vos » cheres nouvelles, & je vois trés- » heureuſement pour moy, que vous » me continuez vos bontez ordi- » naires, & j'eſpere auſſi que Nô- » tre Seigneur vous continuera les » ſiennes, je l'en prieray de tout » mon cœur : On ne ſçauroit être » plus ſincerement & avec plus de » reſpect,

Vôtre trés-humble & trés-obéiſſant ſerviteur,
HENRY, Evêque d'Evreux.

Une multitude d'autres lettres nous auroient appris bien d'autres choſes ſur l'affection que ce ſaint Evêque avoit pour nôtre Mere; mais allons le retrouver à Rome.

Le Pape Aléxandre VII. reçût

ce digne Prélat avec des bontez dautant plus grandes, que le ſujet de ſon voyage étoit pour faire honorer un Saint, pour qui il avoit des reſpects extrémes, & qui dans ſa jeuneſſe, l'ayant vû dans un hôtellerie, luy avoit prédit que Dieu luy deſtinoit la premiere dignité de l'Egliſe; lequel auſſi l'avoit gueri miraculeuſement de la gangrene qui ſe formoit à une playe, en luy apparoiſſant, c'étoit lors qu'il n'étoit que le Cardinal Chigi, qu'il ſe fit tailler à Munſter, où le Pape Innocent X. l'avoit envoyé en qualité de Nonce; & durant ce tems, la Mere Eugenie luy envoya une Médaille d'or émaillée qui repreſentoit ſaint François de Sales, qu'elle ſçavoit qu'il aimoit beaucoup. Son Eminence luy en écrivit une lettre obligeante de remerciment; il la pendit à ſon col, & étant Pape il la montra à Monſieur d'Evreux, & à quelques

autres François, leur disant que c'estoit une sainte Religieuse qui luy avoit envoyée, & qu'il la garderoit toute sa vie. Ce témoignage de sainteté en la bouche du Vicaire de JESUS-CHRIST est une loüange qui surpasse tout ce qu'on peut dire; & si nous avions lieu d'esperer de voir accomplie la parole d'un digne Ecclesiastique, Confesseur de cette Maison, qui a été le sien vingt-cinq ans, & qui assuroit que la Mere Eugenie seroit un jour canonisée, nôtre joïe seroit parfaite, mais puisque le même Pape Alexandre VII. disoit, qu'il n'eut pas voulu d'autres preuves pour canoniser une Religieuse, que de sçavoir qu'elle auroit parfaitement gardé ses Regles, nous pouvons croire que cette grande ame en ayant esté du nombre, est presentement canonisée dans le Ciel.

Nôtre Mere reçût une joïe toute extraordinaire de la cano-

nisation de saint François de Sales ; elle avoit déja fait solemniser sa Béatification avec beaucoup de magnificence en 1661. & nous ne doutons pas que ce saint Patriarche ne l'ait favorisée de plusieurs graces trés-singulieres, que son humilité nous a cachées ; elle nous a seulement avoüé qu'elle sentoit souvent une excellente odeur de la Relique d'une partie de son sacré cœur, que nous avons céans, encore qu'il n'y en ait aucune de naturelle ; son zele pour l'enrichissement de cette grande Relique, a esté jusqu'à la magnificence ; le Reliquaire qu'elle luy a procuré sans incommoder la Maison, est estimé huit milles livres ; Une riche Veuve qui se consacra à Dieu en ayant donné la meilleure partie, & plusieurs autres ont donné les pierreries.

Son opinion sur ses Oeuvres.

Nôtre Mere possedoit admirablement les écrits de saint François de Sales ; elle l'appelloit le

cinquiéme Evangeliſte de ſon Ordre. Elle avoit une ſainte jalouſie pour empêcher qu'on ne touchât point à ſes Oeuvres, diſant *que ce Saint avoit des termes ſi précis, ſi juſtes & ſi forts, qu'il étoit impoſſible de les changer, ſans en oſter le ſens & l'onction. J'avoue qu'il s'y trouve quelques mots qui ne ſont pas fort en uſage preſentement, mais que pour elle, elle aimoit mieux les fruits que les fleurs. Que ſes écrits ont eſté admirez à Rome, & mis par le Pape Alexandre VII. dans la Biblioteque Vaticane au rang des Oeuvres des ſaints Peres de l'Egliſe. Que n'en dit-il point à Monſieur d'Evreux, comme je le ſçay de luy. Et ce même Pape écrivant à ſon néveu le Cardinal Chigi, luy dit qu'il liſoit ſes Oeuvres jour & nuit, & qu'elles ne perdoient jamais pour luy la grace de la nou-*
» *veauté. Dans la Bulle de la canoni-*
» *ſation de ce Saint, il dit que ſes li-*
» *vres embaument ſi fort le cœur des peu-*
» *ples & des perſonnes de qualité qui les*

liſent, que tous y trouvent de quoy faire un ample moiſſon dans la vie Spirituelle. Aprés ces témoignages d'un ſi grand Pape, il faut conclure, qu'il eſt de la derniere importance de les conſerver dans leur ſtile naturel. Elle ajoûtoit; *ſi les nouveaux Traducteurs ont bien trouvé moyen de gliſſer leurs erreurs dans les livres des ſaints Peres, qu'ils ont traduits, qui les empêchera d'en faire autant aux écrits de Nôtre Pere ſaint François de Sales, en ſe prévalant d'un ſi grand nom? Cela ſeroit dangereux, ſur tout dans ſon Amour de Dieu, où une ſyllable oſtée ou ajoûtée ſur la matiere de la grace, le pourroit rendre hérétique: Ces malheurs cauſeroient dans l'Ordre un grand déplaiſir.*

Le zele que nôtre Mere avoit pour honorer les ſaintes Reliques étoit incomparable, & comme elle étoit fort connuë, chacun s'empreſſoit de luy faire de ces ſortes de preſens, qu'on ſçavoit

luy être extrémément agréables.

Meſdames les Princeſſes de Carignan & de Bade luy ont donné du Saint Suaire de Turin, & de trés-belles Piramides pleines des plus précieuſes Reliques.

Madame la Preſidente le Bailleul ſon intime amie luy donna un morceau de la vraye Croix richement enchaſſé, & pluſieurs Reliques, entre les autres une de ſainte Anne, que la feuë Reine Mere luy avoit donnée & que la Ville d'Apt en Provence avoit envoyée à ſa Majeſté.

Hiſtoires de pluſieurs ſaintes Reliques & sõ zele pour les honorer.

Feu Monſieur de la Ferté Evêque du Mans luy fit preſent d'un morceau de la vraye Croix d'Angleterre, dont il luy raconta l'hiſtoire, que la feuë Reine Henriette de France luy a confirmée. Il luy dit donc, que ſaint Grégoire Pape envoyant le Religieux Benedictin ſaint Auguſtin, pour prêcher la foy en ce Païs, luy donna un trés-beau morceau de

la

la vraye Croix avec d'autres Reliques, & que les Rois devenus Chrétiens enrichirent magnifiquement. La Reine Elizabeth étant parvenuë à la Couronne d'Angleterre le ſiecle paſſé, le trouva dans les treſors du feu Roy Henry VIII. ſon pere, & que la Reine Marie ſa ſœur avoit conſervé. Elle le dépouilla de ſon Reliquaire, & elle ſe contenta de mettre dans la liſte des pierreries de la Couronne ce mot pour le faire connoiſtre ; un morceau de Bois ; il étoit ſeulement enveloppé dans un tafetas. Quand la Reine Henriette de France demanda au Roy ſon Mary de voir le treſor des pierreries, elle prit de ce ſacré Bois une partie conſiderable, & elle conçut une ſainte horreur de l'impieté des Proteſtans. Car, comme elle diſoit elle-même, s'ils le jugent digne d'être mis au nombre des pierreries, pourquoy les en avoir arra-

chées ? Cette Reine en donna au Pere Eſprit Capucin ſon Confeſſeur, lequel en fit l'épreuve. Car exorciſant une poſſedée, il en mit une parcelle entre ſes doits, qu'il poſa ſur ſa teſte ; la poſſedée s'en ſentit ſi brûlée, qu'elle s'écria, oſtez ce feu, oſtez ce bois. Mais où eſt-il, dit le Pere ? ha ! dit la poſſedée, c'eſt de la vraye Croix, & de l'endroit qui étoit ſous le coſté de JESUS-CHRIST, que ſon ſang a empourpré. Sçavoir ſi le demon a dit vray quant à cette circonſtance, c'eſt ce que nous ignorons, puis qu'on n'eſt pas trop obligé de le croire. Le Pere Eſprit ayant donné un morceau de cette ſainte Croix à Monſieur du Mans, il en fit preſent à nôtre Mere Eugenie à qui nous ſommes redevables de ce treſor.

Monſieur d'Evreux luy donna auſſi un morceau de la manche de la trés-ſainte Vierge, qui ſe garde dans le treſor du Puy, dont

il étoit Evêque. La grace que la divine Marie fit en ſa faveur & qu'il attribuoit aux merites de ce grand ſerviteur de Dieu le Pere Alexandre de Rodes Apôtre du Tunquin, qui paſſa en ce tems par le Puy. Nôtre grand Prélat luy montra cette Relique, l'un & l'autre ſouhaitoient ardemment d'en avoir quelque petite partie; mais le Reliquaire étoit rivé de maniere, qu'il n'étoit pas poſſible de l'ouvrir. Ils ſe mirent en prieres, & durant ce tems un petit morceau ſe détacha de la manche, comme ſi on l'eut coupé, & ſe vint poſer ſur la main de Monſieur d'Evreux, encore que le Reliquaire demeurât fermé, & l'endroit d'où il s'étoit détaché paroiſſoit diſtinctement, & la piece entierement ſemblable; en quoy on ne ſçait ce qui eſt plus merveilleux, ou la foy de ces ſaints perſonnages, ou le miracle qui la ſuivit.

Nôtre Mere a fait faire quantité de chaſſes pour le maître Autel, & pour la Chapelle du dedans de ſon ſaint Fondateur. Elles ſont trés-belles & magnifiques; & comme elle avoit beaucoup d'invention, elle y a fait faire un parement, où l'on void à travers des criſtaux une multitude de ſaintes Reliques, qui font de ce ſaint lieu un ſacré catacombe. Nous ne doutons pas que ces Saints, pour qui elle a eu tant de vénération, ne ſoient venus recevoir ſon ame à ſa mort.

L'Egliſe de céans luy eſt redevable de la pluſpart de ſes ornemens, & de ſa vaiſſelle d'argent. Elle travailloit ſans ceſſe en tapiſſerie, pour en faire de nouveaux, & cela dans un ſoin & une propreté nompareille; car ſon aſſiduité à l'ouvrage étoit incomparable, juſques-là que ſur la fin de ſa vie, ne pouvant plus travailler de l'éguille, elle filoit trés-bien. De

son zele pour la gloire de Dieu je passeray à celuy qu'elle avoit pour son cher Institut qu'elle a servy d'une maniere la plus desintereſſée, la plus soigneuse & vigilante qu'il soit possible, ayant un soin nompareil pour tous leurs procés, leurs afflictions & leurs pauvretez.

Le Monastere de Belay ayant esté brûlé par le tonnere, nôtre Mere luy procura de grosses aumônes. Un de ses amis luy donna pour l'obliger six cens livres, & une pareille somme qu'elle fournit soulagea beaucoup leurs miseres.

Sa charité pour son Ordre.

Le Monastere du Mans ayant esté aussi brûlé par un autre accident, outre plusieurs charitez qu'elle y envoya, elle en prit trois filles pour le décharger.

Le Monastere de Mets se trouvant fort affligé par la perte d'un procés, nôtre Mere leur presta avec l'agrément de sa Commu-

nauté quatre mille livres, dont les interêts ont surpassé le fond.

Elle a répondu pour plusieurs sommes considerables que ces Monasteres empruntoient.

Mais rien n'est pareil à l'étenduë de sa charité dans l'affaire des amortissemens. Car trouvant céans une Religieuse capable de porter avec elle ce grand faix, elle l'entreprit. Cette trés-honorée Sœur est assez connuë dans l'Ordre en qualité de petite fille de la trés-digne Mere de Chantal, & par son propre merite; Elle sert l'Institut depuis six ans avec des soins & des peines infatigables.

Toutes ces affaires sont venües fondre icy, les amortissemens de chaque Maison ont esté reglées avec une grande charité & une épargne bien considerable pour toutes ces Maisons, qui n'entendoient pas la pluspart ces affaires, qui les eussent ruïnées, sans

les soins de la Mere Eugenie, qui a fait pour cela jusqu'à l'impossible. Et la trés-honorée Mere Marie Therese Fouquet luy a succedé en la charge & en son zele pour le service des Monasteres, y travaillant avec tout le soin imaginable, tant pour les amortissemens, que pour les autres affaires qui surviennent continuellement. De la charité generale de la Mere Eugenie descendons à la particuliere, qu'elle a exercée dans cette Maison sur celles qui ont eu le bonheur de l'avoir pour Superieure.

Sa charité dans sa conduite.

Une Sœur se trouvant peinée de scrupules, croyoit ne se pouvoir passer de voir nôtre Mere quatre ou cinq fois le jour; elle s'y rendoit dés le matin, & elle répondoit à toutes ses difficultez; encore que cette Sœur la vint trouver quelquefois au Parloir où elle étoit avec des Prélats, ou d'autres Personnes d'importance,

elle ne la rebutoit jamais, & elle n'a pas dit une parole pour témoigner qu'elle fut bien aiſe d'être délivrée de cette importunité, aprés le decés de cette bonne Sœur. Une autre croyoit ne pas bien faire ſon exercice du matin, ſi nôtre Mere ne luy faiſoit faire: elle s'accommodoit à ſa foibleſſe.

Une autre étoit ſi peinée ſur ſa prédeſtination, qu'elle fondoit ſouvent en larmes; nôtre Mere l'a reçûë en pleine nuit, & l'a même été trouver dans ce tems où Dieu l'inſpiroit de l'aller ſecourir, & effectivement elle la trouvoit toute pénétrée de douleur & accablée de tentations; en quoy nous ne ſçavons qu'admirer davantage, ou la protection extraordinaire de Dieu ſur cette ame ſouffrante, de révéler ſon état à nôtre Mere, ou ſa grande charité à la ſecourir.

Cette patience à écouter les peines de chacunes, & ne ſe point rebuter

rebuter de l'importunité de personne, étoit une vertu bien extraordinaire. Elle disoit, *que puisque saint Jacques l'appelle une œuvre parfaite, il faut s'y addonner. Qu'on ne void point ces sortes de pratiques, & qu'elles ne laissent pas de mortifier puissamment l'impatience & l'amour propre.*

Une de nos Sœurs ayant veu nôtre Mere quitter des affaires importantes, & congédier des Sœurs pour parler à une qui le desiroit, & qui luy parut peinée, luy dit aprés : Ma Mere, pourquoy donner une heure de vôtre tems à entendre des choses qui n'étoient ny pressées ny utiles, pendant que vous en laissez d'autres plus importantes ? *Ha ! mon enfant, reprit cette Mere toute charitable, si je renvoye cette pauvre fille, je luy blesse le cœur, je la m'écontente. Contez-vous pour rien de satisfaire une ame ? Une fille de la Visitation n'a que sa Superieure ; si elle n'a pas*

une parfaite confiance de s'adreſſer à elle, que voulez-vous qu'elle faſſe? Croyez-moy mon cher enfant, nôtre plus grande affaire eſt de plaire à Dieu; & nous ne le pouvons mieux faire, qu'en contentant le prochain. C'eſtoit ſa grande maxime en toute choſe, de regarder ce qu'il y a de plus important, & ce qui étoit plus conforme à la volonté de Dieu, ſe retirant au fond de ſon cœur, en luy diſant: *Mon bon maître, que faut-il faire là dedans?* Et comme l'Ecriture nous aſſure, que l'eſprit de Dieu eſt plus doux que le miel; & que ſaint Paul qui le poſſedoit, dit de luy-même qu'il ſe faiſoit tout à tous, pleurant avec ceux qui pleurent, & ſe réjoüiſſant avec ceux qui ſe réjoüiſſent. Nôtre Mere Eugenie avoit ſi bien pris cet eſprit, que ſi on luy parloit de quelques perſonnes affligées, ou qu'elle en vit quelque autre peinée, on voyoit auſſi-toſt ſon viſage changer, qui

faiſoit voir la part qu'elle prenoit à la douleur du prochain, & elle n'avoit point de repos qu'elle ne l'eut ſoulagée.

Sa charité pour les malades étoit merveilleuſe, elle s'y connoiſſoit parfaitement. Il ſembloit que cette Mere, n'étoit née que pour Dieu & pour ſon prochain. Non ſeulement elle regardoit ce qui étoit propre pour leur ſanté, mais encore ce qui pouvoit ſatisfaire leur eſprit & le mettre en paix, diſant *qu'il eut mieux valu vendre les vaſes ſacrez, que de manquer à leurs beſoins.* Elle ne permettoit pas même de parler de la dépenſe, ny aux malades, ny dedans la Maiſon, ajoûtant, *qu'il falloit faire toutes choſes pour les ſoulager.* S'il y en avoit quelqu'unes de bien malades, elle les viſitoit tous les jours le matin avant l'Oraiſon, ſouvent durant la journée, & le ſoir aprés Matines, & cela autant les Sœurs do-

Sa charité pour les malades.

meſtiques comme les autres. Elle y donnoit tout ſon tems. On l'a vûe pleurer de compaſſion auprés de celles qui ſouffroient de violentes douleurs, & leur dire tout ce qui pouvoit les ſoulager. Encore qu'elle eut répugnance aux conſultations, elle ne laiſſoit pas de les procurer, dans la penſée que la malade en pourroit recevoir quelque ſoulagement ou conſolation. Souvent ſa ſeule bénédiction les ſoulageoit, & les bons mots de dévotion qu'elle leur diſoit le ſoir, avoient tant d'efficace, qu'ils faiſoient leur occupaſion toute la nuit.

Elle aſſiſtoit admirablement à la mort, d'une maniere ſuave, tranquille, amoureuſe & confiante. Quand elle leur preſentoit le Crucifix, c'étoit d'ordinaire avec ces paroles. *Voicy, ma chere Sœur, vôtre divin Epoux, qui vous offre ſon Sang, ſes merites & ſon cœur pour vous laver de vos pechez, & vous*

tenir en assurance contre toutes les attaques de vos ennemis. Dites luy qu'il mette sa Croix entre son jugement & vôtre ame, ce sang precieux par lequel nous avons esté rachetées, & la Croix dont nous nous glorifions sont les richesses de nôtre salut & nôtre gloire. Elle ajoûtoit de petits mots dans leur agonie, comme ceux-cy. *Mon Dieu que vôtre volonté soit faite. Cachez-moy dans vos sacrées playes. Que mon dernier moment soit uni au vôtre & dans vôtre pur amour. J'ay esperé en vous, je ne seray point confonduë éternellement*; & elle ne quittoit point la malade, qu'elle n'eut expiré, veillant & prenant ses repas dans l'Infirmerie, de peur de s'en éloigner.

Une de nos Sœurs Anciennes considerant les fatigues que nôtre Mere prenoit dans ces occasions, sçachant combien sa santé nous étoit precieuse, se voyant elle-même dans cet état deux ans avant sa derniere déposition, dit,

que ſi elle avoit du credit auprés de Dieu, elle luy demanderoit qu'aprés elle, il n'en mourut plus de ſon trienal: Ce qui eſt arrivé en effet, le nombre de celles que Nôtre Seigneur a retirées depuis ayant eſté trés-grand. En quoy on peut admirer l'amoureuſe providence de ce bon Dieu vers cette ame ſainte, que ſa miſericorde a bien voulu nous conſerver autant qu'elle pouvoit vivre ſelon l'ordre de la nature. Il eſt vray que dans les occaſions ſemblables on luy repreſentoit que ſon travail pourroit bien alterer ſa ſanté, mais elle répondit : *Nôtre devoir vaut mieux que nôtre vie, il faut ſervir nos cheres Sœurs ; cela même me délaſſe.*

C'étoit bien le cœur le plus debonaire, l'ame la plus droite, & l'eſprit le plus net, touchant d'abord le but d'une affaire. En voicy quelques exemples, premierement de ſa charité.

Une Dame bienfactrice d'un Convent de la Viſitation ayant de grands procés, fut pluſieurs années dans une chambre du dehors, ſans que la Mere Eugenie luy demandât de penſion ; elle luy fit gagner toutes ſes affaires, & elle la mit en état de faire du bien au Monaſtere, qui luy avoit donné le titre de bienfactrice dans cette eſperance.

Une de nos Sœurs domeſtiques, qui étoit de la campagne avoit ſa mere dans une grande pauvreté. Cette femme étant venuë à Paris, dépourveuë de tout, vint voir ſa fille, à qui elle conta ſes miſeres; cette bonne Sœur fut trouver nôtre Mere en pleurant & s'affligeant. Elle la reçût avec une bonté nompareille, l'aſſurant que ſa mere ne manqueroit de rien,& effectivement elle l'a logée & entretenuë quelques années juſqu'à ſa mort. Au dehors elle a fait une pareille charité à la Mere d'une

de nos Sœurs Tourrieres, & à deux petites nieces d'une autre, ayant fait élever plusieurs années ces pauvres orphelines, qu'elle a fait placer ensuite fort honnestement, récompensant même leur service.

Quand elle étoit obligée de parler des défauts du prochain, elle y apportoit toutes les précautions marquées dans l'Introduction à la Vie Devote de saint François de Sales; & une des plus considerables Superieures de l'Ordre a dit, qu'elle estimoit plus „ l'attention de la Mere Eugenie à „ ne jamais dire une parole contre „ la charité du prochain, que si elle eut fait des miracles.

Bien qu'elle ait été aimée, & si l'on peut dire adorée, elle n'a pas manqué de fortes contradictions que nous ne pouvons pas dire, qui luy sont venues par des personnes pour qui elle avoit le plus d'attachement. Elle s'est

comportée dans ces occaſions comme les Saints ; Celles qui luy ont été contraires ont éprouvé des témoignages d'une plus grande amitié, qui leur a fait avoüer que la Mere Eugenie poſſedoit toutes les vertus.

Des perſonnes d'autorité & pour qui elle avoit grande conſideration, avoient entrepris de luy faire changer la douceur de ſa conduite ; mais elle répondit avec modeſtie, *que Nôtre Seigneur luy en avoit donné l'exemple & ſon Bienheureux Pere, & qu'elle aimoit mieux manquer de ce coſté-là, que de celuy de la ſeverité, de laquelle Nôtre bon Maiſtre ne nous donne point de leçons. Que ſans la foy on ne pouvoit plaire à Dieu, & ſans la douceur aux hommes.*

Si on la preſſoit de donner quelques pénitences un peu fortes aux défaillantes, elle s'en défendoit, diſant, *quittons de nos droits & par là nous acquitterons nos propres dettes;*

quittez & on vous quittera ; donnez & on vous donnera. Ses manieres faiſoient revenir les coupables & luy gagnoient les cœurs ; car diſoit-elle, *quand on oblige à faire les choſes par force, on éloigne l'affection, & l'homme ne veut pas être traité comme la beſte : Il faut traiter les ames avec un grand reſpect, puiſque l'Ecriture nous aſſure que Dieu même en uſe de cette façon. Penſons en corrigeant à ces trois choſes ; Que ſi Deu ne nous aſſiſtoit nous en ferions bien d'autres, & que même nous avons fait pis. Secondement tâchons de guerir le mal ſans bleſſer la perſonne, comme le Chirurgien qui ne porte la lancete que ſur l'abcés ; ſoulageons la défaillante en ôtant le défaut ; & enfin conſiderons qu'une telle ame a des qualitez trés-grandes, de Fille, d'Epouſe & d'Heritiere de Dieu, la traitant comme une grande Reine deſtinée à un bonheur éternel, ſans ſe donner jamais la liberté de reprendre par paſſion.*

Le grand diſcernement que nôtre Mere avoit des eſprits, faiſoit qu'elle ne parloit de la plus haute perfection qu'à celles qui en étoient capables, ſans jamais demander des ſujets au deſſus de leurs forces. Il eſt vray néanmoins qu'elle étoit ferme dans l'Obſervance, & que quand il étoit beſoin elle reprenoit la Communauté & les particulieres avec des paroles efficaces qui touchoient le cœur ſans cauſer aucune aigreur, chacunes étant perſuadées qu'elle ne regardoit que l'avantage des Sœurs dans ſes corrections.

Ses manieres de traiter les affaires étoient rares, ſçachant ſe demêler dans des choſes difficiles, & avec des gens de la premiere qualité. Car ſans perdre rien du reſpect qu'elle leur devoit, ils avoüoient qu'elle avoit raiſon de refuſer quelquefois ce qu'ils ſouhaittoient. Et même une perſon-

» ne luy écrivit ; ma Mere, vous
» ſçavez faire un refus de ſi bonne
» grace, qu'il y a plaiſir d'en rece-
» voir de vous.

L'Hiſtoire nous parle de ces anciens Grecs, qui ne voulurent bâtir de temple qu'à la Clemence; ils mirent au pied de ſa ſtatuë
» ces quatre mots; Je remets, je pro-
» mets, je donne, & je pardonne, diſant que cette Divinité meritoit ſeule d'eſtre adorée. En quoy ils avoient figuré JESUS-CHRIST ſans y penſer, puiſque ſaint Paul nous aſſure, qu'il eſt la bénignité de Dieu incarnée & renduë viſible. C'eſt ſous cette qualité qu'elle a regardé ſon Sauveur, pour l'imiter dans ces quatre mots. Car elle remettoit aiſément les fautes ; elle promettoit toutes les graces aux ames de bonne volonté; elle faiſoit beaucoup de charitez ; & elle pardonnoit tous les déplaiſirs qu'elle eut pû recevoir.

Jamais Superieure ne donna plus de liberté de l'avertir, ou de la faire avertir de ſes défauts. Elle conjuroit la Communauté de luy rendre ce ſervice, & elle donnoit une pleine confiance de luy dire tout ce qu'on avoit ſur le cœur.

Ses lumieres ſur les affaires tẽporelles.

Elle prenoit volontiers les avis de celles qu'elle croyoit s'entendre mieux aux choſes; conſultant pour le ménage même les Sœurs domeſtiques, & avoüant que chacun ſçait mieux ſon métier, que d'autres, & qu'ainſi les Superieurs peuvent prendre utilement les avis ſur toutes les choſes exterieures, & croire que les autres en ſçavent plus qu'eux. Mais pour les affaires qui regardoient le bien de la Maiſon, les procés & les autres de cette nature, elle y étoit extraordinairement habile; les gens d'affaire diſoient même, qu'ils n'avoient jamais rien veu de pareil, & aprés que chacun avoit dit ſes penſées, ils ſe diſoient

à nos grilles ; attendons celles de la Mere Eugenie, qui décidera des nôtres. Effectivement un homme de grande qualité qu'elle consultoit sur quelques affaires de consequence, la voyant si humble, luy dit, ma Mere on vient à vous pour avoir des lumieres, & vous en demandez aux autres, avoüant en suite qu'elle avoit une pénétration surprenante.

En un mot, on peut dire de son gouvernement, qu'elle a toûjours eu la force par l'exemple pour nous édifier : La prudence pour nous conduire ; la charité pour nous soulager ; le courage pour nous défendre ; la vigilance pour nous garder ; le zele s'il eut fallu mourir pour nous.

Conclusion de la seconde Partie.

Il se trouve quelquefois des genres de vertus dont les impétuositez emportent à des actions heroïques & extraordinaires ; mais je ne crois pas qu'on doive moins estimer le caractere de

celle de la Mere Eugenie, qui consiste dans une égalité constante & reglée.

En finissant cette seconde Partie, je dis que nôtre Mere a commencé à estre Superieure en 1641. âgée de trente-deux ans. En 1644. elle alla à la Perrine, & la Mere Angelique fut élûe Superieure jusqu'en 1649. la Mere Eugenie reprit la charge jusqu'en 1655. en suite étant dépoſée jusqu'en 1658. elle fut élûe jusqu'en 1664. qu'elle alla à Port Royal.

TROISIE'ME PARTIE.

Depuis l'année 1664. *juſqu'en l'année* 1694. *dans laquelle elle eſt morte le* 29. *Septembre.*

NOus avons experimenté avec joye la verité de la promeſſe que Dieu fait au Livre de Job chap. 42. où il promet, que les dernieres bénédictions qu'il répandra ſur ſon Egliſe dans les derniers tems ſeront encore plus grandes, que celles qu'il avoit verſées dans les premiers.

Elle eſt envoyée à Port Royal par ordre de ſes Superieures.

Nôtre ſiecle produit encore des Saints ; la main de Dieu n'eſt pas racourcie, comme dit Iſaye, & il ſera toûjours vray que l'Egliſe Catholique eſt ſainte ; que ſon

son Chef Nôtre Seigneur & plusieurs de ses membres sont saints; & qu'il y aura toûjours cette difference trés-considerable entre elle & les autres Sectes; que s'il se trouve des méchans par tout, il n'y a que chez elle qu'il y a des Justes, puisqu'elle seule a receu le Saint Esprit, & qu'elle le communique à ses enfans par les Sacremens, par la grace & par les bonnes œuvres.

La Mere Eugenie a éprouvé cette verité, puisque de froide qu'elle étoit avant sa conversion, elle étoit devenuë ardente, d'obscure lumineuse, de dure tendre & cordiale, toute imbuë & penetrée de son Dieu comme l'or & le cuivre fondus ensemble ne font qu'un même métal.

Cette ame sainte & précieuse a esté une de ces belles fleurs du jardin de l'Eglise, une de ses justes, & un des beaux ornemens de l'Ordre de la Visitation. Heureu-

ſe la Maiſon qui l'a reçûe ! Heureuſes les Sœurs qui ont joüi de ſes exemples ! Dont on peut dire que la réputation quoy que grande n'a jamais égalé le merite.

Elle étoit encore dans la charge de Superieure en l'année 1664. & elle attendoit avec impatience l'Aſcenſion, en laquelle aprés ſes deux trienaux elle devoit quitter cet employ. Le repos dont elle eſperoit de joüir, luy faiſoit gouter ſa douceur par avance ; elle s'en expliquoit à ſes meilleurs amis, & elle l'écrivit au Pere Jerôme Lalement qu'elle appelloit ſon pere en la Foy, parce que comme on a veu dans la premiere partie, il avoit travaillé à ſa converſion.

Il étoit en Canada occupé dans cette Miſſion laborieuſe où il eſt mort. Ce ſaint homme reçût ſans doute une connoiſſance extraordinaire de Dieu ſur ce qu'il deſtinoit à la Mere Eugenie. Il luy

écrivit sur la joïe qu'elle luy témoignoit avoir d'estre bien-tost dépoſée, la lettre du Pere est dattée du dix-neuf Juin 1664. & je l'ay entre mes mains.

Ma trés-chere Mere en Nôtre Seigneur.

J'ay receu la vôtre du vingt-quatre Fevrier. Je ne sçai qui vous avoit fait ma santé si fort alterée, elle est entiere, puisque Dieu le veut; car de vous dire ce qui seroit le meilleur pour mon ame, j'en doute, puisque l'un & l'autre est un don de Dieu.

Enfin donc vous voilà derechef déchargée; mais j'ay grand peur que ce ne soit pas pour long-tems. Il y aura bien-tost quelque piece de la Providence pour vôtre regard. Faites profit de tout & fidelement, pratiquant les vertus propres de chaque état.

Le reste de la lettre ne regarde plus cela. Nous avons sujet de

croire que Nôtre Seigneur luy en avoit fait connoître davantage; mais que par humilité, il ne s'en expliqua pas plus clairement. Au reſte perſonne n'en pouvoit rien ſçavoir alors en France, à plus forte raiſon en Canada. Car l'affaire de Port Royal pour y envoyer la Mere Eugenie ne fut reſoluë que le vingt-troiſiéme d'Aouſt, trois jours avant qu'elle y fut en la même année 1664. à la fin des trois mois que la Bulle du Pape Alexandre VII. avoit donnez pour la ſignature du Formulaire, laquelle eſt en date du quinziéme de Mars 1664. bien que la ſignification n'en fut pas ſi-toſt faite. Son Predeceſſeur Innocent X. avoit auſſi condamné le livre de Janſenius & tout récemment le Pape Innocent XII. à preſent Souverain Pontife par une Bulle en datte du ſix Fevrier 1694. déclarant que celles de ſes Prédéceſſeurs ſont demeurées & demeu-

rent dans toutes leurs forces.

Comme je n'entreprends pas d'écrire l'histoire des Jansenistes, mais celle de la Mere Eugenie, je me contenteray de donner une idée de l'état où étoit Port-Royal quand la Bulle du Pape commanda la signature contre cinq propositions extraites du Livre de Jansenius, avec ordre à toutes personnes consacrées à Dieu en l'état Ecclesiastique & Religieux de l'un & l'autre sexe, de signer ce Formulaire, qui contient la condamnation du Livre de Jansenius.

Suite du même sujet.

Tout le monde le fit sans difficulté; cependant, qui le croiroit? Les deux Monasteres de Port-Royal de Paris & des Champs refuserent la signature, & ils avoient tant de gens qui les soûtenoient dans cette desobéissance, qu'on rempliſſoit le monde de libelles, pour faire pitié de la prétenduë violence qu'on leur faisoit en un

ſujet où l'on diſoit qu'elles n'entendoient rien & qu'on les perſécutoit injuſtement.

Les gens de bien étoient ſcandaliſez de cette conduite qui juſtifioit la penſée qu'ils avoient depuis longtems qu'on enſeignoit dans Port-Royal une doctrine nouvelle, puis qu'ils faiſoient tant de difficulté de condamner le Livre qui la contient.

Mr de Perefixe Archevêque de Paris rendit compte au Roy de l'état où il trouvoit ces deux Maiſons qui étoient dans ſon Dioceſe ; & comme la Bulle portoit que s'il étoit beſoin on employeroit le ſecours du bras ſéculier, il étoit obligé d'en avertir ſa Majeſté, puiſque ſelon la parole de Nôtre Seigneur à ſaint Pierre, il falloit ces deux glaives pour la défenſe de ſon Egliſe.

Ce grand Monarque zelé pour pour la foy de ſes Peres, ſçachant que les moindres étincelles en

matiere de Religion ſont infiniment à craindre, témoin l'embrazement que l'héreſie de Calvin avoit allumé en France, propoſa à ſon Conſeil la réſolution qu'il avoit faite de mettre ordre à la Maiſon des Filles de Port-Royal de Paris. L'on mit en déliberation les moyens pour réuſſir dans cette affaire, & il fut conclu qu'il falloit chercher quelque excellente Religieuſe, laquelle aprés avoir vû le dedans de la Maiſon, en rendroit compte à Mr l'Archevêque de Paris. La Reine Mere Anne d'Autriche qui y étoit preſente, dit qu'elle ne croyoit « pas qu'il y en eut une dans le « Royaume plus vertueuſe, plus « éclairée & plus propre à cela, « que la Mere Eugenie. Elle fut « donc propoſée & fort agréée. Il ne fut plus queſtion que de l'éxécution. La Reine réſolut de venir elle-même luy en parler. Elle luy fit cet honneur le lendemain 25.

d'Aouſt 1664. de la maniere du monde la plus obligeante. Elle l'entretint longtems, & perſonne ne douta des loüanges qu'elle luy avoit données en particulier, & que ſon humilité nous a cachées. Il eſt vray que la Mere Eugenie a dit depuis, *qu'elle ne doutoit point que le zele qu'elle luy avoit fait paroître pour la Religion ne fut couronné dans le Ciel d'une gloire bien particuliere, puiſque nous aimons autant Dieu que nous aimons ſon Egliſe, & que nul n'aura Dieu pour Pere, s'il ne l'a pour Mere.*

Mr L'Archevêque vint auſſi luy donner ſes ordres pour partir le lendemain, accompagnée de cinq Sœurs de ſon Monaſtere à ſon choix. NôtreMere n'eut point de replique, obéiſſant à ſes Superieurs, parce qu'elle y voyoit la volonté de Dieu ſignifiée.

Mr l'Archevêque entra auparavant à Port-Royal & l'y introduiſit. Elle y fut receuë par quatre-vingt

vingt ou cent Filles, mais ſi prévenuës, que rien n'eſt plus terrible que ce que l'on vit, & rien ne prouva tant, que l'eſprit de Dieu ne les conduiſoit pas. On y faiſoit des proteſtations; on appelloit comme d'abus; on ſe récrioit, & l'on ne vouloit point recevoir la Mere Eugenie. Vous euſſiez dit qu'elles étoient de ces gens dont parle David, qui diſent, qui eſt nôtre Maître?

Cependant elle fut établie Superieure par commiſſion, & Mgr l'Archevêque luy ordonna d'en faire toutes les fonctions. Il parla à ces Religieuſes avec tant de bonté, qu'il ſembloit, diſoit la Mere Eugenie, *que ſaint François de Sales n'auroit pû dire autrement dans un ſujet pareil.* Il y établit quelques Officieres principales, remettant le reſte à la Mere Eugenie. Suite du même ſujet.

Elle ſentit bien le poids de cette charge, qu'elle n'acceptoit

que par obéiſſance. C'eſt icy où il eſt difficile de parler de ſes heroïques vertus, ſans faire voir les défauts de celles qui y étoient contraires. Que ne firent-elles pas pour la faire entrer dans leurs ſentimens ? Mais elle étoit trop éclairée, & elle ne pouvoit pallier dans une occaſion où il y alloit des interêts de la Foy & de l'Egliſe. Monſeigneur l'Archevêque à qui elle rendoit compte de tout, avoit tant d'eſtime de ſa conduite, qu'il dit un jour à une perſonne, c'eſt l'Ange que Dieu m'a donné, pour me ſeconder dans cette affaire ; on ne peut pas trouver une perſonne plus douce, & néanmoins plus inflexible ſur les devoirs de la conſcience, de la foy & de l'obéiſſance.

Le ſentiment d'un ſi grand Prélat, à qui la France eſt redevable de l'éducation du plus auguſte Monarque qui l'ait gouvernée, eſt bien digne d'eſtre conſideré. En

effet elle conduiſoit avec ſageſſe, elle jugeoit avec bonté, & elle ſe gouvernoit ſelon les loix de JESUS-CHRIST.

Monſeigneur de Paris mit Monſieur Chamillard au dehors de Port-Royal, luy en donnant le ſoin en qualité de Superieur. Ce grand ſerviteur de Dieu voulut bien accepter cet employ, ſi convenable à ſa ſcience & à ſon zele. Il a écrit d'une maniere invincible en répondant parfaitement à toutes les difficultez des Religieuſes prévenuës contre la ſignature. Il avoit occaſion de parler ſouvent à la Mere Eugenie, & il la connut parfaitement. Ce qui luy a fait dire en diverſes rencontres: Il faut un ſiecle pour faire une « perſonne de ce merite, c'eſt une « colomne de foy, une ame parfai- « tement unie à Dieu, & qui va « droit en tout ce qu'elle fait. «

Une Dame de bel eſprit, mais engagée dans le party entendant

parler la Mere Eugenie, dit, qu'elle n'avoit jamais oüi des raiſons ſi convaincantes ſur ce ſujet. Mais nonobſtant ſa bonne conduite à laquelle il n'y avoit qu'une prévention déraiſonnable qui pût reſiſter, le deſordre étoit grand dans la Maiſon.

Dix ſignerent d'abord trés-ſincerement; elle en attira encore quelques autres, qui luy ſont redevables de les avoir miſes dans leur devoir.

Il ne manquoit pas de perſonnes du dehors & du dedans qui luy diſoient, ma Mere, croyez-moy, le party des Janſeniſtes eſt grand; ne les aigriſſez pas contre vous; ils ſont puiſſans à la Cour & à la Ville, un peu de condeſcendance vous établiroit une belle réputation, & toutes choſes en iroient mieux. Nôtre Mere répondoit à ces conſeils; *je n'ay point icy d'autres interêts que de faire rendre obéïſſance à l'Egliſe, & je n'ay*

point de plus grande gloire à eſperer que d'en eſtre la Fille. Elle ſçavoit bien qu'il n'eſt pas permis de feindre ſur ces matieres. Car comme dit l'Auteur de l'Hiſtoire Eccleſiaſtique parlant du Patriarche Euphemius, qui s'étoit rendu le Chef à Conſtantinople d'une certaine Secte qu'on appelloit des Héſitans, & qui fut reprouvée de l'Egliſe, il vouloit bien condamner Dioſcore, mais il ne vouloit pas s'attirer des ennemis qui euſſent déclamé contre luy : Ce Patriarche écrivit au Pape ſaint Gélaſe ſur ce ſujet, & il luy répondit ainſi. Vous dites que ſi je voulois « me rendre un peu condeſcendant, « ce ſeroit un bon moyen pour ré- « unir les eſprits, vous nous invitez « à condeſcendre avec vous, c'eſt « à dire de deſcendre du haut en « bas, & nous vous exhortons de « remonter avec nous du bas en « haut. Or je demande en la pré- « ſence de la Divine Majeſté, que «

» tous les hommes jugent, lequel
» de nous deux doit obéir à l'autre;
» ne vous flattez point de ce que
» vous faites profeſſion de la Foy
» Catholique; car l'Evangile nous
» dit de faire entierement l'arbre
» bon & les fruits bons. Cette con-
» deſcendance ne ſeroit pas propre
» pour guerir le malade; mais plû-
» toſt, n'eſt-elle pas pour nous faire
» perir avec luy? eſt ce là ce moyen
» ſi excellent que vous nous propo-
» ſez pour faire ceſſer toute diſcor-
» de, ou bien plûtoſt celuy que je
» vous repreſente?

Tels étoient les ſentimens de nôtre Mere, & elle n'a jamais rien donné à la politique ſur cette matiere, quoy qu'elle eut pour ces Meſſieurs & pour ces Dames des manieres fort civiles & fort honneſtes.

On luy apporta ſouvent des imprimez anonimes qui courroient à Paris & ailleurs, il y en avoit de burleſques, & d'autres injurieux;

elle, ny les Filles de ſainte Marie n'y étoient pas épargnées. En les liſant on luy repreſentoit qu'elle étoit obligée d'y répondre & de ſe juſtifier. Mais que ſes réponſes étoient belles & Chrétiennes. Mes cheres Sœurs, diſoit-elle, *ce qui me touche là-dedans, c'eſt que l'on y attaque l'Egliſe ; on y ſoûtient une déſobéïſſance formelle à ſes ordres ; on y déchire la réputation d'un Prélat zelé & des Puiſſances légitimes. A cela il faut répondre, & Meſſieurs Abely & Chamillard s'en ſont chargez ; mais pour ce qui nous regarde, ſuivons l'avis de ſaint Paul, qui nous dit, mes bien-aimez, ne vous défendez point. Que ce nous ſeroit d'honneur de ſervir de bouclier à Dieu pour recevoir tous ces coups de langues, pourvû qu'ils n'allaſſent pas juſques à luy*, comme diſoit ſaint Bernard. *Et nôtre ſaint Fondateur, ne dit-il pas, que ſi nôtre réputation eſt raſée par la calomnie comme la barbe & les cheveux par le raſoir, elle recroiſtra aſſez.*

dans un peu de tems. Hé quoy! nôtre bon Maître a ſouffert des médiſances, & ſon Egliſe les endure encore, pourquoy refuſerions-nous d'y avoir part? Je ſuis bien-aiſe de porter avec elle les opprobres de mon Sauveur, puiſque Moïſe les préfera à la gloire de Pharaon.

Effectivement elle ne voulut point de juſtification par écrit, bien qu'elle fit tout ce qu'elle pût auprés des Religieuſes deſobéiſſantes pour les engager à faire des excuſes à Mgr l'Archevêque, qui leur diſoit avoir entre ſes mains pluſieurs libels de cette nature, ajoûtant qu'il leur pardonnoit de tout ſon cœur. Non ſeulement elle n'en pût rien obtenir, mais elles répondirent encore avec plus de hardieſſe, ce qui luy faiſoit apprehender pour elles l'endurciſſement. Elle eut une grande douleur de voir une de ces Religieuſes qui n'avoit pas ſigné, tomber tout d'un coup en

apopléxie : Elle luy fit faire tous les remedes poſſibles, demeurant auprés d'elle jour & nuit. Son cœur charitable fut bien touché de la voir mourir ſans connoiſſance & ſans ſes Sacremens. Monſieur Chamillard s'y tint auſſi pour attendre quelques bons momens, mais elle n'en eut point.

Nôtre Mere fut encore ſurpriſe, de voir que cette exemple ne touchât pas les autres qui perſiſtoient dans leurs ſentimens & qui les vouloient perſuader à celles qui avoient ſigné, leur diſant, qu'elles étoient bien ſimples de croire que JESUS-CHRIST fut mort pour Caïn & pour Judas ; Ces réprouvez n'ayant pas plus de part à ſa rédemption, que ces eſprits malheureux pour leſquels il n'a jamais répandu ſon Sang. Nôtre Mere n'ignoroit pas que c'eſt la derniere des cinq Propoſitions condamnées, qui n'admet la mort de JESUS-CHRIST que pour les Elus.

Jeſ çay bien, leur diſoit-elle, *qu'il n'y aura que ceux qui s'apliqueront ſa mort qui ſeront ſauvez. La ſainte Egliſe aprés ſaint Paul, nous aſſure que Dieu veut que tous les hommes ſoient ſauvez, & que Nôtre Seigneur eſt mort pour tous. Et mème il aſſura Judas, qu'il luy deſtinoit un de ſes Trônes glorieux: il luy dit en luy donnant ſon Corps, qu'il alloit répandre ſon Sang pour luy; il l'appella ſon amy au Jardin des Olives. Aprés tout cela il eſt damné, non pas à cauſe du decret de Dieu qui y étoit ſi contraire, mais par ſon propre deſeſpoir. Il ne nous appartient pas de ſçavoir comment Dieu accorde ſa grace avec nôtre libre arbitre; il nous doit ſuffire d'accorder nôtre libre arbitre avec ſa grace, en conſentant fidellement à ſes inſpirations, qui auront enſuite le ſalut comme un effet infallible de cette correſpondance. Que je crains pour les Janſeniſtes le reproche de Dieu, en Oſée! Je les ay rachetez, & ils ont*

dit des menſonges contre moy.

La Mere Eugenie ajoûtoit encore d'autres choſes qu'il n'eſt pas néceſſaire de rapporter, puiſque l'Egliſe a parlé là-deſſus. Il eſt aiſé de remarquer icy la ſolidité de ſes penſées qui ſuffiſent pour lever les doutes qu'on pourroit avoir ſur ces matieres. Elle appelloit ces pauvres Filles *des colombes ſéduites, qui luy faiſoient une grande compaſſion. Ce ſont*, diſoit-elle, *des Filles auſteres qui chantent bien l'Office, & j'aurois grand plaiſir de les ſervir; mais quel malheur de ſe laiſſer aller dans un party dangereux, quand aprés tout cela on ſe met en peril de ſe perdre. N'en eſt-il pas de la foy, comme de la charité? Faire tout ſans elle, ne profite de rien pour le ſalut. On me dit aſſez icy qu'elles n'y entendent rien; Hé! n'eſt-ce pas cela même qui les doit engager à ſe ſoûmettre à tant de gens conſommez en ſcience, & qui ſont nos Peres en la foy; on ne ſçauroit errer en obéiſſant à l'Egliſe.*

Coré, Dathan & Abiron perirent; mais encore tous ceux qui se mirent avec eux, & c'est le sort fatal non seulement des Héresiarques, mais aussi de tous ceux qui se retirent de cette Eglise, pour se joindre aveuglément à eux.

La Mere Eugenie remarquoit dans Port-Royal toutes les suites des nouveautez dangereuses qu'elle connoissoit depuis long-tems, étant née Calviniste, & enseignée par du Moulins en sa jeunesse. Elle joignoit dans ce lieu comme ailleurs ses exemples à ses paroles. Elle se rendoit assiduë à toutes leurs Observances régulieres. Les bonnes Fêtes elle alloit la nuit à leurs Matines, & si on ne l'eut obligée de souffrir qu'on luy fit du feu durant l'Hyver qui fut fort rude, elle ne l'auroit pas voulu. Elle le souffroit plûtost pour celles qui venoient luy parler, que pour elle, refusant toutes sortes de particularitez, pendant qu'elle

prévenoit les autres, ne voulant pas qu'aucune manquât dans ses besoins ; & cela d'un air si obligeant, que les Religieuses qui n'avoient pas signé, se trouvoient forcées contre leur propre cœur de dire, qu'on ne pouvoit refuser du respect à son merite, ajoûtant, si elle étoit dans nos sentimens, & qu'elle ne nous parlât point de signature, nous l'adorerions. La Reine Mere voulut bien l'honorer d'une de ses visites, & quand sa Majesté dit à ses Officiers, à Port Royal, son Chevalier d'honneur répondit la Reine à Port-Royal, elle est donc devenuë Janseniste. De quoy sa Majesté se sourit, en répondant ce n'est pas eux que je vas voir, mais la Mere Eugenie, ce qu'elle luy répéta agréablement en entrant. Cette grande Princesse l'entretint long-tems, & elle comprit la necessité qu'il y avoit de faire la séparation des soûmises d'avec les autres. Elle

vit avec une grande bonté les Religieuſes obéiſſantes : Elle en témoigna beaucoup aux Filles de ſainte Marie, loüant extrémément leur digne Superieure ; » elle a en cette occaſion ſervi l'E- » gliſe, dit la Reine.

Sa Majeſté ne vouloit point voir les Religieuſes déſobéiſſantes, mais il ne fut pas poſſible de les empêcher de ſe preſenter devant elle ; elles ſe mirent dans un lieu où elle devoit paſſer, criant tumultueuſement. Elle ne répon- » dit que par ces paroles : Cela fait » horreur de voir des Religieuſes dé- » ſobéir à leur Evêque, & même au » Pape ; remettez-vous dans vôtre » devoir ſi vous voulez que je vous » rende ſervice. Sa Majeſté ſortit aprés avoir donné à nôtre Mere mille témoignages de bonté, en l'aſſurant de ſa protection Royale. En effet elle fit entendre au Roy qu'il falloit envoyer à Port-Royal des champs les Religieu-

ſes qui ne vouloient point ſigner. Ce que ſa Majeſté trouva bon, malgré de trés-puiſſantes ſollicitations, car le Party remuoit, comme on dit, ciel & terre pour empêcher ce coup.

Monſeigneur l'Archevêque de Paris, quoy que ce fut un Prélat plein de douceur & de charité, avoit mis d'abord quelques unes des plus enteſtées dans d'autres Convens; mais voyant qu'on ne les pouvoit faire revenir à leur devoir, & que le nombre qui reſtoit étoit trés-grand, il réſolut la ſéparation. Mais auparavant, il uſa de tous les moyens poſſibles pour n'y être pas obligé. Il parla à toutes en particulier pour leur donner la liberté de dire leurs ſentimens. La Mere Eugenie le fit auſſi en general & en particulier avec toute la douceur & la prudenceimaginable, mais ſans effet. Enfin la ſéparation fut faite le troiſiéme & le quatriéme de Juillet

1665. Elles furent menées à Port-Royal des champs à six lieuës d'icy. Et c'est-là que se faisant un merite de leur obstination, elles tinrent ferme contre toutes les Puissances, jusqu'à aimer mieux mourir sans la participation des Sacremens, que de condamner la doctrine de Jansenius, en signant sincerement le formulaire. Et les titres de l'Abbaye furent apportez à Port-Royal de Paris. Pour le temporel la Mere Eugenie ne voulut point s'en mêler. Elle commença à instruire ce petit troupeau de douze Filles qui étoient restées dans la Maison, & elle en reçût plusieurs autres pour commencer un Noviciat. Elle s'appliqua à choisir de bons sujets, & les élever dans la parfaite observation de leurs Regles & de leurs Vœux, mettant ordre à tout ce qu'il falloit pour instruire les Novices dans leur devoir, les pourvoyant d'une digne Maîtresse pour cela. Elle

Elle viſita la Biblioteque, & elle fit ôter tous les Livres condamnez ou ſuſpects, ne gardant que les bons, ſuivant ſur cette affaire les avis de Monſieur Chamillard, qu'elle pria auſſi de faire ſouvent des Exhortations, dont il s'acquittoit d'une maniere fort devote. Elle en procura encore d'autres à ces bonnes Filles, qui en étoient fort édifiées & fort conſolées.

Monſieur Frere unique du Roy fit l'honneur à nôtre Mere de la voir, quand il y mena Mademoiſelle, qui depuis a eſté Reine d'Eſpagne. Elle luy fit paſſer le précieux Reliquaire de la ſainte Epine qui s'y garde, & que l'on va venerer pour le mal des yeux, dont la Princeſſe étoit incommodée : Monſieur luy dit, qu'il « ſe recommandoit à ſes prieres, & « toute ſa Maiſon ; & qu'au reſte le « Roy vouloit abſolument retirer « ſon droit de nomination, & leur «

„ donner une Abbeſſe. Ce fut pour ces bonnes Religieuſes une fort triſte nouvelle ; mais ç'en fut une bien plus affligeante pour la Mere Eugenie, quand elle apprit que c'étoit elle ſur qui Mgr l'Archevêque & des perſonnes d'autorité jettoient les yeux, diſant qu'elle ſeule pouvoit mieux établir les choſes que perſonne. Que l'affaire étoit trés-importante, qu'il y alloit de la gloire de Dieu & de l'Egliſe. Qu'il falloit comme elle une perſonne incapable de ſe laiſſer ſéduire, ſage, habile, bonne & charitable pour ménager les eſprits & les tourner doucement du coſté de la parfaite ſoûmiſſion ; zelée & attachée inviolablement à l'Egliſe, & inſtruite des affaires du Janſeniſme. Que l'on paſſeroit à Rome par deſſus les Regles ordinaires de ſon Inſtitut, qui ne permet pas de recevoir de Benefices ; de quoy la Mere Eugenie a même ſupplié

trés-humblement ſa Majeſté, afin qu'elle n'en accordât aucun à des Filles de la Viſitation. Néanmoins cette occaſion étant unique & de conſéquence, on parloit déja pour elle d'un commandement en vertu de ſainte Obéiſſance. Cette penſée la fit fremir, & pour prévenir ce malheur, que ne dit-elle point, & qu'elles bonnes raiſons n'employa-t'elle point en cette rencontre pour arrêter ce coup ? Combien de larmes verſa-t'elle ? La mort luy eut eſté mille fois plus douce ; ce que je ſçay pour avoir eſté l'interprete de cette humble Mere ; jamais elle ne fut plus éloquente, & plus perſuaſive, diſant comme il étoit vray, *que le party tireroit avantage de cette réſolution, & que l'on pourroit dire, que l'envie d'avoir l'Abbaye l'auroit fait agir.*

Monſeigneur l'Archevêque & les autres conſiderant ſes bonnes raiſons & les deſirs empreſſez que

la Superieure & toute la Communauté de la Visitation de la ruë saint Antoine avoit de la ravoir, la regardant comme leur Mere commune & leur trésor, il assura la Mere Eugenie qu'on ne penseroit plus pour elle à l'Abbaye, ce qui luy redonna la vie.

Les Religieuses de Port-Royal desirerent du moins pour la premiere fois d'avoir le pouvoir d'élire pour Superieure une d'entre elles que sa Majesté nommeroit en suite pour Abbesse. La Mere Eugenie voulut bien leur rendre ce service: Elle s'adressa au Reverend Pere Annat Confesseur du Roy, dont elle obtint l'assurance de la protection Royale. Voicy la réponse qu'il luy fit.

Ma trés-Révérende Mere.

Je louë Dieu & me conjoüis avec vous, de ce que vos desirs ont esté accomplis touchant l'établissement du Monastere de

Port-Royal. Je ne ſçay ſi en cela le Roy a eu aucun égard à ce que je luy ay repreſenté ; mais je ſçay bien que pour toute l'averſion que cette Maiſon a eu autrefois de nôtre Compagnie, je ne luy ay jamais ſouhaité que toutes ſortes de proſperitez dans la paix & l'unité de l'Egliſe ; & puiſqu'elle s'y trouve preſentement par vos bons avis & vôtre ſage direction, je n'ay autre choſe à vous dire, que de vous aſſurer que tout ce que je pourray faire pour avancer le bien de ce Monaſtere & la conſolation de ces bonnes Filles qui le compoſent, je le feray de trés-bon cœur : Vous pouvez les en aſſurer, je vous prie de me donner quelque part en vos ſaintes prieres.

Ma Révérende Mere.

Vôtre trés-humble & trés-obéiſſant
Serviteur en N. S. François
ANNAT.

De ſaint Louys, le 21. Novembre 1665.

Enfin le Pere leur obtint la permiſſion qu'elles ſouhaitoient, & l'élection ſe fit chez elles. Le ſort tomba ſur la Mere Dorothée qui étoit l'unique qui n'avoit jamais été engagée dans le Party. Le Reverend Pere Annat leur a encore procuré deux mil écus des aumônes de ſa Majeſté.

Aprés que toutes choſes furent ſi bien établies dans Port-Royal, la Mere Eugenie ne penſa plus qu'à ſon retour dans ſon Monaſtere, & ce ne fut pas ſans peine qu'elle l'obtint de Mgr l'Archevêque, qui luy diſoit, qu'elle étoit encore neceſſaire à Port-Royal, & qu'il la conjuroit d'y demeurer quelque temps. Elle obtint néanmoins ſon obéiſſance le 20. de Decembre, & elle ſe rendit céans le 22. en l'année 1665. Mais avec une joye ſi univerſelle, qu'on n'en avoit jamais veu une pareille, ſur tout aprés les grandes appréhenſions qu'on avoit eu de la perdre.

Chacune disoit, benie soit celle qui vient au nom du Seigneur: On luy ouvroit la porte avec le cœur; car de celuy-cy elle n'en étoit jamais sortie.

Au reste nôtre Mere Eugenie a toûjours conservé beaucoup de tendresse pour Port-Royal, qui enverité luy a d'extrêmes obligations, & les Religieuses qui l'ont vûë & qui vivent encore, ont témoigné une grande douleur de sa perte, la regardant comme une vraye sainte, ayant conservé pour elle toute la reconnoissance possible.

Nôtre chere Mere eut une joye bien sensible d'apprendre que Madame de Harlay Sœur de Monseigneur nôtre Archevêque, gouvernoit avec beaucoup de douceur & de sageſſe dans son Monastere, comme il le fait dans son Dioceſe. Cette Dame a eu la bonté de rendre à la mémoire de la Mere Eugenie tous les té-

moignages d'eſtime imaginables, luy faiſant faire un grand Service chez elle ; & prenant part à la douleur de cette Communauté. Enfin c'eſt la voix commune, qu'elle étoit la bien aimée de Dieu & des hommes, de laquelle la mémoire ſera en éternelle bénédiction.

Son retour céans le 22. Decembre en 1665.

La trés-honorée Mere Eugenie ne ſe vit pas plûtoſt de retour céans qu'elle commença à goûter le repos de la ſolitude ; c'étoit là que Dieu luy parloit ſi imtimement au fond de ſon cœur ; elle étoit dans un recueillement & un exterieur ſi humble, qu'on n'eut jamais dit qu'elle eut gouverné.

Peu de tems aprés, la Superieure la pria de prendre le ſoin du Noviciat, luy diſant que n'étant pas fort nombreux, il ne la peineroit pas tant qu'autrefois. Nôtre Mere n'eut point d'aure volonté que la ſienne : Mais à l'Aſcenſion de l'année 1667. elle fut élûe Superieure

Elle eſt élûë Superieure.

Superieure avec une ſatisfaction générale de toute la Communauté.

Sa grande experience l'avoit déja renduë parfaite en cette charge. Ce n'étoit pas ſeulement de ce tems qu'on ſçavoit qu'elle étoit vigilante à pourvoir à tous les beſoins de ſa Communauté, à inſtruire les unes & conſoler les autres, encourageant tout le monde. Elle avoit les caracteres de la charité qu'un ſaint Pere appelle une roſée qui s'accommode aux beſoins differens de ceux qu'elle touche, compatiſſant aux unes, s'humiliant avec les autres, ſevere dans la ſeule obſervance de ſa Regle.

Elle travailla fortement à une affaire importante qui chargeoit beaucoup cette Maiſon. Des engagemens de charité avoient obligé ce Monaſtere depuis 40. ans de fournir des Religieuſes pour gouverner la Maiſon de

ſainte Magdelene proche le Temple, dés le tems de ſaint François de Sales. Des Dames de pieté en firent le plan comme d'un œuvre à la gloire de Dieu. Ce ſaint éclairé de l'eſprit de pro-
„ phétie ; dit, voilà de l'ouvrage
„ pour nos Filles. En effet peu d'années aprés que cette Maiſon fut fondée, Mgr l'Archevêque de Paris y envoya des Religieuſes de cette Communauté, & même la Mere Anne Marie Bolain reçut un Bref du Pape pour y dreſſer des Conſtitutions ; & Dieu verſa tant de bénédictions ſur cette Maiſon, qu'on y a veu des miracles de grace. Plus de cent cinquante Filles Pénitentes y ont fait des morts de predeſtinées ; & on remarqua, que toutes celles qui s'étoient converties ſincerement, avoient eu quelque dévotion à la trés-ſainte Vierge, même dans leur deſordre : ce qui étoit récompenſé par une veritable

converſion & une ſainte mort. Les travaux des Filles de ſainte Marie ne furent pas inutiles en ce lieu, où elles ont fait bâtir la Maiſon, & établi le bon ordre d'une maniere, que feu Mgr de Perefixe Archevêque de Paris admiroit ce qui luy faiſoit refuſer à nôtre Mere Eugenie la permiſſion d'en retirer ſes Filles. Elle avoit de bonnes raiſons pour croire qu'elles avoient accompli leur Miſſion. Elle a mis en pratique en cette occaſion la parole de ſaint Paul, *revêtez-vous des entrailles de miſericorde & ſurmontez le mal par le bien.* Elle ſe ſentit fort obligée à Monſeigneur l'Archevêque d'aujourd'huy, de la permiſſion qu'il luy donna d'en retirer ſes cheres Sœurs, S. G. ayant ſi bien pourveu les Filles de ſainte Madelene d'une digne Superieure en la perſonne de la Révérende Mere Parfait Urſeline: La Mere Eugenie a acquitté la Maiſon de céans de la

ſomme de dix-huit mille livres qu'elle avoit reçeu autrefois de feuë Madame la Marquiſe de Meignelay pour entretenir cette bonne œuvre. Les Meres Urſelines ont preſentement ce ſoin, dont elles s'acquittent dignement. Cette décharge eſt pour ce Monaſtere un ſujet de reconnoiſſance trés-grande vers la Mere Eugenie.

On remarquoit un ſuccés merveilleux en tout ce qu'elle entreprenoit ; & l'on peut croire que la ſeule gloire de Dieu qu'elle y regardoit, le bien de l'union & l'éloignement de tout propre interêt en ont eſté la cauſe. Car elle croyoit que les Superieures n'étoient plus à elles, mais à leurs Filles, & qu'elles n'avoient point d'autre repos à chercher, que la paix commune.

Il eut eſté difficile qu'une bonne cauſe ſoûtenuë par un auſſi grand courage que le ſien eut

couru aucun riſque. Il eſt vray qu'il falloit pour cela beaucoup d'application & de travail ; & c'eſt de quoy ſon âge & ſes infirmitez ne l'ont jamais diſpenſée ; elle a toûjours voulu prendre ſur elle tout le poids des affaires.

Elle n'a jamais manqué de répondre, même de ſa main, à toutes celles qui luy écrivoient des choſes importantes & ſecretes. Et comme la bonté qu'elle avoit d'entrer dans tous les beſoins, donnoit plus de liberté à toutes de s'addreſſer à elle, on peut dire qu'elle a épuiſé ſes forces & ſacrifié ſa vie pour ſon Inſtitut.

Le ſupport & la condeſcendance pour les infirmitez du prochain a été ſon caractere.

Une fois voyant qu'elle accordoit de certaines choſes dans cette veuë, une Sœur luy dit ; veritablement, il faut être nôtre Mere pour croire que cette permiſſion ſoit bien neceſſaire. Je

penſe que cela peut plus nuire, que ſervir. Nôtre grande Superieure répondit. *Il eſt vray que cela pourroit nuire à ſon corps, mais il y a des beſoins & des peines d'eſprit qu'il faut contenter ; & d'ailleurs faire comme dit nôtre ſainte Regle, croire ſimplement le mal qui eſt caché au corps de la ſervante de Dieu, ſoulageant l'un & l'autre.*

En ſa conduite elle avoit pour maxime d'agir & de s'arreſter plûtôt à l'eſprit de la Regle qu'à la lettre ; ce qui ſe remarquoit dans les permiſſions qu'elle donnoit charitablement ſelon les beſoins corporels & ſpirituels, ſuivant en cela l'eſprit de ſon Saint Fondateur.

Sa conduite & ſes diſcours faiſoient aſſez voir les lumieres extraordinaires de ſon eſprit, & la tendreſſe de ſa dévotion ; c'eſt ſans doute ſa vie ſainte & mortifiée qui luy attiroient les bénédictions de Dieu.

Elle a toûjours été trés-exacte, réguliere & reſſerée pour elle-même, charitable pour les autres; d'une humeur portée à faire du bien à tous, & incapable de nuire à perſonne.

Une de nos Sœurs ayant expérimenté ſa conduite durant cinq mois qu'elle l'eut pour Maîtreſſe, quand elle fut élue Superieure elle ſe trouva dans l'impuiſſance d'avoir de la confiance aux autres. La Sœur luy témoigna ſa peine; nôtre Mere là reçeut avec une ſi grande bonté, qu'elle luy dit d'avoir recours à elle quand elle voudroit. Elle ſortoit quelquefois de quelques exercices pour la conſoler dans des peines. Un jour cette Sœur avant ſa Profeſſion s'en trouvant accablée & baignée de larmes, elle étoit ainſi dans ſa cellule, faiſant réſolution interieurement de ſortir, ſi ſes diſpoſitions penibles duroient plus d'un mois. Elle fut toute étonnée de

voir cette charitable Mere y entrer. La Sœur la voyant, luy dit » dans sa confiance, ma Mere j'ay » pris résolution de sortir devant un » mois, si mon état ne change; à » quoy elle répondit les paroles de » Judith, *Il ne nous appartient pas de donner un terme à Dieu, la créature à son Createur: & s'il veut que vous y soyez toute vôtre vie, ne voulez-vous pas acquiescer à la volonté de Dieu?* Alors, dit cette Sœur, mon cœur se trouva tranquille, & je me soûmis à Dieu, qui me parloit par sa bouche; mais j'ay toûjours crû que c'étoit par révélation de mon état qu'elle m'étoit venue trouver si à propos; & je suis bien persuadée que je luy dois le bonheur de jouir d'une si sainte vocation.

La même Sœur a assuré, que durant quelques années une certaine peine l'avoit inquietée. Elle demanda à nôtre Mere son sentiment là-dessus. Mais cette Sœur

ne se trouvant pas bien satisfaite, elle resolut d'en parler à quelque autre. Tout d'un coup elle entendit un reproche interieur, qui luy « disoit ; Hé ! quoy ne soûmettrez- « vous point vôtre esprit à une si « sainte Superieure ? Et en même tems la peine non seulement cessa ; & ce qu'elle ne pût comprendre, c'est qu'elle en a si fort oublié le sujet, qu'elle ne l'a jamais pû trouver, ny s'en souvenir.

Nôtre Mere Eugenie disoit, *qu'elle étoit persuadée que Dieu conduisoit par les Superieurs.* Entre plusieurs exemples qu'elle racontoit, j'ay retenu celuy-cy. *Une Sœur avoit quelque chose qu'elle ne vouloit point dire, & en parlant de son interieur à nôtre Mere elle pensoit en elle-même ; sans doute qu'elle va toucher ce point. En effet je luy dis sa pensée, ce qui me fit faire cette reflexion, que j'étois comme l'anesse de Balaam qui parloit sans sçavoir ce qu'elle disoit.*

Cette parole d'humilité qu'elle ajoûtoit, n'empêche pas que nous ne remarquions le mouvement de l'Esprit divin à qui elle servoit comme d'instrument pour conduire les ames au bonheur éternel. Nôtre Mere disoit, *que la conduite la plus parfaite devoit ressembler à celle de Dieu, qui est pleine de tranquillité, & qui dans sa plus grande activité n'a pourtant aucune émotion. Que la Superieure ne doit point penser à son autorité, ny s'attribuer rien de l'honneur qu'on ne luy rend qu'à cause de sa charge. Que son gouvernement doit estre si doux, que l'inferieure ne sente point sa sujetion. Il ne faut user de la force, que comme on se sert de l'épée à la guerre contre les ennemis ; mais à l'ordinaire c'est par la douceur qu'il faut gouverner, & ne corriger les défauts que par les raisons convenables à la vertu & aux saintes Observances. Mêler toûjours l'efficace avec la bonté, la fermeté avec la prudence. S'il faut commander*

que ce soit d'un ton humble & respectueux ; s'il faut accorder quelque chose, que ce soit de bonne grace ; s'il faut refuser que ce soit en témoignant le regret qu'on a de ne pouvoir satisfaire. Devant que de parler il faut prier le Saint-Esprit de toucher le cœur de celles qui vous écoutent, & si vous avez causé quelque aigreur, tâchez de l'adoucir ; car Nôtre Seigneur nous enseigne, que celuy qui touche le prochain, le touche en la prunelle de son œil. Il veut qu'on corrige avec bonté ses Epouses. Car il ne seroit pas juste de les laisser dans leur défauts ; aussi n'est-il pas permis de porter la correction trop loin. Si elle disoit cela dans les occasions, elle le pratiquoit encore mieux; & c'est ce qui l'a rendu une excellente Superieure & une parfaite Religieuse de la Visitation.

Belles instructions.

Elle donnoit une honneste liberté à toutes les Officieres, n'étant point d'une humeur défiante, ny capable de chagriner personne.

Elle ne croyoit pas qu'une fille qui avoit bonne vocation voulut manquer à ſes devoirs, & ſi elle y appercevoit des fautes, ou qu'on luy en rapportât, elle les reprenoit en particulier; mais avec tant de ſupport, qu'elle croyoit ce que la coupable luy en diſoit, ſans vouloir trop preſſer ny inſiſter, diſant, *qu'elle croyoit plus aux Sœurs, qu'à ce qu'on luy avoit dit d'elles:* ſes manieres étoient aſſurément bien gagnantes.

Elle ſoûtenoit les Officieres qu'elle avoit placées; mais ſi on trouvoit à redire à leur maniere d'exercer leurs emplois, elle les avertiſſoit en particulier, & tâchoit de les faire amander, & elle répondoit à ce qu'on luy diſoit là-deſſus: *Que voulez-vous? Nous ne ſommes pas des Anges, mais des créatures fragiles & miſerables; & il faut croire que ſi Dieu ne nous aſſiſtoit, il n'y a point de peché où nous ne nous laiſſaſſions aller.*

Jamais nôtre Mere Eugenie n'a dit aucune parole offenſante. Elle oublioit aiſément tous les ſujets de peine. Une fois une perſonne du dehors luy dit pluſieurs paroles pour l'humilier & la mortifier ; elle s'humilia encore davantage, & du moment que quelqu'une reconnoiſſoit ſa faute, elle embraſſoit les coupables; oubliant ſi parfaitement toutes choſes, que jamais elle n'en a fait de plainte à perſonne, leur parlant avec la même bonté & ouverture de cœur. Elle a même demandé pardon étant Superieure, comme ſi ç'eut eſté elle qui en eut donné ſujet, diſant *que Nôtre Seigneur préviendroit de ſes miſericordes celle qui préviendroit ſes Sœurs en douceur & en humilité.*

Nôtre Mere ayant été un exemplaire des vertus en l'état de Superieure, elle le fut encore en celuy d'inferieure en l'année 1673. qu'elle fut dépoſée à la fin de ſes

deux trienaux. Il ne sembloit pas qu'elle eut jamais gouverné, se tenant retirée en silence, ne se meslant de rien qu'à mesure qu'on luy demandoit ses avis ; toute occupée avec son bon Maître, preste à parler obligeamment à toutes celles qui recouroient à elle dans leurs besoins ; si assidue aux Oraisons ordinaires & extraordinaires, qu'elle n'en perdoit point du tout ; toûjours aux Communautez, où on la regardoit avec dévotion, sur tout aux exercices du Chœur, où son seul aspect portoit à la ferveur ; & les plus distraites n'avoient qu'à jetter les yeux sur elle pour se sentir attirées à Dieu.

Aprés ses trois ans elle fut élûe avec une entiere satisfaction de la Communauté, qui sçavoit bien ce qu'elle possedoit en elle en ce tems-là. Nous pensâmes la perdre par une étrange chute qu'elle fit en allant à l'Oraison du matin

dans l'hyver. Elle tomba faute de lumiere ſur un degré de pierre de taille, & ſa teſte porta ſi rudement contre le mur, qu'elle fut en danger de ſe tuer. Les Medecins & les Chirurgiens conſiderant comment cela s'étoit fait, aſſurerent que Dieu nous l'avoit conſervée par miracle; & ſa bonté voioit bien qu'elle nous étoit néceſſaire.

Ses affaires ne l'empêchoient point de recevoir toutes les Sœurs qui alloient luy parler; une Sœur Domeſtique, une Sœur Jardiniere; *que voulez-vous mon enfant?* diſoit-elle, en quittant ce qu'elle faiſoit. Quelquefois on luy diſoit, ma Mere, vous êtes bien plus importunée que perſonne; car vous recevez ſi cordialement tout le monde, qu'on ſe fait un plaiſir de vous venir trouver. *Cela n'importe,* diſoit-elle, *je ne ſuis plus à moy, mais à nos Sœurs; Nôtre bon Maître n'eſt-il pas toûjours preſt à nous recevoir?*

Une de nos Sœurs qui vint en ce tems pour se faire Religieuse en a fait beaucoup d'experiences. Elle dit que se trouvant obligée pour des affaires temporelles de retarder sa Profession, nôtre Mere prenoit du tems de son repos le soir aprés Matines, pour me venir consoler, fortifier & aider, afin de porter patiemment mon retardement; & un jour elle prit la peine de venir aprés que la Communauté fut retirée, pour me faire part d'un petit mot qui l'avoit touchée dans les Ecrits de
» nôtre bien-heureuse Mere, qui
» dit, que la mesure de la Provi-
» dence est celle de nôtre con-
» fience. Que peut craindre l'enfant d'un Pere tout puissant? Elle m'assuroit que Dieu prendroit soin de mes affaires & que cette disposition me mettroit en possession du bonheur auquel j'aspirois. J'en suis redevable à ses soins, à ses applications & à ses bontez.

bontez. C'eſt ce que dit cette Sœur.

NôtreMere fit paroiſtre ſon deſintereſſement dans une affaire où il s'agiſſoit de prés de mille écus, dont une de nos Sœurs Domeſtiques hérita durant qu'elle étoit Novice. Sçachant qu'elle avoit une petite ſœur, elle jugea qu'il valoit mieux luy en faire une donation, ce qui ſe fit avec un étonnement fort grand des gens d'affaires qui y furent employez, qui diſoient que ce n'étoit pas de la Mere Eugenie qu'on pouvoit dire que les Religieuſes étoient intereſſées; peut on rien de plus genereux? En effet, ſa maxime étoit, *que le temporel ne doit jamais empêcher le bien ſpirituel, & que pour cent écus d'argent on en perd mille de réputation.* Elle conſideroit ſi les Filles avoient bonne vocation; ſi elles pouvoient ſervir au Chœur & dans les Offices, enfin ſi elles avoient l'eſprit doux & propre à

Sa généroſité ſur le temporel.

vivre en Communauté, ce qui la faisoit passer par dessus les autres interests.

Une Sœur luy demandant une fois quel secret elle avoit pour tenir les consciences paisibles, elle répondit. *Je crois que la plus grande finesse dans la conduite c'est de n'en point avoir ; car celuy qui marche simplement marche surement. Et pour l'interieur, j'ay toûjours crû qu'il falloit observer ce que dit nôtre saint Fondateur dans un de ses entretiens : que nôtre volonté doit aller aprés celle de Dieu comme suivante, c'est-à-dire suivre Dieu, non pas le précéder ; faire marcher les ames par ses voyes, & non pas par les nôtres. J'ay remarqué que quelques pensées dévotes touchoient de certaines personnes, qui ne faisoient pas d'impression sur d'autres ; & cependant, quoy que cela ne me parut pas si puissant, je ferois scrupule de leur vouloir faire changer, croyant que le gout & la connoissance que Dieu donne*

eſt bien mellieure que tout ce que nous pourrions dire. Le ſaint-Eſprit eſt un grand Maître, il en apprend plus en un moment que tous les hommes ne pourroient faire en toute leur vie.

Un ſeul regard de nôtre Mere conſoloit & animoit ſes Filles, & ſa parole étoit ſi pleine d'onction, qu'on ne pouvoit l'entendre ſans eſtre touché du deſir d'aimer Dieu ; & comme il eſt la ſource de toutes les amabilitez, il ſembloit qu'il en avoit fait une riche effuſion dans l'interieur & l'exterieur de cette trés-honorée Mere, dont le cœur paroiſſoit être incapable d'aucun reſſentiment, diſant, *que celuy qui ſe plaint, peche.*

Ses manieres dégagées d'intéreſt la faiſoient gouter univerſellement, n'étant ny preſſante ny ardente. Une Sœur luy dit un jour qu'une perſonne de ſa connoiſſance étoit d'humeur à ne pouvoir répéter deux fois ce qu'elle vouloit qu'on fit, ajoûtant, quel

eſt vôtre ſentiment là-deſſus, ma Mere ? Elle répondit ; *Je crois, mon enfant, que cette perſonne connoiſt bien à qui elle s'addreſſe ; mais pour moy, je voudrois être preſte à redire cent fois la même choſe s'il étoit néceſſaire, & la dire auſſi doucement la derniere que la premiere. Le divin Epoux veut que ſon Epouſe ait le lait ſur la langue. Helas ! nôtre bon Dieu n'en uſe t'il pas ainſi avec nous? Hé ! Seigneur, diſoit David, ne vous taiſez point avec moy. Et nôtre divin Maître ne vouloit-il pas que ſaint Pierre pardonnât à ſon frere juſques à ſeptante fois ſept fois, c'eſt-à-dire, ſans nombre ; c'eſt le modele qu'il faut imiter.* Si quelque Sœur infirme deſiroit qu'on luy fournit ce qui étoit néceſſaire, pour s'occuper à faire des petits ouvrages, elle n'en faiſoit aucune difficulté ; elle l'ordonnoit à la Sœur œconome, *à cauſe*, diſoit-elle, *que cette conduite donne lieu de mieux garder la pauvreté, en ôtant aux Sœurs les*

ſoins & les deſirs de ſe les procurer par leurs parens, ce qui les engageroit auſſi à des preſens & à des reconnoiſſances qui pourroient troubler leur recueillement.

Sa tranquillité étoit merveilleuſe; quelquefois dans des tems de guerre & dans d'autres miſeres, la Sœur œconôme venoit la trouver pour l'avertir qu'elle n'avoit plus d'argent pour les beſoins de la Communauté. Elle luy diſoit doucement; *allez, ma chere Sœur, dire vôtre* Pater; *nôtre bon Dieu n'oublie pas les petits oiſeaux: la confiance eſt le partage des Saints ſur la terre comme la jouiſſance l'eſt de ceux qui ſont dans le Ciel. Dans la ſouffrance nous plaiſons à Dieu, dans l'abondance nous nous plaiſons en luy; ſa ſeule volonté nous doit eſtre aimable dans l'un & dans l'autre.*

Jamais elle n'étoit trompée dans les affaires qu'elle traitoit, parce qu'elle n'y cherchoit que la ſeule gloire de Dieu. Elle ne negligeoit

rien de tous les moyens humains, mais elle remettoit tout le ſuccés à la divine Providence, ſuivant l'avis de ſaint Ignace, qui dit: „ travaillez avec autant de ſoin, „ comme ſi tout dépendoit de vous, „ & confiez vous auſſi pleinement „ en Dieu, que ſi vous n'attendiez „ rien que de luy. Elle diſoit là-deſſus; *De quelque maniere que les choſes arrivent tout revient au bien de ceux qui aiment Dieu; il importe peu que ces momens paſſagers nous ſoient fâcheux, pourveu que ſa volonté s'accompliſſe, & que nous faſſions nôtre ſalut. Les croix ſont fécondes en amour, quand on les porte avec humilité & avec patience. Adorons également la Juſtice & la Bonté de nôtre divin Maître, parce que tout ce qui nous arrive ne vient que d'une charité éternelle.*

Comme nôtre Mere ne ſortoit de Dieu, que pour ſervir ſon prochain & le conduire à luy, elle étoit ſemblable à la ligne du

compas, qui tient toûjours au point dont elle ſemble s'éloigner; c'eſt ce qui faiſoit que quelque occupation qu'elle eut, elle rentroit auſſi facilement dans l'union avec Dieu, que ſi elle n'eut point eu d'autres penſées. Elle nous diſoit quelquefois dans ſes ferveurs amoureuſes ; *Il ne nous eſt pas permis d'aimer pour un peu de ſi grandes bontez de nôtre Dieu ; & de ſi grands devoirs de nôtre part ne peuvent être remplis que par un trés-grand amour.*

C'eſt ce que l'on remarquoit en ſa conduite, s'acquitant trés-fidelement de ſes obligations, & cela d'une maniere gaye, aimable, exacte & aſſidue aux Communautez, portant en chaque exercice l'eſprit qui luy convient. Il n'y avoit rien de plus ouvert ny de plus cordial que ſon viſage & ſes entretiens à la récréation; rien de plus recueilly & de plus devot durant l'Office divin &

l'Oraiſon rien de plus honnête aux perſonnes du dehors, & de plus doux au dedans; point difficile en tout ce qui la regardoit, autant dans la maladie que dans la ſanté. En un mot, c'étoit une ſervante fidele de JESUS-CHRIST, une Epouſe zelée de ſa gloire, & une perſonne morte à toutes choſes pour ne vivre qu'à Dieu ſeul. Je finis ce ſecond trienal par une remarque que l'on a ſouvent faite ſur ſon gouvernement. C'eſt qu'il n'y en avoit pas une qui ne ſe crut des mieux aimées, & qui n'avouât qu'elle luy avoit des obligations ſingulieres, ſans que nôtre Mere exigeât pour cela rien de perſonne. Elle n'avoit point d'amitiez particulieres qui put cauſer des jalouſies. Il ſembloit qu'elle étoit comme le Soleil qui éclaire chacun comme s'il n'éclairoit qu'un ſeul. C'eſt ce qui l'a fait aimer univerſellement, ſans qu'elle l'ait recherché. En un mot, elle étoit

la conſolation de toutes, l'honneur & le ſoutien de cette Maiſon, eſtimée du dedans & du dehors. C'étoit un eſprit capable de tout, & comme dit l'Ecriture, depuis le cedre juſqu'à l'hyſope elle comprenoit les choſes les plus élevées, ſans négliger ny mépriſer les plus petites : auſſi preſte à entendre une bagatelle qu'une belle choſe, ſans témoigner du chagrin qu'on en répétât pluſieurs fois d'ennuieuſes ; auſſi douce & égale avec les petits qu'avec les grands. On a lieu d'admirer dans un ſi bel eſprit une telle condeſcendance, qui a bien du rapport à l'exemple d'un Dieu qui converſoit ſi familierement avec les ignorans & les pauvres. On remarquoit que nôtre Mere leur portoit même du reſpect, & elle ne vouloit pas qu'on uſât du mot de gueux en leur endroit, parce qu'elle diſoit qu'il ſentoit le mépris.

Elle fut dépoſée de la ſuperiorité au bout de ſes ſix ans, & on remarqua en elle la pratique de toutes les vertus propres à l'état d'inferieure. Mais en l'année 1685. quoy qu'elle eut ſoixante-dix-ſept ans accomplis, on la chargea encore de ce peſant poids. Elle s'en croyoit hors d'état ; mais on jugea que le ſoin qu'on pourroit prendre de ſa ſanté dans un âge ſi avancé nous la pourroit conſerver. Elle avoit jeûné les jeûnes de la Regle juſqu'à ſoixante & dix ans & ceux de l'Egliſe juſques alors ; mais Mgr de Montauban ſon Superieur luy défendit, & elle auroit continué à Communier à la Meſſe de la Communauté, ſi elle n'eut fait une chute cauſée par ſa foibleſſe. Ce qui fut l'occaſion de prier ce grand Prélat de l'obliger à prendre quelque nourriture le matin, & pour cela de communier de meilleure heure. Elle prenoit de là occaſion de

s'accuſer de lâcheté au ſervice de Dieu.

Les intereſts de ſa gloire & le zele de la Religion luy donnerent une joie nompareille. Quand elle apprit en ce tems la réſolution de nôtre grand Roy d'éteindre le Calviniſme en France par la révocation de l'Edit de Nantes & la démolition de tous les Temples. *Que j'ay de joye*, diſoit-elle, *de voir cela de mes jours ! Helas ! Combien de milliers d'ames cette hereſie à-t'elle abîmées dans les enfers ! Dieu m'en a retirée par une miſericorde ſi ſinguliere. Il faudroit avoir vû comme moy le grand nombre de Huguenots à Paris, à Sedan & à Grenoble, pour comprendre l'importance de cette affaire. Quand on penſe que la troiſiéme partie du Royaume a été pervertie, cela eſt effroyable. Enfin la verité va triompher ; & ſi les peres & les meres veulent ſe perdre on ſauvera leurs enfans, & dans vingt ans on n'entendra plus parler*

de cette malheureuſe ſecte. Le Roy fait comme celuy qui voyant un fruit gâté en conſerve l'eſpece en plantant le noyau ou les pepins dans une bonne terre. S'il les contraint de ſe ſauver, de quoy ont-ils à ſe plaindre ? N'eſt-il pas dit dans l'Evangile, Contraignez-les d'entrer au banquet ? Sans doute qu'il experimentera la verité de la promeſſe de ſaint Remy au premier Roy Chrêtien ; que tant qu'il maintiendroit la Foy, Dieu maintiendroit ſon Royaume.

Le Roy luy envoye des Demoiſelles qui firent abjuration de l'hereſie.

Un peu aprés que Charenton fut abatu, nôtre grand Roy fit l'honneur à nôtre Mere de la choiſir pour luy confier les trois filles du ſecond lit de Monſieur le Duc de la Force, dont le nom eſt aſſez connu dans l'Hiſtoire. Elle reçut une Lettre de cachet pour cela. Elle y conſidera la cauſe de la Religion, l'ordre de ſon Souverain, leur naiſſance & leur bon naturel, qui l'ont engagée à avoir toûjours pour elles les manieres

du monde les plus honnêtes, les plus douces & les plus diſtinguées; auſquelles ces cheres Demoiſelles ont été ſi ſenſibles, qu'elles ont pleuré ſa mort comme celle de leur veritable mere.

Peu de jours aprés ſa Majeſté luy envoya encore Mademoiſelle du Bordage, une fille de la premiere qualité de Bretagne qu'elle a eu la conſolation de voir non ſeulement trés-bonne Catholique, mais une perſonne accomplie en tout le reſte. Ces Demoiſelles firent abjuration de l'hereſie dans nôtre Egliſe.

Les trois premieres années de nôtre Mere s'étant écoulées bien vîte pour nous, l'intereſt de chacune l'emportant encore ſur ſon propre repos, on ſouhaita de la ravoir quoy qu'elle eut quatre-vingt ans accomplis; ſon eſprit étant parfaitement bon, elle ſe trouvoit même au Chœur, au Refectoire & aux récréations,

l'âge ne luy donnant qu'une experience plus conſommée. On la pria de permettre qu'elle pût être miſe ſur le Catalogue, elle répondit, *que ce coup la feroit mourir de douleur*, & on n'oſoit plus luy en parler. Ce n'étoit pas de ce tems qu'on avoit remarqué, que dans de pareilles occaſions, elle étoit comme une perſonne prête à écouter ſa ſentence. Sa capacité ne l'empêchoit pas de ſe croire incapable d'être Superieure : En quoy elle deſabuſoit du moins par ſon exemple ceux qui n'en ont aucune que l'ambition de la devenir. Cependant elle ſe ſoûmit à l'ordre de la Providence, & une de nos Sœurs qui avoit été témoin de ſes craintes ſur ce ſujet luy dit, qu'elle admiroit ſa conſtance. Elle luy répondit ; *Ah, ma Sœur, qu'il eſt bon de donner quelque petite choſe à Dieu, & qu'il ſçait bien nous en recompenſer !* Cette Sœur ſçut dans la ſuite, qu'ayant

parlé de ſa peine à feu Mr Chamillard, il luy avoit dit qu'elle devoit s'abandonner & ne rien dire ſur ce ſujet, que c'étoit le plus parfait : depuis elle ſe refuſa à elle-même la liberté de témoigner ſes ſentimens.

Les affaires des guerres qui affligent la France depuis ſix ans ont touché nôtre Mere Eugenie au delà de ce que l'on peut dire. Que de prieres & d'auſteritez a-t'elle fait ! Elle en a fait faire auſſi de fréquentes à ſa Communauté, pour fléchir la colere de Dieu juſtement irrité contre nos pechez. Elle avoit un eſprit univerſel, capable d'entendre toutes les affaires du tems, prenant part à tout ce qui regardoit les intereſts de l'Egliſe & de l'Etat, bonne Françoiſe & encore meilleure Catholique.

Combien a-t'elle fait de ſouhaits de bénédictions pour nôtre grand Monarque & pour la proſperité

de ſes armes ! Ses Victoires & ſes heureux ſuccés la rajeuniſſoient, comme nous luy diſions en riant, tant elle en témoignoit de joye. Elle diſoit à ſon ſujet comme ſaint Paul. *C'eſt pour cela que je ploye mes genoux devant Dieu le Pere & le Dieu de conſolation, qui nous conſole en toutes nos afflictions. Nôtre Roy eſt à l'Egliſe ſon Iſaac, ſon ris & ſa joye, tandis que ſes autres enfans ſemblent conjurer ſa ruine en donnant leurs aſſiſtances à un uſurpateur & à un hérétique.*

Quelle douleur nôtre Mere a-t'elle eu des diſgraces de leurs Majeſtez Britaniques ! Elle diſoit *qu'elle eſtimoit mille fois plus la cauſe de la Religion pour laquelle ils ſouffroient, que s'ils jouiſſoient de leurs trois Royaumes, puis qu'il n'y a rien à perdre avec* JESUS-CHRIST, *& qu'on ne fait que changer un bien paſſager en un bien éternel.*

La Reine d'Angleterre l'a ho-

norée de ſes viſites avec des bontez dignes d'une Princeſſe qui ſçait ſi bien connoître le mérite, & rendre juſtice à la vertu. Elle recommandoit à ſes prieres le Roy ſon Epoux & le Prince de Gales, l'ayant même fait aſſurer l'été dernier, que ſans la crainte des maladies dont il y avoit beaucoup à Paris, elle luy auroit amené pour recevoir, diſoit-elle, ſa bénédiction. Et le propre jour de la mort de nôtre Mere Eugenie 29. Septembre, on luy dit que M^r le Duc de Modene frere de la Reine étoit mort, elle en témoigna ſa douleur, offrant à Dieu pour luy celles que ſa maladie luy faiſoit ſouffrir. Et la Reine a eu la bonté de prendre part à l'affliction de cette Maiſon dans la perte qu'elle a fait de cette incomparable Mere.

Son cœur tendre & debonnaire étoit extrémément ſenſible à toutes les miſeres publiques & particulieres.

Nôtre Mere avoit toûjours demandé à Dieu de mourir inferieure, & voyant la fin de ſon dernier trienal approcher, elle le remercia beaucoup de luy accorder cette grace. Jamais on ne l'entendit mieux parler & avec plus d'onction dans les Chapitres & les entretiens ſpirituels, que dans ces derniers tems. Les ſentimens de la Communauté étoient bien differens des ſiens. Car ſi les douleurs étoient grandes à la fin de ſes autres trienaux, elles étoient en ce tems ſans remede & ſans eſperance. La ſoûmiſſion aux ordres de Dieu étoit ſeule capable de nous conſoler, & nos vœux ſe bornoient à luy demander qu'il luy donnât encore quelques années. Elle en avoit quatre-vingt-trois accomplis. Nôtre Mere rentra donc dans l'état de dépoſée pour le reſte de ſes jours; ſa ſanté étant aſſez bonne: & nôtre Mere Marie Thereſe Fouquet conſide-

Sa derniere dépoſition.

rant qu'elle conſervoit ſon bon eſprit, étant en état d'aller encore à pluſieurs Communautez, elle la pria de prendre le ſoin du Noviciat, & pluſieurs de nos Sœurs ſe faiſoient déja un plaiſir de retourner ſous ſa digne conduite; mais elle demanda avec inſtance d'employer le reſte de ſes jours pour ſe préparer au grand voyage de l'éternité. Elle ſçavoit que la penſée de la mort eſt un ſoleil qui éclaire nôtre eſprit, un feu qui embraze nôtre cœur, une regle de nos actions; que le tombeau des morts eſt l'école des vivans. En mourant nous devenons un ſpectacle au monde qui nous conſidere; les demons nous obſervent pour nous tenter; les Anges pour nous ſecourir; nos amis pour nous regreter, & Dieu pour nous juger. C'eſt ce grand moment duquel dépend l'éternité & auquel JESUS-CHRIST nous ordonne de penſer. Il nous

en parle vingt-quatre fois selon la remarque de Bellarmin, afin de nous enseigner qu'il n'y a pas une heure durant le jour dans laquelle nous n'y devions penser.

Nôtre Mere Eugenie étant une fidele servante attendoit toûjours son divin Maître, plûtôt en qualité d'Epoux que de Juge, entrant dans les desirs du saint Roy David, qui furent les dernieres paroles
„ de saint François; Seigneur, dé-
„ livrez mon ame de la captivité,
„ les Justes m'attendent, afin que
„ vous me recompensiez : *O Dieu,* disoit nôtre Mere, *vous êtes le seul un & la seule unité nécessaire à mon ame ! On se passe de tout : Au besoin la terre se passe du soleil la nuit, l'ame se passe même de son corps aprés la mort ; mais de vous, ô mon Dieu, elle ne s'en peut passer sans être infiniment miserable.*

Elle se dispose à la mort.

Jamais on ne remarqua tant d'obéissance en cette précieuse

Mere. Tant de paix d'eſprit & de fidelité à tous ſes exercices ſpirituels, même juſqu'aux plus petites Obſervances qui étoient, diſoit-elle, *les cheveux dont parle le divin Epoux aux Cantiques de Salomon, par leſquels nous pouvons luy ravir le cœur.*

Une eſpece de diſſenterie penſa nous la ravir à l'âge de quatre-vingt-quatre ans ; mais les remedes eurent un ſi heureux ſuccés, qu'au bout de huit jours elle revint à ſon ordinaire, & nous l'avons gardée encore deux ans & demy ſans avoir remarqué aucun affoibliſſement d'eſprit, mais ſeulement des jambes ; ce qui luy faiſoit dire, *quand les pilliers tombent la maiſon s'en va en ruine.*

A Pâques dernier elle gagna ſon Jubilé avec une ferveur angelique, & depuis ſes ſix derniers mois ſes infirmitez augmenterent notablement. Elle perdoit le repos jour & nuit par des toux vio-

lentes qui étoient accompagnées de maux de cœur continuels. Mais comme la vertu se perfectionne dans l'infirmité, elle faisoit ce qu'elle disoit, *ou souffrir, ou travailler pour l'amour.* Elle s'unissoit à JESUS mourant. *Ha! qui n'aimeroit*, disoit-elle, *celuy qui par sa mort s'est fait la vie de ceux qui l'aiment.* Toûjours en affection, ne perdant pas un moment sans élever son cœur vers Dieu par des saints retours, ou pour mieux dire, par des ardeurs toûjours nouvelles. Si on se sentoit dans la dissipation d'esprit, on disoit, il n'y a qu'à s'approcher de la Mere Eugenie pour avoir de la dévotion ; elle la rend douce & agréable. D'autres appelloient la chambre de l'Infirmerie où elle étoit, le petit paradis de l'amour ; tant on étoit assuré qu'on n'y entendroit que des choses saintes & dévotes. Aussi S. Paul nous assure que la pieté est utile à toutes choses.

Elle avoit continuellement au cœur & à la main les Pſeaumes de David, mis en vers par le Pere le Breton Jeſuite ; elle les chantoit encore ſur la note ; c'étoient ſes aſpirations ordinaires & le plus doux lénitif de ſes douleurs. J'ay crû en devoir rapporter quelques Verſets qui pourront ſervir de conſolation à des perſonnes dans un pareil état.

Du Pseaume 61.

Faut-il pas que ſur Dieu mon ame
ſe repoſe ?
Dois-je pas à ſes ſoins remettre
toute choſe ?
Hors de ſon bon plaiſir ſouhaiterois-
je rien.
Non, contre ſes deſſeins jamais je ne
murmure :
Je reçois de plein gré ce qu'il veut
que j'endure,
Et crois que dans mes maux il re-
cherche mon bien.

Du Pseaume 22.

Mes craintes, que peut-il me manquer au besoin?
Dieu veille sur ma vie avec autant de soin,
Que veille le Pasteur sur la breby qu'il aime.
Les graces que je veux, sa bonté me les fait:
Jusques à m'avoir mis dans l'abondance même
Au milieu de son Parc où j'ay tout à souhait.

Aussi vrayment heureux comme tes chers enfans,
En ta sainte Maison je vais couler mes ans:
Sans craindre desormais de tempêtes funestes.
Que dis-je? quelque jour, ô le charmant espoir!
Je me verray monter en ton Palais celeste,

Pour

Pour y joüir sans fin du bonheur de te voir.

Du Pseaume 114.

J'aime mon Dieu, mortels, & veux toûjours l'aimer ;
Sa bonté m'y convie, & mon devoir l'exige ;
De ses riches faveurs sans relâche il m'oblige :
Et dés que de ma voix il s'entend réclamer,
Soudain en ma faveur il fait quelque prodige.

Du Pseaume 102.

A benir Dieu mon ame occupe tes puissances,
Voyant qu'il est vers toy si benin & si bon ;
Mes soins & mes pensées rendez gloire à son nom,
Et vantez ses magnificences.

Du Pseaume 118.

Mon ame encore un coup exalte le Seigneur,

A qui par tant de droits tu te vois
asſervie.
Dans les chants, que ta bouche en-
tonne à ſon honneur
Dits les biens qu'il t'a faits dans le
cours de ta vie.

Anime moy Seigneur de force & de
courage,
Pour accomplir ta loy ſans m'y laſſer
jamais.
Fais-moy toûjours joüir de l'heureux
avantage
De faire ton vouloir aux choſes que
je fais.

C'étoit ainſi que cette Epouſe avoit toûjours la lampe allumée à la main, attendant la venuë de ſon Bien-aimé, chantant ſes juſtifications comme le Prophete Royal dans ce lieu de ſon voyage & de ſon exil.

Son cœur tendre pour ſon Dieu l'étoit encore pour ſon prochain.

Quand elle apprit la triſte nouvelle de la ruine & de l'incendie de la ville de Dieppe, elle en fut touchée ſi puiſſamment, croyant le Monaſtere de ſes cheres Sœurs brûlé, que la nuit du vingt-cinq au vingt-ſix de Juillet cette douleur avec ſon catharre ordinaire luy cauſa une telle oppreſſion, que dans la crainte qu'elle n'étoufât, on fut obligé de luy faire tirer du ſang. Ce remede eut tout l'effet qu'on pouvoit eſperer, & dans la douleur où chacune étoit de la perdre, il y en eut qui eurent un preſſentiment que ce ſeroit pour le jour de ſaint Michel; & que ce grand Archange, à qui elle avoit une ſi grande dévotion la placeroit dans le Ciel comme une de ces celeſtes intelligences auquel il commande. Le jour de l'Aſſomption de la trés-ſainte Vierge une Sœur la vint voir ſur les huit heures, elle la trouva comme dans une extaſe amou-

reuſe, rouge & emflammée qui luy diſoit des merveilles de ſa divine Maîtreſſe, mais avec tant d'activité & de feu, qu'elle crut que cela nuiroit à ſa ſanté? Elle la pria de n'en pas dire davantage, aimant mieux ſe priver de la conſolation de l'entendre, que d'intereſſer ſa poitrine. Elle ſe tût auſſi-tôt. Mais on ſentoit bien que ce divin feu s'étoit allumé dans ſa méditation, & que cette puiſſante Reine du Ciel l'avoit envoyé d'enhaut juſques dans ſes os, comme parle Jeremie. Nôtre Mere recevoit avec un cœur maternel les enfans qui l'alloient voir, & trois ſemaines devant ſa mort voyant qu'elles venoient au devant d'elle luy ouvrir une porte, luy prenant la main pour la conduire, elle leur dit dans une humilité qui leur tira les larmes des yeux. *Mes chers enfans; Hé! comment pouvez-vous me ſupporter? Il ne falloit point vous donner cette*

peine. Je ne suis bonne à rien qu'à donner des fatigues, & vous vous ennuyrez avec moy.

Mais l'ayant embrassée & assurée du contraire ; penetrées de respect pour son merite & son humilité, elle retinrent ce qu'elle leur avoit dit souvent, & qu'elle leur répéta : *Aimons nôtre bon Maître qui nous fait tant de misericorde : Ayons en bien de la reconnoissance ; Qu'il est bon de nous unir à luy ! Ne voulez-vous pas l'aimer de tout vôtre cœur ?* C'étoit autant de traits d'amour qui faisoient impression dans ces jeunes ames.

Quelque fois quand on s'entretenoit dans sa chambre de choses indifferentes, on la voyoit dans un profond recueillement ; elle disoit à son Infirmiere : *Je tâche durant ce tems d'entretenir mon bon Maître.* Quand elle prenoit ses repas elle avoit accoûtumé de dire ; *Nourrissons nous des biens*

de Dieu, en attendant qu'il ſoit luy-même nôtre aliment. Tout ce qu'elle diſoit étoit d'un air ſi doux, que ſa parole naturellement agréable pénétroit juſqu'au cœur. Les dégouts qu'elle avoit depuis ſix mois la faiſoient preſque frémir quand on luy apportoit de la nourriture, ſans pourtant qu'elle ſe plaignit d'aucune, ny qu'elle demandât de ragouts.

La Sœur qui avoit ſoin d'elle voyant un jour qu'elle ne luy diſoit rien de cette peine, luy demanda, ſi elle n'avoit plus ſes dégouts ordinaires. *Non pas*, dit nôtre Mere, *mais c'eſt que Nôtre Seigneur m'a donné une vûe qui me ſoutient dans cette peine. Je luy dis, ſi l'appetit naturel fait qu'on mange de bon cœur ; Hé quoy, mon bon Maître, vôtre amour & le deſir de vous plaire en me ſurmontant, n'aura-t-il pas autant de force ſur moy ? C'eſt ce qui m'empêche de rien dire là-deſſus.* Il falloit avoir une atten-

tion particuliere à ſes beſoins; & encore que l'eau fut l'unique ſoulagement qu'elle pût recevoir, quand elle en avoit demandé une fois, elle ne l'eût pas répétée. Car jamais on ne vit une plus admirable indifference, ne demandant aucune commodité, obſervant à la lettre la ſentence de ſon ſaint Fondateur : Ne demandez rien, ne refuſez rien. «

Peu de jours avant ſa mort, une Sœur voyant qu'elle avoit grande peine à porter ſes habits, luy repreſenta qu'une robe de chambre de la même étoffe, comme il y en a à l'Infirmerie luy ſeroit neceſſaire. *N'enny pas*, dit nôtre Mere, *je ſuis trop bien : La nature ne cherche que ſes aiſes, & je ſuis ſi immortifiée!*

Elle ſe levoit tous les jours de Communion avec la Communauté, pour aller entendre la Meſſe à la Chapelle de l'Infirmerie, ce qu'elle fit encore le

jour de la Nativité de la ſainte Vierge.

Sa derniere maladie.

Ses maux redoublant, ſur tout ſon opreſſion, le Medecin luy faiſoit prendre preſque tous les jours des drogues fort dégoutantes, qu'elle tenoit long-temps dans ſa bouche, ſans dire mot, par un eſprit de mortification conſommée. Elle ſentoit d'étranges battemens au cœur & dans le corps en divers endroits, dont le mouvement étoit fort ſous la main : un feu qui formoit la gangrenne ne luy donnoit point de repos, & luy cauſoit des douleurs extrémes. Ses toux violentes augmentoient ſes maux. Cependant on ne l'entendoit preſque pas ſe plaindre. Elle diſoit quelquefois. *Je rends graces à Dieu de ce qu'il ne me fait pas mourir ſans ſouffrir, & de ce que je puis luy offrir quelque choſe aprés avoir mené une vie ſi lâche.* En prenant ſon Crucifix, elle baiſoit la playe du cœur, en diſant,

Sa patience dans ſes maux.

diſant. JESUS *mon Sauveur, voudrois-je avoir des plaiſirs en vous voyant ſouffrir ; vous en Croix & moy à mon aiſe ; vous affligé, moy dans la joye ; vous dans les opprobres, moy dans l'honneur : Non, à la vie & à la mort je vous ſeray ſemblable. Soyez beny, de ce que vous avez mieux aimé être mille fois mon Sauveur, qu'une ſeule fois mon Juge.*

Il y avoit plus de trente ans que nôtre Mere avoit cette pratique, de demander tous les ſoirs à Nôtre Seigneur ſon occupation interieure pour le lendemain, & il n'a jamais manqué de luy donner. Elle en faiſoit le ſujet de ſes retours vers Dieu : ce qu'elle a obſervé juſqu'à ſon dernier jour. Les dix derniers de ſa vie furent ſur le *Pater*, l'*Ave*, & le *Credo*. Le Samedy cinq jours devant ſa mort, elle dit qu'elle étoit occupée des grandeurs de la trés-ſainte Vierge, en ce jour qui luy eſt

dédié & ſur ces paroles, Sainte Marie Mere de Dieu priez pour nous. Elle ſouhaita de ſe confeſſer au Reverend Pere Pallu Jeſuite, qui connoiſſoit parfaitement ſa conſcience ; ce qu'elle fit avec beaucoup de contrition & de preſence d'eſprit. Il luy donna enſuite le ſaint Viatique, qu'elle reçut dans une dévotion admirable. Elle demanda pardon à la Communauté avec ſon humilité ordinaire, ſuppliant le Pere de ſuppléer à ſa foibleſſe. Cependant toutes fondoient en larmes ; & il n'y en avoit pas une qui n'eut voulu racheter la vie d'une ſi précieuſe Mere par la ſienne propre.

» Le Pere Pallu en ſortant dit, qu'il » étoit ſi enbaumé de la ſainteté » de cette Mere, qu'il croyoit qu'il » ne reſtoit plus que la mort pour » donner le dernier trait à ſa béa- » titude.

Le Dimanche elle reçut l'Extrême-Onction par Mr Perat

Confeſſeur de la Maiſon : Elle demanda avec grande pieté ce Sacrement, qu'un ſaint Pere appelle le Sceau ſacré de l'Egliſe ſur nos corps, qui les conſacre à la réſurrection bienheureuſe.

Les derniers jours elle n'eut aucun repos : Car dans les momens où l'on croyoit qu'elle en prenoit, c'étoit ceux où Dieu operoit en elle des effets extraordinaires de grace, que l'on découvroit par quelques petits mots qui lui échappoient dans les ſaintes ardeurs de ſon amour pour ſon bon Maître.

Le Mardy veille de ſa mort elle ſouhaita de voir le Pere Pallu. Il vint la confeſſer. Elle luy dit, *mon pere j'ay une peine, c'eſt de deſirer trop ardemment de mourir.* Le Pere luy répondit, que ſaint Paul « avoit deſiré d'être ſeparé de ſon « corps pour être avec JESUS- « CHRIST. Elle luy repartit : *En « ſaint Paul c'étoit amour pur ; mais*

chez moy, il y a bien du meſlé & de l'amour propre.

Le reſte de ſes paroles n'étoient plus que de ſaints deſirs pour ſon Bien-aimé. Néanmoins elle étoit pénétrée de ſa propre baſſeſſe & d'une profonde humilité.

Ce jour meſme elle dit à une de nos Sœurs, *qu'elle avoit pris pour ſon occupation interieure ces paroles* du Credo, *a eſté conçeu du Saint-Eſprit, né de la Vierge Marie.* Elle ajoûta, *que Dieu luy avoit donné un grand ſentiment d'amour, en penſant que le même qui s'étoit incarné pour elle luy avoit donné ſa ſainte Mere en la perſonne de ſaint Jean.* Elle ajoûtoit, *Dieu ne m'eſt-il pas bon, mon enfant, preſentement que je ſuis proche de la mort, de me l'avoir donnée, afin que je me jette dans ſon ſein maternel? Que je ſuis obligée de luy eſtre fidelle: c'eſt ma chere eſperance auprés de ſon divin Fils.* Les Sœurs ne pouvoient aſſez admirer ſa preſence d'eſprit. Le Me-

decin la viſitant le matin du jour de ſa mort, fut ſurpris de la voir entendre la Meſſe de ſon lit, on la diſoit pour elle dans la Chapelle de l'Infirmerie. Elle l'entendoit encore avec tant d'application interieure, qu'il dit, voicy un eſprit bien fort, elle le conſervera juſques à la fin. Nôtre Mere le remercia des peines qu'il avoit pris, & l'aſſura de ſes prieres.

Les pratiques de vertu qu'elle a faites pour prendre de la nourriture étoient héroïques; comme elle ſentoit que cela l'étouffoit, elle faiſoit à chaque fois le ſacrifice de ſa vie. Elle diſoit, *Hé! ne ſerois-je pas bien heureuſe de mourir par obeiſſance? N'eſt-ce pas une grace que Dieu me fait, que dans une choſe que l'on me donne de ſi bon cœur, & qui eſt néceſſaire à la vie, j'y puiſſe trouver occaſion de ſouffrir? Que Dieu eſt bon de me donner ce tems-là, à moy qui l'ay ſi mal ſervy!* tour-

nant tout à son humiliation.

Quand nos Sœurs luy demandoient sa bénédiction, elle prenoit son Crucifix pour leur donner, disant ; *Nôtre bon Maître vous la donne.* Elle n'eût pas pris une goute d'eau, sans remercier celle qui luy donnoit ; car la civilité étoit, ce semble, née avec elle.

Et le soin qu'elle a eu jusques à la fin que l'on ne découvrit rien de son corps dans les grandes inquiétudes où elle étoit, marquoit bien son admirable pureté; disant le jour même de sa mort comme on la remuoit: *Il faut garder l'honnesteté en toutes choses.* On a remarqué toute sa vie, qu'elle avoit un trés-grand respect pour ses Superieures, qu'elle regardoit comme son JESUS-CHRIST en terre : & si nôtre trés-honorée Mere entroit dans sa chambre, on voyoit sur son visage un épanchement. Elle faisoit effort pour luy parler, & quand on la prioit

de ne ſe point violenter, elle répondoit. *Cela ne m'incommode point de parler à nôtre Mere. Si nôtre Seigneur étoit-là, ne luy parlerois-je pas ? Et elle me tient ſa place.* Elle prenoit tous les jours ſa bénédiction. Il faut avoüer que ſa perte luy a eſté auſſi extrémément ſenſible, & qu'elle ſçavoit bien la trouver dans toutes les occaſions, où ſes ſages conſeils étoient pour elle un grand appuy, & qu'elle a rendu à ſon merite toutes les reconnoiſſances dont ſon cœur & les nôtres étoient remplis pour l'unique Mere Eugenie.

Une Sœur approchant d'elle la veille de ſa mort, luy dit, quelle joie de vous retrouver ! A quoy elle répondit : *Il faut plûtoſt ſe réjouir de ce que Nôtre Seigneur me donne encore ce jour pour ſouffrir. Tant qu'il luy plaira. J'eſpere qu'il me fera la grace de chanter à toute éternité ſes miſericordes.* Et la même Sœur luy demandant un petit mot pour ſon

bien. *Aimez Dieu*, luy dit-elle, *& vôtre ame vivra :* l'assurant de ne la point oublier dans le Ciel.

La veille de son heureux trépas sur le matin elle fut deux heures dans une si grande foiblesse que l'on la crut à l'agonie. Mais en étant revenuë, elle demanda *qu'on luy laissât du tems pour faire son Oraison, & pour remercier Dieu d'une grace que sa bonté luy avoit faite, & qu'il luy venoit de faire voir si grande, qu'elle ne l'en avoit point assez remercié :* C'étoit celle de sa conversion de l'héresie, & de la délivrance d'un doute de son salut, dont elle étoit redevable à saint François de Sales.

Elle parut pénétrée d'un grand sentiment de la sainteté de Dieu; & on eut sujet d'admirer son exactitude, quoy qu'elle fut accablée de maux de demander permission de remettre son examen au lendemain. En effet le faisant le matin suivant dans un esprit fort re-

cueilli & aneanti ; une Sœur qui étoit auprés d'elle luy dit, vôtre examen dure depuis une heure, & vous n'en prenez guere moins que cela tous les jours. A quoy occupez-vous ce tems ? Elle luy répondit, *à remercier Dieu de toutes les misericordes qu'il m'a faites, faisant sentir à mon cœur la grace de ma conversion & de ma vocation religieuse. Je le remercie de ce qu'il me donne lieu de souffrir pour luy, aprés avoir mené une vie si lâche. N'est-ce pas une grande misericorde qu'il me fait ? Remerciez-le pour moy. Ayons bien soin de ne luy point déplaire. Si vous sçaviez ce que c'est*, me disoit-elle, *que de plaire à Dieu & se plaire en Dieu ! Que nous sommes mauvaises à nous-mêmes quand nous suivons nos inclinations ! Une ame religieuse ne doit les regarder que pour les mortifier, ou pour les mépriser.* En suite elle employoit cette heure à prier pour la sainte Eglise, pour le Pape, pour le Roy, pour la paix, pour

les néceſſitez publiques, pour ſon Inſtitut, pour la Superieure & pour ſa Communauté. Elle fit toutes ces prieres le jour même de ſa mort.

Elle a connoiſſance du jour de ſa mort.

La veille elle nous dit le ſoir dans ſa douceur ordinaire, *bon ſoir nos Sœurs ; je crois que je ne ſeray plus malade demain.* Il y avoit déja un mois que voyant les fueilles preſtes à tomber, elle dit à une de nos Sœurs, *les feuilles tombent, & moy avec elles.*

Eſpece d'extaſe.

L'on a ſujet de croire, que le jour de ſa mort ne luy a pas été inconnu, & quelques autres en ont eu auſſi des preſſentimens. Dés que le jour de ſaint Michel vint à commencer, elle repeta pluſieurs fois. QUIS UT DEUS? *AH! QUI EST COMME DIEU? Non, mon bon Dieu, rien au deſſus de vous ; rien avec vous ; rien que vous, ô mon partage & mon héritage pour l'éternité, mon Dieu & mon tout!*

Le matin de ce jour ſur les ſix

heures, elle entra dans un profond recueillement, aprés un quart d'heure elle ſe releva ; & comme un Cigne ſacré elle chanta d'un ton ferme ce petit couplet, qui faiſoit ſon occupation interieure. Elle chante le jour de ſa mort.

Faire tes volontez ſera tout l'exercice,
Où mon eſprit ſe porte d'œuvres & de deſir.
Ne penſer qu'à te plaire, & ſans nul artifice,
Sera tout mon employ, comme tout mon plaiſir.

Enſuite elle revint dans ſon repos, ayant un viſage doux & un certain air celeſte qui nous la faiſoit regarder comme un Ange du Paradis, la conſiderant à genoux au pied de ſon lit pendant qu'elle étoit dans un eſpece d'extaſe, où chacune crut qu'elle y recevoit quelque grace bien particuliere. Ses premieres paroles aprés ce ſommeil ſacré, furent, *Allons, allons à l'éternité : un Dieu & rien plus.*

Vers une heure, des inquietu des mortelles la tourmenterent fort, qu'elle ſouhaita d'être miſe ſur une chaiſe ; mais comme on vit qu'elle n'en pouvoit plus, nôtre Mere la pria qu'on la remit au lit. Elle répondit doucement, *tout ce qu'il vous plaira*, ce fut ſa derniere parole : Car elle tourna à la mort dans le mouvement que l'on luy fit. Monſieur le Confeſſeur fut promtement averti par une cloche que l'on ne ſonne que dans ces occaſions. Il ſe rendit auſſi-toſt à l'infirmerie un quart d'heure avant ſon heureux trépas, qu'elle perdit connoiſſance. Elle l'avoit prié deux jours devant, que s'il la voyoit en cet état il luy donnât l'abſolution, ce qu'il fit, la Communauté y vint auſſi, & elle fit les prieres des Agoniſans, durant leſquelles elle expira fort doucement.

Sa mort. Ce fut ſans doute dans l'heureuſe experience de ce que dit

Avila. Bien-heureux celuy que « JESUS trouvera en luy, quand il « viendra à luy ! O l'excellente cho- « ſe de mourir & d'eſtre avec JESUS- « CHRIST ; puiſque la vie nous eſt « donnée pour le chercher ; la mort « pour le trouver, & l'éternité pour « le poſſeder. «

Monſieur le Confeſſeur aſſura qu'il n'avoit jamais veu une ame ſi pure, & qu'il la croyoit déja joüiſſante de Dieu. Ce témoignage eſt bien conſiderable.

Mais ce moment ſi favorable pour elle fut pour nous un moment de douleur & de larmes, qui échaperent à nos yeux. Auſſi le Chriſtianiſme n'eſt pas barbare, & il n'a jamais condamné les pleurs des enfans ſur le tombeau de leurs meres. Elle a pû mépriſer nos éloges ; elle a pû ſe défendre de nos honneurs ; mais étant nôtre Mere, elle n'a pû ſe ſéparer de nous ſans emporter nos cœurs avec elle.

Témoignages de douleur de la Communauté.

Chacune soupiroit comme Joas à la mort d'Helisée. Pourquoy nous laissez-vous, vous qui étes le chariot d'Israël & sa conductrice ? Il est vray que le Prophete Royal nous assure que la mort des justes est précieuse devant Dieu: Ce saint Roy avoüoit pourtant qu'il avoit mis son cœur & ses affections aux Saints qui sont sur la terre : Il ne faut pas s'étonner si la perte de celle-cy nous a esté infiniment sensible aprés qu'elle avoit acquis si justement tous les nôtres. L'Ecriture Sainte nous dit que tout Israël eut raison de pleurer la mort de Sammuel, parce que c'étoit luy qui gouvernoit le peuple. Elle ajoûte qu'il étoit pleinement instruit de la loy de Dieu, & que dans des occupations continuelles il ne negligeoit rien de sa propre perfection.

C'est ce qui nous fait regreter la Mere Eugenie. Quand on pense qu'on ne verra plus l'exemple de

ſes vertus ; qu'elle ne donnera plus ſes ſages conſeils ; qu'elle ne ſera plus appliquée ſans relâche au ſervice de cette Maiſon qu'elle a gouvernée ſi long-tems, avec cette douceur & cette majeſté qui luy concilioit également les reſpects & les amours de nos cœurs. Et je pourrois dire en particulier que j'ay perdu la meilleure partie de moy-même, en perdant cette unique Mere. Mais il me ſemble qu'elle nous dit à toutes, que nous ne devons pas nous affliger de ſa mort, qui l'a heureuſement délivrée d'une vie miſerable ; puiſque, comme dit ſaint Bernard, il eſt encore plus pieux de nous réjoüir avec nos amis vivans dans le Ciel, que morts ſur la Terre. Non non, ne pleurez plus vôtre Mere. Car elle ſe repoſe de ſes travaux : Elle a commencé à vivre quand vous l'avez veu finir, de peur qu'elle ne ſe plaigne de nôtre peu de charité, de

luy envier le bonheur dont elle joüit.

Un ſaint Pere dit excellemment, que les ames que JESUS-CHRIST a choiſies en ce monde pour ſes Epouſes, commencent à la mort à joüir des droits que leur a acquis leur alliance divine : Et comme l'Ecriture Sainte nous aſſure que l'Epouſe doit quitter ſon pere & ſa mere pour aller avec ſon Epoux ; ainſi l'ame quittant ce monde miſerable, & ſon corps dit adieu à la pourriture, que Job appelle ſon pere & ſa mere, & aux vers, qu'il appelle ſes ſœurs, pour entrer dans le Ciel, ſeconde maiſon que le divin Epoux luy donne; & là habitant avec Dieu par un heureux échange, elle dit à l'incorruption vous étes mon Pere, à l'immortalité vous étes ma Mere, & aux Anges vous étes mes Freres. Voilà comme JESUS-CHRIST traite ſes Epouſes. O quelle abondance de biens cette ame trés-

pure

pure de la Mere Eugenie poſſede-t-elle dans la joüiſſance de celuy qui comprend en ſoy tous les biens ! Quel tréſor que de joüir de ce qui eſt ſans prix ! Quelle felicité de vivre dans ce Royaume, dont la valeur ſe meſure à l'infinité ; l'étenduë à l'immenſité, & la durée à l'éternité ! Heureuſe experience qui luy fait dire: Je ſuis maintenant pleinement ſatisfaite, puiſque je vous vois, ô mon Dieu dans vôtre gloire !

Circõſtances extraordinaires arrivées à ſa mort.

Il ſe rencontre quelques circonſtances aſſez conſiderables dans la mort de la Mere Eugenie, pour faire croire qu'il s'en eſt fait une feſte dans le Ciel. En effet ſi Nôtre Seigneur nous l'aſſure d'un pecheur converti, rien n'empêche de croire qu'il s'en fait au decez de quelques perſonnes extraordinaires en ſainteté. C'eſt pourquoy l'Egliſe appelle la mort des Saints leur naiſſance, & elle aſſu-

re que les Anges & les Bienheureux viennent au devant d'eux.

Une perſonne de merite qui avoit autrefois connu cette venerable Mere, & qui étoit à cinquante lieues de Paris quand elle eſt décédée, a écrit à la Su-
» perieure de céans. Permettez-
» moy de vous dire que la nouvelle
» de la mort de la trés-honorée
» Mere Eugenie ne m'a pas entie-
» rement ſurpriſe, quoy qu'elle ait
» extraordinairement affligé mon
» cœur, dont je ne doute point que
» le vôtre ne ſoit pénétré. Je vous
» diray, que la nuit du jour de ſaint
» Michel, je fus continuellement
» occupée avec cette digne Mere,
» la voyant d'une trés-grande beau-
» té, dans le milieu d'une belle
» Egliſe, toute remplie de lumiere
» par une grande quantité de cier-
» ges, de Prêtres & de Religieuſes
» avec beaucoup d'agitation, d'un
» grand monde à l'entour de cette

digne Mere, qui me paroiſſoit « d'un tein & d'un air jeune. Ravie » de la voir, & croyant avoir la « conſolation de luy parler, j'en « fus privée par le réveil. Mais cette « préoccupation me donna de la « joye & de la douleur tout en- « ſemble. Je jugeay auſſi tôt qu'il y « avoit quelque changement dans « ſa ſanté. Le lendemain j'appris « ſa maladie, & peu aprés ſa « mort. Ce n'eſt pas ſans raiſon « que vous l'appellez un treſor de « vertu. «

Je ne m'étonne pas que Dieu faſſe connoître ſa ſainteté par des choſes extraordinaires ; la ſuite nous en apprendra bien d'autres.

Il y a pluſieurs perſonnes d'une doctrine conſommée, qui ont des entretiens interieurs & des ſaintes communications avec cette ame précieuſe. D'autres s'y addreſſent comme à leur Avocate auprés de Dieu & ils ſentent un

effet trés-prompt de ſes puiſſantes interceſſions.

Une bonne ame ſe trouvant preſſée de demander à Dieu qu'il luy fit connoître ce qu'il deſiroit d'elle, entendit une voix interieure qui luy dit, *Uniſſez-vous à* JESUS-CHRIST, *& faites ce qu'il a fait durant ſa vie mortelle, accompliſſant de moment en moment la volonté de Dieu, ſoit pour ſouffrir, ſoit pour agir. Fortifiez-vous en Dieu & vous ferez en Terre ce que les Saints font dans le Ciel, vous abîmant en Dieu, en vous ſéparant de vous-même.* Ces paroles produiſirent une grande paix & une certitude du bonheur de cette benite ame.

Une autre connoiſſance a été donnée, qu'elle étoit abîmée dans une plenitude de la joye de Dieu, dans laquelle par ſon amour pur, enflammé & ſéraphique, elle goûtoit des plaiſirs ineffables; toute pénétrée des divines per-

fections, poſſedée & glorifiée en luy par une transformation ſi ſublime, qu'elle ne ſe peut expliquer de la maniere qu'il l'a fait connoître à cette perſonne; qui reçût encore une aſſurance de la protection de cette bonne Mere. *Soyez fidele*, luy dit-elle interieurement, *& vous gouterez les delices de Dieu: Je vous laiſſe avec ces mots, fidelité ſans relâche juſqu'à la mort: amour ſans partage & ſans reſerve: toute à Dieu, toute en Dieu, & l'éternité bien-heureuſe eſt à vous.* Cette grace produiſit en elle une confiance filiale.

En effet ſi la divine bonté luy a fait des graces durant ſa vie de celles que ſaint Paul appelle gratuites & dons du ſaint Eſprit; qui peut douter de ſon pouvoir auprés de Dieu dans le ſéjour de la gloire?

Encore que nôtre Mere fit plus d'état de la plus petite pratique de vertu, que d'un miracle, il a

Graces extraordinaires.

plû à Nôtre Seigneur de faire voir la ſienne par l'éclat de ſes œuvres ſurnaturelles. Toute la Communauté fut témoin en l'année 1663. de celle que je vais dire.

La Mere Anne-Marie Bolain fut obligée de quitter la conduite des Filles de ſainte Madelene qu'elle gouvernoit avec bénédiction, à cauſe d'une ſurdité extréme qui luy ſurvint, voyant qu'elle ne pouvoit preſque rien entendre; même avec un cornet, elle revint céans; & nôtre Mere Eugenie luy voyant à cela prés une bonne ſanté, & admirant en cette venerable Ancienne l'eſprit de ſon ſaint Fondateur qu'il ſembloit luy avoir communiqué avec le voile qu'elle avoit reçû de ſes mains ſacrées, elle fut inſpirée de faire une neuvaine avec elle devant la précieuſe Relique d'une partie de ſon cœur que l'on poſſede céans, afin que ce grand Saint luy ren-

dit loüie. Ses prieres ne furent pas ſans effet : Car le quatriéme jour la Mere Anne Marie achevant ſa priere, ſe trouva guerie, ſans que jamais elle s'en ſoit ſentie depuis, ayant été Superieure à Chaillot & céans ; & elle aſſuroit qu'elle étoit redevable de cette grace aux prieres de nôtre Mere Eugenie, qui de ſon coſté la référoit à ſon ſaint Fondateur & à la Mere Anne Marie. Ce ſont des diſputes de Saints, telles qu'il y en avoit entre ſaint Paul & ſaint Antoine.

Une de nos Sœurs domeſtiques ayant depuis pluſieurs jours un mal de teſte extrême, prit la main de nôtre Mere & la poſa deſſus : elle ſe trouva auſſi-tôt quitte de ſa douleur & elle retourna à la Cuiſine n'ayant plus eu de peine au feu qui luy cauſoit ces ſortes de maux, & elle a attribué cette grace aux prieres de nôtre Mere Eugenie. Quelquefois la même

Sœur étoit ſi accablée de peines interieures, qu'elle diſoit qu'il luy ſembloit que ſans ſon ſecours elle y auroit ſuccombé, & que la force que Dieu donnoit à ſes paroles luy paroiſſoit bien extraordinaire.

Une bonne Religieuſe d'un autre Ordre que celuy-cy tourmentée d'un mal de teſte fort violent, ayant une de ſes lettres, la poſa ſur le mal, & auſſi-tôt elle s'en trouva délivrée, elle aſſuroit depuis, que la choſe l'avoit ſi fort ſurpriſe, que cela ne s'étoit point paſſé ſans miracle.

Nous avons encore des preuves qu'elle a eu le don de prophétie. Entre pluſieurs choſes elle en prédit une que perſonne ne pouvoit ſçavoir, & que l'évenement fit voir avec admiration par la mort d'une de nos Sœurs qui étoit alors en bonne ſanté.

Au reſte, ſi la voix du Peuple eſt la voix de Dieu; quand la Mere

Eugenie

Eugenie mourut, il n'y eut pas juſques aux Marchez & aux Places publiques, où l'on diſoit pour nouvelle, qu'une ſainte étoit morte à la Viſitation de la rue ſaint Antoine.

Ce ſentiment eſt ſi général, que les Monaſteres de ſainte Marie qui en ont écrit de tous coſtez ne peuvent s'en taire. Pluſieurs ont fait pour elle les prieres comme pour une Sœur de leur Maiſon, d'autres l'appellent la vénérable Ancienne de l'Ordre, le conſeil, l'exemple, la gloire & la colomne qui éclairoit l'Inſtitut, dont la douce memoire parfume tous les cœurs ; attendant le récit de ſes vertus avec impatience. Ces Monaſteres ont témoigné une ſenſible douleur de ſa perte, la regardant comme la Mere commune, avoüant que depuis la mort de la Mere de Chantal, on n'avoit pas veu une affliction plus univerſelle dans l'Ordre.

Mais avant que d'entrer dans l'éloge de ſes vertus, il eſt à propos de finir le ſujet de ſa mort par une remarque qui tombe encore dans le ſentiment de toutes les perſonnes qui l'ont connue, & de la qualité des graces qu'elles en ont reçûes. C'eſt que comme chaque Saint a ſon caractere particulier, ſoit en vertu, ſoit dans les faveurs qu'ils obtiennent de Dieu, ſoit pour l'ame, ſoit pour le corps, il nous paroît que celuy de la grace de la Mere Eugenie eſt de donner & de procurer la paix. Elle a eſté attachée à ſa conduite durant ſa vie. C'eſt encore ce qu'elle fait depuis ſa mort. Saint Pierre aſſuroit les fidelles, qu'il auroit ſoin d'eux aprés ſon decés. L'Ecriture Sainte nous aſſure, que Jérémie & Onias prioient pour le peuple de Dieu. Si ces Saints le faiſoient ſi efficacement dans les limbes, nous avons bien lieu de croire que nôtre Mere

Le caractere de ſa grace.

Eugenie le fait trés-puiſſamment pour nous dans le Paradis, & que comme elle a eſté la fille de ſon Dieu, elle procurera la paix par tout : Paix de conſcience pour ceux qui ſeront troublez & qui luy demanderont. Paix dans les familles pour éteindre les querelles & les diſſentions. Paix pour les Communautez & pour les particuliers. Cette Maiſon joüit heureuſement de celle qu'elle y a ſi bien maintenuë. Mais il faut tâcher de l'obtenir pour le Royaume, à qui elle l'a tant de fois ſouhaitée, afin que nous paſſions de la paix temporelle à l'éternelle. Et que nôtre grand Roy ſoit couronné dans le Ciel comme ſes victoires le font triompher ſur la Terre.

Je finis cette troiſiéme Partie, en remarquant les tems de ſes trienaux. Nôtre Mere Eugenie revint de Port-Royal en l'année 1665. le 22. Decembre. Elle fut

élûë Superieure céans en 1667. & la fin de ſes ſix ans arriva en 1673. Elle fut élûë en 1676. La fin de ſes ſix ans ſe trouva en 1682. En 1685. elle fut élûë Superieure, & ſes derniers trienaux finirent en 1691. qui fut ſa derniere dépoſition trois ans & demy avant ſon decés. Elle a gouverné cette Maiſon trente-trois ans & dans les autres lieux où elle a eſté. Cela fait environ quarante ans de gouvernement. Elle eſt morte âgée de quatre-vingt-ſix ans & demy, & ſoixante-cinq de profeſſion, du rang des Sœurs Choriſtes. Ses années ont eſté remplies d'une vertu ſi rare, qu'on luy pourroit bien appliquer ce paſſage de la Sageſſe, & „ luy faire dire ; J'ay eſté comme un „ Olivier fructifiant en la Maiſon „ de mon Dieu, & je luy ay ſervi „ en ſa ſainte habitation en ſa preſence tous les jours de ma vie. Et je puis dire qu'en loüant cette incomparable Mere, je loüe la

vertu ; & qu'en loüant la vertu, je la loüe. On a veu en elle comme les Saints vivent & comme ils meurent.

QUATRIE'ME PARTIE.

De ſon Eſprit interieur & de ſes Vertus.

S'Il eſt néceſſaire de donner dans cette vie une idée de l'interieur de la trés-précieuſe & incomparable Mere Eugenie; c'eſt ici, je l'avoüe, que je me ſens accablée ſous l'abondance de ma matiere. Quel moyen de déchirer le voile ſacré de ce ſanctuaire, ſi la mort ne l'avoit déja fait? Mais que verrions-nous dans cette Arche myſtique toute revetuë de l'or de la charité, ſinon la loy de ſon Dieu écrite, non ſur la pierre, mais ſur les tables de ſon cœur; j'entends par là ſa foy, ſon eſperance & ſon amour qui comprend

auſſi ſon Oraiſon. Nous y verrions la manne qui nous figure ſa dévotion au trés-Saint Sacrement. La verge d'Aaron qui fleurit miraculeuſement en portant des fruits en un moment, repreſente fort naïvement la trés-ſainte Vierge qui a produit de cette façon le fruit de vie. Les cinq Livres de Moïſe & ſa baguette nous figurent ſes maximes & ſa maniere de gouverner. Les deux Cherubins d'or aux deux coſtez de l'Arche ont eſté pour elle ſaint Joſeph & ſaint François de Sales. Tous les ornemens qui la paroient nous figurent pluſieurs vertus dont nôtre Mere Eugenie a eſté ornée. Et c'eſt dans cet ordre que je prétends montrer ce que la grace a fait en elle, & ce qu'elle a fait avec elle.

Saint Bernard dit excellemment, que vouloir ſonder les veritez de la Foy, c'eſt temerité; les honorer & les aimer, c'eſt pieté. De ſa Foy.

Enfin les voir ſera la felicité éternelle.

C'eſt la ſcience du Chrétien fondée ſur la parole de Dieu, de laquelle, comme dit ſaint Pierre, nous rapporterons pour fruit le ſalut de nos ames ; Nous croyons que la ſienne joüit de ce bonheur, puiſque ſa foy étoit ferme ſans douter, ſimple ſans éplucher, & efficace pour operer. Auſſi a-t'elle experimenté, ce que dit un Saint, que où la foy eſt ſincere, là JESUS-CHRIST veille & aſſiſte toûjours.

L'on peut dire qu'elle s'eſt faite ſainte par ſa foy & par ſa douceur.

Elle étoit ſi ſenſible à la miſericorde que Dieu luy avoit faite de ſortir de l'héréſie, qu'elle en faiſoit tous les ans une commémoraiſon avec grande devotion le jour de ſaint Gervais & de ſaint
» Prothais. En parlant de cette
» grace, elle diſoit ce Verſet : NON

FECIT TALITER OMNI NATIONI; *Ha! il n'a pas fait ainſi à tous. Je ne dis pas ſeulement que Dieu eſt bon, mais qu'il m'eſt infiniment bon. Oüi c'eſt une bonté qu'on ne peut concevoir: moy ver de terre, il m'a regardée, il m'a préferée, pour me mettre dans ſon parc, où j'ay tout à ſouhait. Oüi je le crois, qu'étant membre de cette Egliſe, je verray les biens du Seigneur en la terre des vivans.*

On peut dire que toutes ſes paſſions n'étoient employées que pour la foy & pour l'Egliſe. Car ſi elle aimoit, c'étoit ſes veritez: Si elle ſe réjoüiſſoit, c'étoit de ſes heureux ſuccés; ſi elle ſentoit de la triſteſſe, c'étoit de voir des héréſies & des opinions condamnées oſer encore paroître. Si elle craignoit, c'étoit tout ce qui pouvoit y donner entrée dans ſa Maiſon ou dans ſon Inſtitut, auquel elle a donné de trés-bons conſeils pour s'en préſerver. Il ſembloit qu'elle avoit là-deſſus des yeux

d'Argus. Car elle perçoit juſqu'aux diſſimulations les plus profondes; & elle n'eut jamais reçeu un livre, ny un Confeſſeur, ny un Prédicateur qui en eut eſté ſoupçonné. Elle s'eſt ſoûtenuë dans mille affaires épineuſes ſur ce ſujet. Son zele étant à l'épreuve de tout propre interêt, de toute réputation & de tout avantage, n'en trouvant point d'autre, que d'être inviolablement attachée à la foy de l'Egliſe, hors de laquelle il n'y a point de ſalut, & qui condamnant toutes les autres, nous enſeigne que nous ne pouvons errer en la ſuivant. On peut dire que la religion a eſté ſa vertu dominante. S'il arrivoit des Jubilez, elle recevoit ces graces avec une ardeur d'amour nompareille. Ses diſcours généraux & particulier nous raviſſoient ſur ce ſujet. *Quoy*, diſoit-elle; *mon Dieu ! Nous donner la clef de vôtre cœur & de vos tréſors. Il ne faut plus qu'aller puiſer abon-*

demment dans les fontaines du Sauveur.

Comme elle avoit des médailles des plus belles Indulgences, elle étoit trés-fidelle à les gagner, ne doutant point qu'elles ne fussent un excellent moyen pour éviter le Purgatoire, & pour soulager les pauvres ames qui y souffrent. C'est pourquoy elle leur appliquoit, sur tout à ses Sœurs décedées dans sa Maison & à celles de l'Ordre. Elle n'oublioit pas les parens des Sœurs & les ames les plus délaissées; Elle a dit soigneusement l'Office des Trépassez jusqu'à quatre-vingt-cinq ans. Elle y a suppléé depuis par d'autres prieres: & même trois jours avant sa mort, elle envoya demander à nôtre Mere ce qu'elle diroit à la place de celuy que la Communauté disoit. Les cérémonies de l'Eglise luy étoient fort recommandables. Elle eut donné sa vie pour la moindre, comme Sainte The-

reſe. Elle ne ſe fut pas couchée ſans prendre de l'Eau-benite, baiſer les pieds de ſon Crucifix, & faire pluſieurs Actes néceſſaires pour bien mourir; parce que Nôtre Seigneur nous avertit d'y eſtre toûjours préparez. Les ſaintes Reliques, les Images dévotes, le Roſaire, le Scapulaire & les Confreries étoient les objets de ſa vénération, bien qu'elle crût qu'étant Religieuſe, & par conſequent conſacrée à Dieu d'une façon plus particuliere, c'étoit une abnégation convenable à ſon Ordre de ſe priver d'entrer dans les Confreries; Et auſſi de peur de ne pas s'acquitter aſſez religieuſement de ces ſaints devoirs. Mais elle les conſeilloit fort aux perſonnes ſéculieres, ayant un trés-grand reſpect pour tout ce que l'Egliſe approuve. Elle a fait long-tems travailler céans pour faire des ornemens à de pauvres Egliſes de la campagne; & elle en en-

voyoit auſſi en Canada tous les ans, ayant un grand zele pour l'ornement des Autels, pouvant bien dire comme David, *Seigneur j'ai aimé la beauté de vôtre Maiſon & le lieu où vous habitez.*

On luy dit un jour qu'en quelque endroit des écrits de ſaint Bernard, il ſemble ne pas approuver la parure des Egliſes. Que ſes cérémonies exterieures ne ſont bonnes que pour un peuple groſſier & charnel comme étoient les Juifs, mais non pas pour des Chrétiens qui doivent ſervir Dieu en eſprit & en verité. On ajoûta, que ce n'étoit point l'eſprit de l'Egliſe primitive. *Il eſt vray*, dit nôtre Mere, *qu'on peut ſe ſervir des argenteries de l'Egliſe dans des néceſſitez extraordinaires pour ſecourir les pauvres. Mais de dire que ces choſes exterieures ne ſoient bonnes que pour un peuple groſſier ; Je crois que quand ce ne ſeroit que pour cela, elles ſeroient abſolument neceſſaires dans ce ſiecle*

malheureux, qui n'eſt preſque compoſé que d'indévots, ou d'un peuple fort groſſier. Et ſes ornemens en frappant les ſens, excitent le reſpect & la devotion. N'eſt-ce pas là où JESUS-CHRIST *attend les hommages des biens qu'il nous a luy-même donnez, luy dis-je, qui nous prépare là haut un palais ſi magnifique. S'il a voulu vivre & mourir pauvre, il choiſit une ſalle bien ornée pour l'inſtitution de ſon divin Sacrement.*

Pour ce qui regarde l'Egliſe primitive, elle pria que l'on luy dit ce que Baronius en rapporte : Et luy ayant eſté répondu, qu'il eſt parlé des tréſors de l'Egliſe dans la vie de ſaint Laurens, qui vivoit au troiſiéme ſiecle. Que Conſtantin un peu aprés fit de magnifiques dons aux Egliſes, & que ſon néveu Julien l'Apoſtat en ayant pillé les vaiſſeaux précieux, en prenoit occaſion de blaſphemer contre Nôtre Seigneur ; pluſieurs preuves de cette nature la con-

firmerent dans la penſée qu'on impoſe au public, quand on aſſure que l'Egliſe d'apreſent eſt fort differente de la primitive ſur ce ſujet. Elle eſt toûjours la même; & ſi les ſiecles l'ont fait vieillir, ſon antiquité nous la doit rendre plus vénérable.

Nôtre Mere Eugenie recevoit le Sacrement de Pénitence avec une diſpoſition trés-humble, faiſant ſoigneuſement ſon examen d'une maniere ſi recueillie, qu'il étoit aiſé d'y remarquer ſa dévotion & ſa contrition.

Quand on ſonnoit la Confeſſion pour les infirmes, elle diſoit quelquefois. *Allons nous laver dans le ſang de* JESUS-CHRIST. *Quelle bonté de s'être engagé de nous pardonner toutes les fois que nous l'en prions, ſans borner ſes faveurs! Qu'il montre bien qu'il eſt le Dieu de miſericorde, & que ſon cœur eſt riche en graces. Ayons opinion du Seigneur en toute bonté, & de nous en toute humilité.*

Elle avoit un grand zele pour l'Office du Chœur. *Voyez*, disoit-elle, *qu'il est appellé divin, parce que c'est ce que Dieu fait de toute éternité, de se louer & de s'aimer soi-même.*

S'il falloit chanter quelque chose d'extraordinaire, comme des Litanies & l'Office des trois jours de Tenebres, elle le faisoit étudier soigneusement, & quand on n'y avoit point fait de fautes, elle en congratuloit les Sœurs. Mais elle reprenoit fort serieusement de celles qui se commettoient sur cette matiere. Si elle trouvoit quelques Leçons ou quelques Litanies indévotes, elle les faisoit changer; disant, *que les airs de l'Opera ne conviennent pas à l'Eglise.* C'est ce qui la rendoit difficile aux Musiques d'apresent, n'aimant pas les violons en ce lieu, mais bien les orgues.

Si on luy disoit, que le chant de l'Institut étoit difficile & desagréable

gréable, elle répondoit: *l'abnégation & la mortification qui l'accompagne ſera récompenſée du plaiſir éternel d'entendre les Concerts angeliques & d'y tenir nous-même, nôtre partie, en attendant que nôtre bouche ſoit remplie de ſes louanges & nôtre cœur de ſon amour.*

Ce grand fonds de Religion luy inſpiroit cet eſprit filial, cette confiance amoureuſe, qui luy faiſoit regarder Dieu comme ſon pere, goûtant beaucoup cette parole de ſaint Jean: *Admirez la charité de Dieu qui nous appelle ſes enfans, & qui veut que nous le ſoyons en effet. Ce qui ſe fait par la grace ſanctifiante, que ſaint Pierre nomme une participation de la nature divine. Eſtre héritiers de Dieu, cohéritiers avec Nôtre Seigneur, c'eſt ſelon ſaint Paul la ſuite & le droit de cet héritage: O qu'il eſt riche, puis qu'il renferme un bonheur éternel, la poſſeſſion de Dieu pour être nôtre trop grande recompenſe! En vertu de cette*

adoption divine nous avons part aux mérites de JESUS-CHRIST *en qualité de nôtre Frere, devant hériter un même Royaume par ſa grace comme il l'a par droit naturel. Nous ne penſons poit aſſez à cette nobleſſe, à ce droit admirable que nous recevons au Baptême, & qui fait le fondement de nôtre eſperance. Penſons un peu à cet héritage qui eſt conſervé pour nous dans les Cieux. Je ſçay bien, dit ſaint Paul, qui eſt celuy à qui je me ſuis confié ; il me rendra à la mort le dépôt de toutes mes bonnes œuvres pour m'en récompenſer.*

Une Sœur luy demanda un jour ce qui l'avoit touchée dans l'Evangile dont elle tenoit le Livre. Elle répondit. *Ce ſont les paroles de l'Epître de ce jour, où Daniel conſiderant l'amoureuſe Providence de Dieu qui pourvoyoit à ſon beſoin, en luy envoyant le Prophete Habacuc, dit, Ha Seigneur ! je le ſçavois bien, que vous n'abandonniez jamais ceux qui vous aiment, & qu'il n'y a point*

de confusion à craindre pour ceux qui se confient en vous. Car, ajoûta-t-elle, *le Pere Noüet dit trés-bien là-dessus, que le cœur de Nôtre Seigneur est un tresor & nôtre confiance en est la clef. La confiance est la vie de l'ame. Confiez-vous en luy, vous abandonnant toute à luy, vous trouverez tout en luy. On exalte Dieu comme le Prophete Royal, quand on a une haute confiance en sa misericorde.*

O ame religieuse, la fille, l'Epouse & la conqueste d'un Dieu, que craignez-vous ? Vous luy étes trop chere pour consentir à vôtre perte. Il veille trop sur vous pour ne pas sçavoir vos besoins. Il est trop debonnaire, pour n'estre pas attendry de vos peines ; faites seulement ce que vous pourrez avec luy, & soyez assurée de son secours. Que l'Ecriture est admirable, quand elle nous dit qu'aprés que Dieu eut crée l'homme, il se reposa ; c'est qu'il trouva des indigences à remplir, & des pechez à pardonner : comme si faire De son esperance.

du bien & pardonner étoit le repos de Dieu. O quelle bonté, quelle miſericorde! Hé! Seigneur, que je ſuis petite devant vous, & grande dans vous! Rien devant vôtre Majeſté; tout en vôtre bonté; rien devant vôtre eſtre, & tout en vôtre cœur. Non je ne le quitteray point le bien-aimé de mon ame; je l'embraſſeray éternellement par la connoiſſance & par l'amour.

De ſon amour pour Dieu.

Nous y voicy donc heureuſement tombez ſur ce divin amour, plus ardent que le feu, plus précieux que l'or, & plus fort que la mort. Il a rendu la vie de nôtre Mere Eugenie ſainte, ſa mort trés-précieuſe, & ſon éternité bien-heureuſe. O quelles flammes ce beau cœur n'a-t-il point pouſſées vers le Ciel. *Que ce ſaint amour vive en moy, que mon ame vive par luy; car il eſt la vie des ames & l'ame des vertus. O Seigneur, diſoit-elle, regardez-moy, afin que je vous aime.*

Une ſeule de ſes retraites qui eſt tombée heureuſement entre mes

mains, ayant brûlé toutes les autres par humilité, nous apprendra quelque choſe de ſes ſentimens à l'égard de ſon bon Dieu. Car la tendreſſe de ſon cœur pour luy, luy faiſoit ſouvent ajoûter ce nom qui luy appartient par excellence, comme dit Nôtre Seigneur. Voicy comme commence cette Retraite.

Premier jour.

Contempler Dieu paiſiblement dans tout ce qui arrive, l'aimer ſouverainement, le goûter délicieuſement & le loüer continuellement par une inviolable réſolution de ne rien vouloir que ſon bon plaiſir, ſera mon occupation.

Second jour.

Mon veritable bonheur eſt d'eſtre à Dieu, & mon ſouverain bonheur de n'eſtre qu'à luy, pour l'aimer ſouverainement dans tout ce qui luy plaira que j'aye à faire & à ſouffrir.

Troiſiéme jour.

La béatitude conſommée conſiſte à voir Dieu & à l'aimer ſans ceſſe. Ma béatitude commencée & mon ſouverain bien eſt auſſi de le regarder & de l'aimer plus que tout pendant cette chetive mortalité. Beaucoup de pechez luy ſont pardonnez, parce qu'elle a beaucoup aimé. Celuy qui aura le plus aimé, ſera le plus Saint, & par conſequent le plus éloigné de pecher. Tout amour, point de peché. Divin amour je vous trouve par tout : brûlez donc mon cœur par tout, & conſumez par vôtre divin feu tout ce qui eſt en moy qui vous déplaît.

Quatriéme jour.

Je veux vivre & mourir avec JESUS. *C'eſt le divin Roy de mon cœur, & je veux qu'il ſoit le ſouverain Seigneur de toutes mes affections. Dieu eſt le tréſor des ſaints dans le Ciel, & il m'eſt ſi bon de vouloir eſtre le mien ſur la Terre ! Ne ſerois-je pas trop avare*

& trop ingrate, s'il ne me suffisoit pas. Divin amour de mon cœur, vous êtes mon Dieu & mon tout, mon lot & mon grand héritage au tems & pour l'éternité.

Cinquiéme jour.

Ma vie est en la volonté de Dieu, & ma sanctification en l'accomplissement d'icelle. Oüy, mon bon Dieu, tout ce qui vous peut plaire. Non, mon bon Dieu, je ne veux rien de ce qui vous déplaira. Vôtre volonté toute sainte & toute puissante soit faite, & non la mienne qui est une source de crime & de misere.

Sixiéme jour.

L'amour est fort comme la mort, & plus fort que l'Enfer, puisque l'Enfer peut bien châtier le peché, mais non pas le détruire. Au contraire l'amour de mon Dieu le détruit de telle sorte, qu'il ne peut subsister un moment avec luy. La sainteté ne consiste pas tant à faire beaucoup, qu'à aimer beau-

coup. Mon ſouverain amour ! Que mon Dieu entre tout dans mon cœur, & qu'il n'y ait rien entre ce même cœur & ſon ſouverain amour !

Septiéme jour.

Je vous veux aimer ſouverainement & vôtre ſainte volonté tous les momens de ma vie, mon bon Dieu, comme j'eſpere que vous me ferez la miſericorde de le faire dans toute l'éternité.

Huitiéme jour.

Le Dieu de mon cœur eſt le divin Epoux de mon ame. Il eſt tout à moy, & je veux eſtre toute à luy, & toute pour luy ; employant tous les momens de vie qui me reſtent pour eſtre tous immolée à ſon ſouverain amour, l'aimant uniquement & conſtamment. Le bonheur de vous plaire, divin amour de mon cœur, m'eſt & me ſera toûjours incomparablement plus cher, que tout ce que j'auray à ſouffrir ne me ſera conſiderable.

Neuviéme

Neuviéme jour.

Je suis toute à vous mon Dieu par nécessité ; j'y veux être aussi par amour & par fidelité. Je vous promets de me lier inséparablement à vôtre bonté, de m'assujetir à vôtre empire, & de n'avoir autre soin volontaire, que de vous plaire & de vous glorifier en toutes les actions de ma vie.

Dixiéme jour.

Le divin Epoux de mon ame est mort pour me donner la vie ; ma vie n'est donc plus mienne, mais à celuy qui se l'est acquise par un si grand prix & par un amour si ardent. Je ne dois plus vivre, aspirer, ny respirer, que pour ce divin Maître de mon cœur par une conversation immaculée & angelique, sur tout considerant que c'est par ce divin amour que je puis uniquement luy rendre le réciproque.

Ces paroles si pleines d'amour vous feront entendre mieux que les miennes, quelles ont été ses

saintes ardeurs pour son Dieu auſquelles ſes actions ont fidellement répondu. Voicy encore quelques-uns de ſes ſentimens ſur l'adorable Perſonne de Nôtre Seigneur, & ſur l'amour réciproque que nous luy devons.

Ce divin Sauveur eſt dans le Ciel comme médiateur pour nous exaucer; dans le trés-Saint Sacrement comme amy pour nous écouter ; & dans nôtre ame comme chef pour nous influer ſes graces & ſes lumieres.

Le Prophete Royal ne dit pas qu'il le fortifie, mais qu'il eſt luy-même ſa force & ſa miſericorde : Sa force, parce qu'il operoit en luy ; ſa miſericorde, parce que tous ſes deſſeins tendoient à ſon ſalut. Oüy c'eſt une bonté qu'on ne peut concevoir, diſoit nôtre Mere Eugenie ; Ha ! Si nous conſiderions les effets de cette infinie miſericorde, nous ſentirions nos cœurs percez d'un ſi puiſſant trait d'amour, que nous ne pourrions aimer au monde que ce trés-aimable Sauveur, qui nous aime ſi

ardemment, qui nous a faits à son image par la création, & qui s'est fait à la nôtre par l'Incarnation; qui a voulu par amour se rendre nôtre frere, vivre pauvre & miserable trente-trois ans; donner pour nous jusqu'à la derniere goute de son sang, après avoir souffert toutes les rigueurs de sa Passion, & mourir sur une Croix pour le salut de nos ames. Jamais mere n'aima si tendrement son fils, que la divine bonté nons aime; & le cœur charitable de JESUS *a toûjours brûlé & brûle encore presentement d'une si ardente charité, que si nos cœurs en pouvoient recevoir une étincelle, ils seroient pour se réduire en cendres, ou se briser en mille pieces par la violence de cette ardeur. Si nous ne l'aimons comme nous devons, aimons-le du moins comme nous pouvons. Ce divin amour imprime en l'ame qu'il possede sept inclinations.*

La premiere de détruire son ennemy, qui est le peché.

La seconde, de croître à l'infini. Que

ferai-je pour vous plaire, disoit Job?

La troisiéme, d'être pénétré de reconnoissance pour Dieu.

La quatriéme, de se rendre semblable au bien aimé.

La cinquiéme, de faire du bien à ce que le bien aimé aime, qui est le prochain.

La sixiéme de desirer de voir le bien aimé dans sa gloire.

La septiéme, de desirer de souffrir & de luy gagner des ames.

En un mot, la charité est la pierre Philosophale, qui change tout en or.

Elle faisoit une fort belle remarque sur cette vertu. *Ne voyez-vous pas*, disoit-elle, *que les cuirs les plus forts s'usent & se percent dans l'usage que l'on en fait. Au contraire, la peau la plus délicate du corps humain résiste toûjours à cause qu'elle est vivante, & les autres peaux étant mortes ne peuvent durer. Ainsi quelques grandes & considerables que soient les actions qui sont faites hors de la grace de Dieu, elles*

paſſent & elles ne ſervent de rien pour la vie éternelle. Mais les plus petites faites en ce divin amour demeurent éternellement. Ha! qu'il eſt donc important de conſerver cette vie de grace qui eſt la ſemence de la gloire.

Comme la ſanté vient du dedans par la juſteſſe du temperamment, auſſi le veritable bonheur d'une ame vient de l'interieur ; quand elle eſt unie à Dieu, elle eſt comblée de joye dans ſon fond. Cela paroît au dehors par la ſerénité de ſon viſage, ne ſe troublant jamais des accidens imprévus. Pour cela il faut choiſir ſa demeure dans le ſacré cœur de JESUS, *& rapeller ſouvent ſon eſprit en luy, afin de luy demander ſes conſeils, & d'imiter ſes vertus. Nous pouvons dire de luy ce que Tobie diſoit de ſon fils, tout nôtre bien eſt en luy, & nôtre ſouverain bien ſera de le voir éternellement.*

Mais comme le précepte de l'amour de Dieu renferme auſſi

l'amour du prochain, je ne puis me diſpenſer d'en toucher encore icy quelque choſe. Jamais nôtre Mere Eugenie ne parloit des défauts des particuliers ny en l'abſence, ny en la preſence des coupables. Il n'y avoit que ſur le ſujet de l'héreſie, quand les ſoupçons étoient légitimes. Car alors elle diſoit avec ſon ſaint Fondateur, qu'il falloit crier au loup quand il eſt dans la bergerie. Elle ſçavoit bien que quand il s'agit de la perte des ames & de la ruine de la foy, il n'y avoit aucune obligation au ſecret, aucune liaiſon d'amitié, ny aucune conſideration humaine qui doive empêcher de découvrir ceux qui autoriſent ou qui favoriſent l'erreur. Voici quelques-unes de ſes inſtructions générales ſur la charité du prochain.

De ſa charité pour le prochain.

La langue du médiſant fait plus de mal que la lance qui bleſſa le cœur de JESUS-CHRIST: *Car elle le bleſſa mort, & le médiſant bleſſe*

son cœur vivant, puis qu'il blesse le prochain qu'il aime plus que son cœur.

Compatissons aux maux de nôtre prochain, & Dieu compatira aux nôtres.

Saint Paul veut qu'on se revête des entrailles de misericorde. Le vêtement est à l'exterieur & les entrailles dans l'interieur; c'est donc à dire que le dedans & le dehors doivent être animez de la douceur, de la bonté & de la misericorde pour nôtre prochain, comme le Prophete Royal nous assure que celle de Dieu surpasse toutes ses œuvres.

C'est une grande joye à l'heure de la mort de pouvoir representer à Nôtre Seigneur sa parole, & de luy dire, je n'ay point jugé mon prochain, ne me jugez pas non plus selon vôtre rigueur.

A son égard il faut être meilleur que juste. Il ne faut point parler quand on se sent ému de quelque passion, & il faut jusqu'à ce qu'elle soit tout à fait passée demeurer dans l'inaction.

Durant qu'elle étoit Maîtreſſe des Novices, elle a eu à inſtruire des filles de la Campagne qui avoient l'eſprit ſi rude, les paſſions ſi fortes & une ſtupidité ſi extréme, que cela faiſoit dire aux Sœurs : Si ces bonnes filles avoient une autre Maîtreſſe que ma Sœur Louiſe-Eugenie, qui eſt-ce qui en viendroit à bout ? il faut une patience & une charité comme la ſienne, pour leur apprendre leurs devoirs & leurs exercices ſpirituels. En effet elle y a ſi bien réuſſi, que ces plantes ainſi tortues, comme dit la Conſtitution, ont enfin rapporté des fruits forts délicieux. Les unes ſont devenues des filles d'Oraiſon, auſſi ſpirituelles qu'elles étoient groſſieres ; & une autre a emporté de ſi grandes victoires ſur ſes paſſions, qu'ayant fait une chute qui obligea à la trépanner, elle avoüa à nôtre Mere, que la force avec laquelle elle avoit ſurmonté

ſa colere & ſes impatiences enſuite de ſes avis, luy avoit fait bien plus de peine que le trépan; & nôtre Mere eut la conſolation de voir l'effet de la promeſſe que Dieu fait en l'Apocalypſe à celuy qui vaincra, de luy donner la couronne de vie: Car elle fit une mort de Séraphin entre les bras de ſa bonne Mere, qui aura ſans doute une bonne part à ſa gloire.

Nôtre digne Superieure ne vouloit pas permettre qu'on trouvât à redire aux Sermons & aux Prédicateurs, diſant, *qu'il y avoit toûjours à profiter, à moins qu'on y apperçut quelque mauvaiſe doctrine*; & encore ſçavoit-elle ménager cela en ſecret, pour empêcher adroitement que de pareils Sermons ne fuſſent faits. Car ſa prudence étoit rare, & ſur le point de la charité du prochain elle diſoit, *qu'on ſe repentoit ſouvent d'avoir parlé & rarement de s'être tû; que la réputation étoit difficile*

à réparer, & qu'un taire valoit beaucoup, parce que le prochain, dit ſaint François de Sales, eſt l'arbre de vie, auquel il ne faut pas toucher ſous peine de la mort.

Dans cette Arche myſterieuſe où vous avez veu ſur les Tables de ſon cœur la Loy d'amour écrite, vous y pourrez encore lire ſa vie interieure, ſon Oraiſon, dont vous avez appris ce qu'elle en a exprimé ſi naivement, que je ne prétens pas dire rien d'approchant. Le ſculpteur ne travaille point au dedans; il ne s'applique qu'au dehors : mais la nature commence ſon ouvrage par le cœur, le foye & le cerveau : en ſuite elle perfectionne l'exterieur. Sa premiere fin c'eſt d'établir les principes du mouvement : & c'eſt ce que la Mere Eugenie a imité. Il ſembloit que cette ame ne marchoit plus dans les ombres & les ténébres, mais dans les lumieres de Dieu. Son cœur étoit ſi plein

De ſon Oraiſon.

des conſolations & des douceurs divines, qu'elle n'avoit pas beſoin de regarder JESUS-CHRIST en ſa Transfiguration pour entrer dans le raviſſement des Apôtres; puiſqu'en quelques myſteres que ſe preſentât ſon aimable Sauveur, c'étoit pour elle un Thabor, où ſon ame ravie avec ſaint Pierre vouloit faire une demeure éternelle. Cependant elle diſoit *qu'elle comptoit pour rien ce gout de l'amour, mais qu'il falloit operer pour l'amour & par l'amour. Il n'eſt plus tems d'eſtre martyre pour la foy, mais de la foy, en ſuivant ſes maximes. Il ne faut pas avoir de l'attachement aux œuvres de mortification comme au deſſein principal; mais il faut en avoir l'uſage comme des moyens pour acquerir les vertus interieures & l'ardent amour de Dieu.*

Jacob vouloit bien laiſſer l'Ange, pourvû qu'il luy donnât quelque bénédiction temporelle; mais cette ſainte ame ne le vouloit ja-

mais quitter, ny recevoir l'éternelle, que pour luy estre unie plus parfaitement. Jacob voulut bien servir quatorze ans pour avoir Rachel, mais cette benite ame n'aimoit pas son Dieu pour l'esperance du Paradis. Il est vray qu'encore que l'amour ne soit pas mercénaire, il n'est pas sans récompense, puisque la mesure de la gloire se prend sur celle de l'amour.

» Un Saint Pere dit excellemment, » que si Dieu veut être glorifié de » nous, ce n'est pas pour être plus » glorieux; mais que c'est afin d'a- » voir plus de sujet de nous donner » sa gloire. De même, nôtre Mere par un desintéressement admirable ne souhaitoit pas tant la félicité éternelle pour être bienheureuse, que pour voir triompher son Sauveur, dont la gloire luy étoit plus chere que la sienne propre, ajoûtant, *Ha! puisque mon Dieu m'a aimée d'une charité*

éternelle & précédente, je le veux aimer d'une charité éternelle & ſuivante : en ce miſerable monde elle eſt étrangere, mais dans le Ciel elle eſt dans ſon regne paiſible & naturel.

O éternelle verité ! ô vraye charité, & chere éternité ? vous êtes mon Dieu; je ſoupire aprés vous jour & nuit, auſſi-tôt que je vous ay connu, diſoit nôtre Mere Eugenie avec ſaint Auguſtin.

L'Oraiſon qu'un ſaint Pere appelle la fille de l'amour étoit une ſuite comme naturelle de celuy qu'elle avoit pour ſon Dieu. Son grand attrait en ce ſaint exercice étoit l'amour de reconnoiſſance des bienfaits de Dieu, & une parfaite conformité à ſes ſaintes volontez dans des unions ſi intimes, que nous croyons qu'elle ne perdoit point la préſence de Dieu, & que ſans aucune contention d'eſprit elle s'occupoit toûjours de ce divin objet par un amour

d'apprétiation ou de préférence, & pour me ſervir de ſes termes, *par un amour de ſureſtime*. Elle s'entretenoit cœur à cœur avec ſon Dieu, ſoûtenant comme Moïſe l'inviſible comme ſi elle l'eut vû.

O l'heureux état où l'on ne conſidere que Dieu dans les créatures! Toute pénétrée de cette intime préſence elle diſoit en effet auſſi bien qu'en deſir : *mon Dieu & mon tout* ! & cela dans des tranſports d'amour qui ne peuvent être compris que par ceux qui en ont quelque experience. Ainſi dans la ſolitude interieure elle goûtoit la préſence de ce grand & de ce divin tout, dans qui tout eſt éminemment renfermé, qui eſt toûjours ſans changement ce qu'il eſt; en qui elle trouvoit tout ce qu'elle eût pû chercher ailleurs, ſans rien trouver ailleurs de ce qu'elle trouvoit en ſon Dieu. *Seigneur*, diſoit nôtre Mere, *vous eſtes le Dieu de mon*

cœur. Car encore que vous gouverniez toutes choſes, vous ne vous glorifiez que de ce royaume dont vous voulez être redevable à ma volonté. Regnez-y, mon Dieu, avec puiſſance & amour; dominez ſur ce trône tous les ennemis qui s'oppoſent en moy à vôtre gloire & à vôtre empire.

Elle donnoit cet enſeignement ſur ce ſaint exercice, *que celle qui ne ſeroit pas fille d'Oraiſon ne parviendroit jamais à une haute ſainteté, & que c'eſt le plus court chemin de la perfection. Le Sage a dit que la fin de l'Oraiſon eſt meilleure que le commencement; c'eſt-à-dire, que la pratique des vertus qui la doit ſuivre vaut mieux que la méditation, qui doit être regardée comme un puiſſant moyen pour cette victoire de nos paſſions & de nos inclinations. Et rien ne nous diſpoſe tant à la bien faire que cette mortification. Quand elles ſeront bien mortifiées*, diſoit nôtre Mere, *alors l'Oraiſon ſera trés-ſimple & fort fa-*

cile, comme l'or ſe trouve purifié dans le creuſet quand le ſublimé qu'on y met ne fait plus de bruit. Sur cette maxime on peut juger de l'excellent degré d'Oraiſon qu'elle poſſedoit, étant arrivée à cette parfaite mortification.

Dieu étoit pour elle une vive ſource de conſolation qui la faiſoit paroître toûjours contente & dans un épanchement de ferveur qui étoit raviſſante, aimant ſur la terre celuy qu'elle devoit voir éternellement dans le ciel.

Son exterieur étoit ſi doux & ſi recueilli durant l'Oraiſon, qu'il donnoit de la dévotion. Encore qu'elle fut aſſiſe ſur la fin de ſa vie durant ce ſaint exercice, il ne falloit que la regarder pour voir qu'elle parloit à Dieu. Il ſembloit qu'elle s'enfonçoit & ſe perdoit dans ce divin océan, com-
» me ſi elle eut dit : Sans vous,
» Seigneur, la multitude m'eſt ſoli-
» tude, vôtre unité fait ma felicité.

Sa

Sa fidelité à l'Oraiſon Mentale a été admirable, elle l'a pratiquée juſques à la mort. On la prioit de ſe repoſer les matins ſur la fin de ſa vie; mais elle y employoit ce tems ; & ſon heure en étoit déja faite avant le réveil des Sœurs, ne dormant preſque point depuis trois heures : elle a avoué cela un peu avant ſon decés.

Nôtre Mere avoit la pratique de ne jamais parler de ſoy ny en bien ny en mal. C'eſt ce qui nous a caché pluſieurs choſes extraordinaires qui ſe ſont paſſées en elle.

Néanmoins, un jour parlant en tierce perſonne, elle dit, *qu'elle ſentoit ſouvent ces affections & ces preſſures amoureuſes du petit enfant qui ſe colle & s'unit au ſein de ſa mere, qui goûte la douceur du lait dans le ſommeil & le repos, ſans ſoin & ſans deſir ; c'eſt ſous cette comparaiſon que Saint François de Sales exprime l'Oraiſon d'union*

au chap. 3. du ſeptiéme livre qu'il a fait de l'amour de Dieu.

Elle reſſembloit encore mieux à Saint Jean au jour de la Cene, qui apprit tant de myſteres dans ce repos qu'il prit ſur le cœur de ſon Sauveur : ſommeil admirable, qui étoit quelquefois réduit à un ſimple regard fixe & arreſté ſur ſon bien-aimé. Là il éclaire & il eſt regardé ; il parle & il eſt écouté ; il careſſe & il eſt embraſſé ; il humilie & il eſt remercié ; il aime & il eſt aimé ; il commande & il eſt obéi ; il devient le grand tout de l'ame, qui peut bien s'écrier en cet état. O bienheureuſe flamme, dont l'ardeur ne ſe rallentit jamais! vous éclairez ſans éblouïr ; vous conſumez ſans réduire en cendre, & vous transformez en vous même ceux qui vous aiment.

C'eſt en effet ce qui conſume peu à peu toutes les petites inclinations, & qui fait arriver à la plus haute indifference, qui eſt une

certaine perte & un heureux oubly de toutes les choſes créées.

Nôtre Mere aimoit & rediſoit ſouvent cette ſentence du Pere Noüet dont elle liſoit beaucoup les écrits.

Le Paradis conſiſte à plaire à « Dieu & à ſe plaire en luy ; à poſ- « ſeder Dieu & à être poſſedée de « luy ; à contenter Dieu & à être « contente de luy. Et encore celle- cy de ſon bien-heureux Pere ; je veux être à jamais à la mercy de « la divine volonté. «

Le fruit de l'Oraiſon de nôtre Mere Eugenie étoit une grande charité pour le prochain, que ſon S. Fondateur appelle le ſymbole de l'Oraiſon d'union, une paix & une liberté d'eſprit trés-aimable, accompagnée d'une diſpoſition de ne vouloir rien délibérément que Dieu ſeul. Ce ſilence interieur comprend éminemment tous les actes qu'elle produiſoit, ſelon que le Saint Eſprit

l'inſpiroit. *Car*, diſoit-elle, *il faut toûjours marcher dans les voyes ordinaires ; lire ſoigneuſement ſon point d'Oraiſon ; préparer ſa Méditation dés le ſoir ; s'en entretenir en s'habillant le matin : mais aprés il ne faut pas violenter ſon eſprit, ſi Dieu l'attire à ſoy plus ſimplement.*

Ce divin amour & l'Oraiſon de cette ame ſi élevée avoit pour ſon entretien la ſainte Communion. La Manne qui étoit gardée dans l'Arche étoit, ſelon nôtre Seigneur même, une figure expreſſe de la ſainte Euchariſtie. Mais ſans m'arrêter à ces rapports ſi juſtes, je prétens vous faire voir comme le cœur de cette précieuſe Mere en conſervoit l'amour & la dévotion.

Sa dévotion au S. Sacrement.

Elle ſçavoit que c'eſt le lieu où nous trouvons ſeurement nôtre divin Sauveur ſur la terre ; que ce myſtere eſt admirable parce qu'il l'a fait ; veritable parce qu'il l'a dit, & adorable parce qu'il y

eſt. Que Dieu nous promet en Iſaïe chap. 30. qu'il ne nous ôtera plus deſormais nôtre Docteur. Et luy-même nous aſſure qu'il y ſera juſqu'à la comſommation des ſiecles. Et comment ſa pieté ne l'auroit-elle pas porté à adorer le Fils de Dieu dans l'Euchariſtie qui contient réellement l'Auteur de la ſainteté, puis qu'elle l'adoroit dans tous les Saints qui n'en ont reçû que l'écoulement?

Oüi, diſoit-elle, *je crois veritablement que c'eſt en ce lieu qu'eſt le Seigneur ; & je crois fermement que la perſonne adorable du Verbe, que ſon humanité ſainte, que ſon ame innocente, que ſa chair virginale, que ſon ſang precieux, que ſa gloire & ſa béatitude ſont tellement preſens dans l'Euchariſtie, qu'elles ne ſont pas plus veritablement dans le Ciel, & que mon Sauveur ne réſide pas plus réellement à la droite de ſon Pere, que dans nos Tabernacles. On*

la voyoit principalement lorſque le ſaint Sacrement étoit expoſé dans une dévotion admirable, dans un profond annéantiſſement, toute pénétrée des rayons de ce divin Soleil. Elle nous en diſoit enſuite des merveilles. *La foy ſeule peut ſoûtenir tout le poids de ce ſecret divin. Si nous devons le remercier à cauſe du pain corporel qu'il nous donne, comment pouvons-nous être ſans reconnoiſſance de ce froment des Elûs, qui entretient la vie de la grace! Eſtre nourris de la chair d'un Dieu, abreuvez de ſon ſang & demeurer en luy comme il demeure en nous! O quel prodige d'amour!*

Elle goûtoit fort ces beaux mots de ſaint François de Sales, qui l'occupoient ſouvent durant » les Octaves. C'eſt le centre de » la religion, le ſoleil des exercices » ſpirituels, le trés-Saint, trés-ſa- » cré & ſouverain ſacrifice & Sacre- » ment, le cœur de la pieté, l'ame » de la dévotion, le myſtere ineffa-

ble, qui comprend en ſoy l'abîme « de la charité divine. Là le Pere « éternel nous donne ſon Verbe, la « ſainte Vierge ſon Fils, l'Egliſe « ſon Epoux, & le ciel ſon treſor.

Elle ne manquoit point à Communier les jours que la Communauté le faiſoit & rarement dans d'autres, pour ſe conformer à la vie commune, quoy qu'elle eut toutes les diſpoſitions néceſſaires pour communier tous les jours. Sur la fin de ſa vie, elle s'eſt faite des violences extrémes pour n'en point perdre, ſoit pour s'empêcher de prendre de la boiſſon dans ſes toux, ſoit pour aller loin au Chœur pour entendre la Meſſe, & recevoir Nôtre-Seigneur. Eſtant agée de quatre-vingt-trois ans, ſa derniere année de ſuperiorité, elle voulut attendre à renouveller ſes vœux à la Meſſe de la Communauté, & elle ſe tint à genoux une heure durant en préſence du ſaint Sacrement qui étoit

posé sur la grille. Aprés cette action on luy témoigna la peine que cela avoit causé. A quoy elle répondit, *mon bon* JESUS *m'a si bien assistée que je ne m'en suis presque pas apperçüe.*

Il luy a fait cette grace de communier presque toûjours aux jours marquez, même les six derniers mois de sa vie on remarquoit que ce catharre qui l'incõmodoit tant, luy donnoit du repos ces nuits-là; en sorte que le matin elle pouvoit communier. En ces derniers tems on fut obligé de luy apporter Nôtre Seigneur deux fois la nuit; la premiere elle fut à la chapelle le recevoir; mais ce cœur étoit si embrasé du divin amour, que l'on n'osoit presque luy dire la veille. Car elle ne dormoit point du tout; si ravie en répétant ces paroles, *à benir Dieu, mon ame, occupe tes puissances*, & le reste qui se trouve dans l'endroit de sa mort de momens à autres. Quand elle

elle voyoit éveillée la Sœur qui étoit auprés d'elle, elle luy disoit, *mon enfant, quelle heure est-il ?* Et comme elle la prioit de reposer en luy disant l'heure, elle entendoit qu'elle comptoit combien il luy en restoit jusqu'à la Communion, qu'elle recevoit pleine d'ardeur & d'amour, s'entretenant avec ce cher Epoux deux & trois heures, mais avec tant de feu & de saintes ardeurs, que l'on craignoit trés-fort que cela n'avançât ses momens; & celles qui en ont été témoins se disoient l'une à l'autre comme saint Antoine de ce premier Hermite, j'ay veu Paul ravi en Paradis; c'étoit sans doute des gages & des arres qu'elle en recevoit: & l'on voyoit en sa personne la verité de ce que dit l'Auteur de l'Imitation, que la dévotion de certaines ames d'élite en recevant ce Sacrement, nous est une grande preuve de sa verité.

L'Arche du vieux Teſtament conſervoit la Verge d'Aaron, qui étoit ſelon les Peres une belle figure de la maternité divine de l'incomparable Mere de Dieu, auſſi bien que la terre qui porta des fruits ſans ſemence, au ſeul commandement de Dieu au tems de la création.

Sa dévotion à la très-ſainte Vierge.

La dévotion que nôtre Mere Eugenie avoit pour l'auguſte Reine du Ciel & de la Terre a eſté trop grande pour ſe contenter de ce qui en a eſté dit au ſujet de ſa mort. Quand ſes Feſtes approchoient, on voyoit en elle un renouvellement de ferveur ; ſes Chapitres & ſes entretiens ſembloient élever nos cœurs juſques à ſon trône glorieux, *Ne ſeparons pas*, nous diſoit-elle, *le Fils d'avec la Mere. Ne craignons point de luy rendre trop d'honneur. Nous ne luy en ferons jamais tant, que Dieu luy en a fait ; puiſque pour eſtre ſon Fils il a embraſſé nôtre nature & nos mi-*

ſeres. Rien que Dieu au deſſus de Marie, tout le reſte eſt ſous ſes pieds. Mais quel honneur pour nous, nos trés-cheres Sœurs, d'eſtre connuës dans le monde ſous le titre de ſes Filles! N'eſt-ce pas afin d'imiter les vertus de celle que le Sauveur a renduë nôtre Mere? Elle expliquoit comme ſaint Bonaventure ces paroles que JESUS-CHRIST dit à la trés-ſainte Vierge aux Noces de Cana. Femme qu'y-a-t-il entre vous & moy : mon heure n'eſt point encore venuë. *Non*, diſoit-elle, *il n'y a rien, pas même un filet de diviſion entre le Fils & la Mere. Ils n'ont qu'un même amour en deux cœurs; & pour marquer cela, c'eſt que Nôtre Seigneur avança en ſa conſideration le tems de ſon premier miracle, quoy qu'il ne fut pas encore arrivé.*

Ainſi comme une abeille elle tiroit du miel de cette parole que Calvin a ſi mal interprétée, comme ſi JESUS-CHRIST l'eut rebutée. Mais c'eſt que les mauvais reſſem-

blent à l'araignée qui tire du poiſon des fleurs, où les Saints recueillent la douceur de l'amour divin.

Les dévotions du tems qui reduiſent toutes les prieres à réciter les Pſeaumes en François, n'étoient pas de ſon gout. *Car*, diſoit nôtre Mere, *pourquoy ôter l'Office de la ſainte Vierge, ſi ancien & ſi approuvé de l'Egliſe; que cette même Vierge a recommandé par cette apparition ſi authentique chez les Peres Chartreux, quand les premiers Compagnons de ſaint Bruno déliberoient de quitter cette ſolitude? Pourquoy plus de Chapelet, ny de Roſaires, par leſquels Dieu a fait tant de miracles? Nôtre glorieux Fondateur ne diſoit-il pas tous les jours ſon Chapelet? Pourquoy plus d'Office de la Conception de l'Immaculée Vierge, aprés que l'Egliſe en fait une Feſte ſi ſolemnelle? Hé! mon Dieu eſt-ce que nous n'avons point beſoin d'elle? Eſt-ce qu'elle nous eſt indifferente? Pour-*

quoy ne plus dire d'Oraiſons devant & aprés la Communion? N'eſt-ce pas ſaint Ambroiſe qui a fait celles des Preſtres? Et les ſaints Docteurs de l'Egliſe en ont fait auſſi un grand nombre? Quel droit ce ſiecle a-t-il de réprouver des pratiques ſi anciennes? Si on nous parle tant de l'Egliſe primitive; les Peres des quatre premiers ſiecles ne l'ont-il pas ainſi pratiqué? Pourquoy encore une fois ne vouloir point prier ſelon la langue de l'Egliſe? Sommes-nous plus ſages qu'elle? Que ne nous nourriſſons-nous de ſon lait comme nos peres ont fait? Je n'en veux pas plus ſçavoir que les ſaints & mon ſaint Fondateur. S'ils ont eſté en Paradis par ce chemin, j'eſpere qu'en les ſuivant j'y arriveray auſſi, & je crains beaucoup que ces dévotions à la mode ne ſoient un reſte du Calviniſme, ou une diſpoſition à des nouveautez dangereuſes.

Ses exemples ont confirmé ſes paroles. Elle a dit ſon Office de la ſainte Vierge juſques à quatre-

vingt-ſix ans, & dans ſes plus grandes occupations il y avoit bien du malheur, ſi elle ne diſoit pas ſon Chapelet. Si ſon catharre l'empêchoit de le faire, elle diſoit au moins ſa petite couronne en l'honneur de ſes douze Privileges. Elle luy a fait ériger céans deux Chapelles fort dévotes, l'une à l'honneur de Nôtre-Dame de Lieſſe, l'autre pour honorer le myſtere de l'Incarnation qu'on appelle pour cela de Lorette. Ce grand myſtere étoit celuy qu'elle vénéroit le plus, & elle avoit cette pratique trois fois le jour, en recitant les ANGELUS de s'unir au ſacrifice que la trés-ſainte Vierge fit d'elle-même par ſes paroles, ECCE ANCILLA, renouvellant ſon deſir d'être ſa ſervante actuelle & perpetuelle; la priant de l'aſſiſter à l'heure de ſa mort en l'honneur du bienheureux moment auquel il l'avoit choiſie pour ſa Mere. Elle a don-

né cette pratique à pluſieurs de nos Sœurs. Les deux Chérubins qui ſe peuvent voir dans nôtre Arche myſterieuſe, c'eſt ſaint Joſeph & ſaint François de Sales.

Pour le premier elle luy a érigé dans un Dortoir un Oratoire trés-devot. Elle alloit ſouvent luy recommander nôtre Maiſon & luy demander l'eſprit d'Oraiſon. Il y avoit quelques années que l'on ne recevoit point de Filles céans, faute de ſujets qui ſe preſentaſſent. Nôtre Mere fut inſpirée de faire une neuvaine à ce Saint, & de faire brûler un cierge devant ſon Autel. Elle l'alluma ſur les ſept heures, & à midy on luy vint parler d'une Demoiſelle d'une Famille riche & conſiderable, à laquelle cette Maiſon a eu depuis des obligations bien ſingulieres. Ce qu'il y eut encore d'extraordinaire dans cette affaire, fut, que la Demoiſelle pour accomplir ce bon deſſein devoit

aller à Tours, où elle avoit des connoiſſances. Et ſur le point de monter en caroſſe, un ami de la Maiſon qui l'étoit auſſi de Monſieur ſon Pere luy dit qu'il avoit une fille céans qui y étoit fort contente : que la Mere Eugenie étoit une perſonne d'un grand merite qui ne luy parleroit ſeulement pas de temporel, & qu'elle ſe feroit un plaiſir de l'obliger. Il luy donna ſa parole ſur le champ ; & la Demoiſelle trouva qu'on ne l'avoit pas trompée. Car non ſeulement elle s'y eſt faite Religieuſe, mais elle y a encore attiré une de ſes ſœurs, & on les peut appeller les fruits des prieres de nôtre unique Mere Eugenie à ſaint Joſeph, qu'elle a auſſi invoqué fort tendrement à ſa mort.

Pour ce qui regarde ſon ſaint Pere & Fondateur, la dévotion qu'elle a eue pour luy eſt ſuffiſamment marquée dans la page 151. de la ſeconde partie.

Au reſte ſi nous voulons encore voir dans l'Arche myſterieuſe de ſon interieur les livres de la Loy & la verge de Moïſe, j'entends par là ſes manieres de gouverner & d'enſeigner, j'avouë que je ſuis obligée de ſupprimer la moitié des matieres & des mémoires, car cela ſeroit infini. Ses maximes.

Voicy quels étoient ſes ſentimens ſur l'état Religieux.

Ne nous glorifions de rien du monde, ſinon en la Croix de nôtre Seigneur JESUS-CHRIST, *par qui le monde vous doit être crucifié, afin que vous regardiez comme une croix tout ce que le monde paſſionne davantage; & qu'étant crucifiées au monde, vous vous attachiez de tout vôtre cœur aux choſes que le monde eſtime comme autant de croix. Heureuſes celles qui dés à preſent vivent ſeules à Dieu & en Dieu, vacquant à l'entendre, à l'aimer & à en avoir la joüiſſance.*

Les avantages de la ſainteté ſont bien plus grands que ceux du monde.

Le mépris des choſes de la terre eſt préférable à leur poſſeſſion. Il y a plus de ſatisfaction à ſurmonter les plaiſirs qu'à en joüir ; plus de joie à ſervir Dieu qu'à commander ; plus de bonheur à l'aimer que d'être chery de tout le monde. Il n'eſt point d'empire ſi honorable que celuy de nos paſſions ; point de réputation qui valè le moindre degré de grace qu'on peut acquerir dans l'eſprit de Dieu par l'humilité ; point de richeſſes ſi précieuſes qu'une pauvreté que Dieu juge digne de poſſeder ſon Royaume.

La vie commune eſt la plus ſeure ; un acte de vertu vaut mieux que cent révélations. Il n'y a que celles de l'Egliſe qui ſont indubitables.

Elle aimoit la ſentence de ſon ſaint Fondateur, lequel en parlant de la retraite & de la converſation, dit ; Il ſe faut plaire » avec ſoy-même quand on eſt dans » la ſolitude, & avec le prochain » comme avec ſoy-même, quand » on eſt en ſa compagnie ; & par

tout ne ſe plaire qu'en Dieu qui « a fait la ſolitude & la compagnie: « qui fait autrement s'ennuira par « tout. «

Sur la paix ſa maxime étoit, *que les moindres choſes s'augmentoient par l'union, & que la diſcorde ruinoit les plus grandes : & qu'il n'y a rien à craindre au dehors, quand la paix eſt au dedans : que ce bien valoit mieux que tout le reſte.* Elle ajoûtoit, *Je ne crois pourtant pas que cette paix nous doive exempter de combattre nos inclinations qui la troubleroient ſi nous les ſuivions. Il faut ſouffrir auſſi les tentations ſans la perdre, parce que comme nul arbre n'eſt bon s'il n'eſt anté, ny le Chrétien s'il n'eſt tenté.*

Elle donnoit pour avis, *qu'après avoir reconnu la paſſion qui domine en nous, il falloit la combattre continuellement ; & quand il ſe preſente quelque occaſion qui ſimpatiſe avec nôtre inclination nous devons uſer de la même conſideration que*

feroit une perſonne qui recevroit une pomme ou un beau fruit de la main de ſon plus cruel ennemy qui auroit juré ſa mort.

Elle a dit à la même Sœur, *qu'elle n'avoit point vû de Filles de la Viſitation, qui avant que de mourir ne fut venue à une totale remiſe d'elle-même, pour vouloir tout ce que Dieu veut. C'eſt à quoy il faut travailler.* Elle eſtimoit *que cette grande paix qu'elle remarquoit à cette heure, étoit le fruit des fréquentes Communions, & que cette tranquillité devoit auſſi s'acheter au prix de pluſieurs victoires ſur la propre volonté, ſe rendant ſouple à tout ce que la Providence ordonnera de nous; que l'on nous mette haut ou bas, que l'on nous faſſe faire des choſes agreables ou ennuyeuſes, il ne faut pas témoigner de répugnance.*

Suite du même ſujet.

Elle a dit encore, *qu'il ne faut pas s'étonner de ſes ſentimens, mais demeurer dans une ferme volonté de les ſurmonter; parce que tant que nous les voudrons combattre, nous demeu-*

rerons victorieuſes. Eſperez & craignez. Car celle qui eſpere ſans craindre eſt pareſſeuſe, & celle qui craint ſans eſperer eſt trop abbatuë. Il faut, luy dit-elle, *que vous mouriez bien à vous-même.* La Sœur luy répondit : ma Mere, qu'il y a de chemin à faire ! Elle reprit : *Il faut vous hâter. Car un voyageur qui ſe void encore bien loin du chemin juſqu'au terme, redouble le pas ; ce qui ſe fait en profitant de toutes les occaſions.*

Elle luy dit en la mettant dans un employ. *Penſez que Nôtre Seigneur vous dit qu'ay-je pû faire pour vous que je n'aye fait ? En récompenſe il n'y a rien que vous ne deviez faire pour luy ; & pour cela n'épargnez ny ſoins, ny peines dans le ſervice que vous avez à rendre à nos Sœurs ; puiſqu'il tiendra fait à luy-même tout ce que vous leurs ferez ; mettez-vous dans la diſpoſition de dire : mon Dieu, quoy qu'il m'en puiſſe coûter, je feray tout ce qu'il vous plaira. Converſer avec*

douceur, ſouffrir avec amour, faire beaucoup & parler peu, c'eſt le moyen de devenir une grande ſainte.

La même Sœur la trouvant un jour dans ſa cellule toute recueillie, le viſage tout ardent, nôtre Mere luy dit de bien retenir ces deux mots. *Plus la voye de Dieu eſt crucifiante pour nous, plus elle eſt ſanctifiante*; puis elle ajoûta avec une ardeur extraordinaire. *Oüy je vous aſſure, qu'il n'y a pas gros comme un feſtu en moy, qui ne ſoit tout à Dieu, ou pour Dieu. Et comme une petite goute d'eau qui eſt ſeparée de ſa ſource, de même dés que nôtre cœur & nôtre eſprit s'éloigne de Dieu, il perit.*

Nous croyons qu'il a permis que ce mot ſoit échapé à ſon humilité, pour nous faire connoître la pureté admirable où elle étoit arrivée, que ſaint Paul exprime par ces » paroles; celuy qui adhere à Dieu » eſt fait un même eſprit avec luy.

Elle a dit à la même, *que pendant le ſilence & l'Oraiſon nous devons*

en allant par la Maiſon nous regarder comme mortes au monde, & vivantes à Dieu ſeul. Elle luy recommandoit ſouvent d'eſtre exacte au ſilence, qui eſt le gardien de l'amour, & de ne ſe mêler de rien, ny de donner ſes avis.

Où il ne faut qu'un mot, n'en dites ny n'en écrivez pas deux. Si vous étes fidele, il n'y aura pas un moment où vous ne puiſſiez vous unir à Dieu par amour. Le chemin de la vertu n'eſt penible que quand on ſuit ſes deſirs, & il n'eſt rude qu'aux ames lâches.

Vous devez en toutes choſes chercher Dieu & faire tout pour le ſeul motif de luy plaire; aprés arrive ce qui pourra. Quelle ſource de paix à une ame qui peut ſe rendre ce témoignage, qu'elle n'a cherché que Dieu & de luy plaire! Contentons-nous pour nôtre perfection des moyens que nous avons en ſuivant la Communauté! Corrigeons les petites fautes de peur de tomber dans les grandes.

Vous devez bien graver dans vôtre esprit, que le Royaume de Dieu ne consiste pas en paroles, mais en œuvres. Un jour regardant le Crucifix, elle luy dit avec une ardeur extraordinaire. *O volonté de Dieu ! bon plaisir de Dieu ! voilà tout ce que je veux regarder, & être morte à tout le reste. Oüy*, me dit-elle, *je me sens pressée, mais bien fortement de préferer la volonté de Dieu à toutes choses & dans les occasions les plus crucifiantes à la nature, on n'y réssent que du plaisir, & on peut bien dire : mon cœur & ma chair se réjoüissent au Dieu vivant.* Elle luy dit une autrefois. *Gravez bien dans vôtre esprit ce que je vais vous dire : ce sont les paroles de saint Paul. Ceux que Dieu a predestinez, il les a predestinez à être faits conformes à l'image de son Fils. Voyez si vôtre obéissance, vôtre humilité & vôtre mortification est semblable à la sienne.*

La priant un jour de luy dire ce qu'elle souhaitoit qui demeurât

rât le plus imprimé dans son esprit, & quel étoit son plus grand besoin, elle luy dit avec ardeur. *Aimez Dieu, & vous mépriſez vous-même. Faites ce que dit nôtre digne Mere, que vôtre office ſoit de vous abimer en Dieu, perdant en luy ce qui vous eſt propre, pour faire & ſouffrir ce qu'il plaira à l'amour. Vous devez vous accoutumer à regarder la gloire de Dieu dans tout ce qui vous arrive, ſans conſiderer s'il vous eſt agréable, ou deſagréable. Ayez pour luy cet amour de ſureſtime qui vous faſſe dire en toutes choſes, Qui eſt comme Dieu ? le regardant toûjours preſent.*

Nôtre Regle, diſoit-elle ſouvent, *eſt pour nous le Livre de vie ; ce ſera ſur cela que nous ſerons jugez. Bienheureuſe eſt celle qui profite tous les jours ; qui oublie ce qu'elle a fait pour acquerir ce qui luy manque.*

Elle faiſoit une remarque conſiderable ſur l'exercice d'élever ſon eſprit quand l'horloge ſonne

C'eſt, diſoit-elle, *le ſeul où nôtre ſaint Fondateur promet aux ames fidelles deux récompenſes infinies, la premiere, que par ce moyen nous arriverons à la perfection du divin amour; & la ſeconde, c'eſt que Dieu aſſiſtera infailliblement à la mort celles qui l'auront fait exactement.* Voicy l'aſpiration dont elle ſe ſervoit d'ordinaire. *Mon bon Dieu, vous ſoyez beny, l'éternité s'approche, je vous demande trés-humblement pardon du grand meſuſage que j'ay fait de tous les momens de ma vie; que je ſois ſi parfaitement unie avec vous par amour ſouverain, que rien ne m'en puiſſe jamais ſéparer.*

Parlant de la fidelité aux ſaintes Obſervances. *Mes cheres Sœurs,* nous diſoit-elle, *il faut que chacune ſe ſanctifie ſelon ſon état; que chaque arbre porte des fruits ſelon ſon genre. Car Dieu ne nous demandera compte que de nôtre vocation. Il faut, dit David, aller de vertu en vertu dans le lieu où Dieu nous a*

mis. C'est cette exactitude à nos saintes Observances qui nous fondera dans la vertu. Cette attention en chaque chose & en chaque exercice de dire ; que me dit la Regle là dessus ? & la lire souvent & soigneusement.

Un jour une Sœur luy demanda de reprendre une Communion qu'elle luy avoit ôtée. Elle luy dit, *qu'elle ne luy avoit pas ôtée pour la rendre singuliere, mais au contraire pour la rendre ponctuelle & exacte à tout ce qui est de nos saintes Regles jusqu'à un* iota. *Souvenez-vous que toutes nos actions sont des semences que nous semons dans le tems, mais qui fructifieront dans l'éternité.*

Quand vous lisez vôtre Directoire spirituel, vous devez faire réflexion à quoy c'est que vous manquez, pourquoy & par quel motif ; & ensuite faire une bonne résolution de vous amander, en faisant le sujet de vôtre examen particulier jusqu'à ce que vous vous en soyez corrigée.

Quand vous avez manqué de fidelité à bien recevoir les petites croix & les occasions de souffrir quelque chose pour Dieu, vous vous devez beaucoup humilier de vôtre ingratitude, de ce qu'ayant tant fait pour vous, vous n'ayez pas la fidelité de souffrir quelque chose pour luy; ajoûtant, *mon cher enfant, par cette humilité vous attirerez en vous une nouvelle plénitude de grace & vous vous rendrez plus capable d'en recevoir d'autres.*

Suite du même sujet.

Une Sœur luy dit un jour, ma Mere, je vous avoue, que je ressens des secheresses & des ennuys extrémes à l'Oraison, ne pouvant arrester mon esprit. Que faire dans ces angoisses ? Elle luy donna ces moyens. *Unissez-vous alors aux angoisses & aux agonies de Nôtre Seigneur au Jardin des Olives qui prolongeoit même sa priere au lieu de la quitter ; Et comme il en sortit fortifié, elle fera en vous le même effet. Une autre fois unissez-*

vous au bonheur & à la felicité de Dieu, luy disant : Encore que mon ame soit comme une terre sans eau, je me réjoüis de ce qu'en ce même moment vous êtes infiniment heureux; la joie du Paradis & la felicité des Saints, & j'espere qu'un jour j'y participeray. Elle ajoûta. *Il y a, ma Sœur, une certaine pénitence du cœur, que Dieu luy fait faire, parce qu'il a trop recherché ses propres lumieres & ses satisfactions. Il luy appartient de le crucifier, il en est le Maître & il voit bien que vous n'en auriez pas le courage vous-même. Il ne vous reste rien à faire qu'à entrer dans le sentiment du Prophete Royal, qui disoit en cet état, je suis comme une pauvre beste de charge devant vous. Néanmoins, mon cher enfant,* ajoûtoit-elle, *souvenez-vous que dans quelque délaissement que vous vous trouviez en l'Oraison vous y avez toûjours la présence de Dieu, la volonté de Dieu & la bénédiction de Dieu; n'est-ce pas assez pour être contente?*

Une de nos Sœurs luy dit un » jour, ma Mere, vous paſſez deux » heures devant le ſaint Sacrement » à genoux en Oraiſon la nuit du » Jeudy au Vendredy Saint, & preſ- » que toutes vos ſolitudes de même; » cela ne vous laſſe t'il point bien » le corps & l'eſprit? Elle répondit, *pour le corps je ne l'écoute pas; pour l'eſprit il en eſt fortifié, s'il n'en eſt conſolé. La béatitude des Saints dans le Ciel conſiſte à joüir d'un Dieu plein de gloire; & celle des Juſtes à le poſſeder comme annéanti & crucifié.*

Une autre voyant cette chere Mere auprés d'une de nos Sœurs pour qui elle avoit beaucoup de tendreſſe & qui ſouffroit un violent mal de dents. La Sœur remarquant un profond recueillement en nôtre Mere, prit la liberté de luy demander ce qu'elle penſoit alors. Elle luy dit; *je penſe, mon enfant, au ſouverain bon plaiſir de Dieu, qui eſt que cette Sœur*

ſouffre ce mal : Car il le voit & il pourroit l'empêcher, ou le faire ceſſer s'il vouloit ; mais ne le faiſant pas, je vois que c'eſt ſon bon plaiſir qu'elle ſouffre. Ainſi j'adore ce bon plaiſir, je m'y ſoûmets & je me réjoüis qu'il ſoit accomply.

Une Sœur luy demanda en quoy elle faiſoit conſiſter la douceur de ſa conduite. Elle répondit ; *ce n'eſt pas à ne point reprendre les fautes, car il le faut faire ; mais à maintenir également l'obſervance des ſaintes Regles : & cela produit infailliblement la paix comme un fruit de cette conduite réguliere.*

Elle dit un jour à un Chapitre ſur ces paroles, que nous ne devons vivre, reſpirer ny aſpirer que pour Dieu, *que cet enſeignement nous oblige à une trés-grande perfection : Mais puiſque nôtre ſaint Fondateur nous y engage, & qu'il n'a rien mis dans nos Conſtitutions que par l'eſprit de Dieu, nous devons croire qu'il nous donnera les graces*

pour l'accomplir. En cela nous pouvons nous ſervir de ces paroles de ſaint Paul à des infideles : Vous autres vous travaillez pour la vie & nous pour la mort ; c'eſt-à-dire, qu'il ne faut point faire état de la vie preſente & la regarder comme le tems deſtiné à ſurmonter ces inclinations, puis qu'en la mort de nos paſſions ſe trouve la vie de nôtre cœur. Ma vie c'eſt JESUS. *Mourir pour luy c'eſt mon profit. Une ame pénétrée de ſon eſprit ne vit plus que pour luy, & l'état qui en approche le plus, eſt celuy d'une perſonne qui n'a de penſées, ny de deſirs que pour Dieu & pour ce qui luy plaît ; qui ne veut avoir de momens que pour les employer à ſon ſervice. Mettons la main à l'œuvre ; faiſons courageuſement ce que Dieu demande de nous. Une ame qui s'en tiendroit à ne vouloir s'exempter que des pechez conſiderables, ſeroit en peril de ſon ſalut. Tendons inceſſamment à la plus haute perfection. O pechez malheureux, mourez*

mourez donc, afin que je ne vive plus que pour celuy qui par sa mort m'a donné la vie. Vivez, ô JESUS, *éternellement en nos cœurs, afin que nos cœurs vivent éternellement en vous en l'éternité. Helas mes cheres Sœurs! nous aimons la vie, & nous craignons ses miseres & la brieveté qui y est attachée. Aimons donc la vie dont le propre est l'éternité & la felicité. Souvenons-nous que nous ne sommes pas des personnes du tems, mais de l'éternité.*

Je puis dire que les paroles & les enseignemens de la Mere Eugenie ont esté parfaitement mis en œuvre en sa personne, puisque cette ame admirable par l'union qu'elle avoit avec Dieu étoit pleinement éclairée de ses lumieres pour ce qu'elle devoit faire; & en suite capable de se conduire, s'assujetissant pourtant volontiers aux autres, & se plaisant d'être au lieu le plus bas. Elle ne tiroit aucune vanité des dons de Dieu,

mais elle se tenoit toûjours dans le fond de sa bassesse, & dans les sentimens d'une vraye humilité de cœur dans l'exterieur. Elle ne faisoit rien paroître de singulier; mais elle se rendoit gracieuse, aimable & benigne à toutes; prenant toûjours extrémement garde de ne commettre aucune faute, où elle la lavoit promptement dans le Sang de JESUS-CHRIST. On ne luy voyoit point un visage sévere; on pouvoit dire qu'elle portoit toûjours le Paradis dans le cœur par le contentement qu'elle faisoit paroître dans tous les exercices de la Religion, n'ayant point l'esprit gêné ny embarassé; ne s'emportant point avec impetuosité, ny avec ardeur à aucune chose sensible, parce que le feu de l'amour de Dieu qui brûloit son cœur consumoit les choses exterieures comme de la paille.

Ainsi l'on peut dire qu'elle étoit retournée à un certain état d'in-

nocence, en ce que la rebellion de la partie inferieure étoit fort affoiblie par la violence qu'elle faiſoit à ſes paſſions, qui ne l'empêchoient plus de s'unir à Dieu. Elle le trouvoit dans ſon fonds, & il la combloit des veritables richeſſes & d'innéfables délices; de ſorte qu'elle ne cherchoit rien dans les créatures: & ce qui n'étoit point Dieu, luy ſembloit fade & amer. Donnez-moy, mon Dieu, diſoit-elle, & m'ôtez toutes choſes, je n'en ſuis pas plus pauvre: ôtez-moy, mon Dieu, & me donnez toutes choſes, je n'en ſeray pas plus riche. Trop eſt avare à qui vous ne ſuffiſez pas, mon bon Dieu, vous ſervir c'eſt regner.

On peut dire de telles ames, qu'elles apportent plus de profit à l'Egliſe, que pluſieurs d'une vertu médiocre ne pourroient faire en un ſiecle. Ce ſont ces ames choiſies, amies & confidentes de Dieu, ſes plus chers enfans qui

joüiſſent de la vraye liberté d'eſprit, élevez au deſſus de tous les ſoins & de tous les troubles. Il me ſemble que je me ſuis trop étenduë ſur cette matiere. Mais comme ces maximes ſont recueillies fidelement; je n'ay pas oſé les ſupprimer, de peur de faire tort à pluſieurs bonnes ames qui en pourront profiter.

Diverſes vertus. Il ne me reſte plus que de conſiderer les ornemens de nôtre Arche myſterieuſe, pour achever de voir quelque choſe des vertus interieures & exterieures de nôtre veritable Sunamite, dont on peut dire que ce qui a été caché au dedans, a eſté le plus excellent, ſans m'étendre beaucoup, je diray en deux mots, que ſes Vœux ont eſté faits & rendus à ſon Dieu. Pour ſon Obéiſſance, on peut dire qu'elle n'a jamais eu de veuë moins relevée, que de luy plaire en obéiſſant. En effet, nous ne ſçaurions mieux luy marquer nô-

tre amour, qu'en nous engageant à ne rien faire que pour obéir à celuy que nous aimons. Le Vœu d'Obéiſſance répare autant qu'il eſt en nous la déſobéiſſance de nôtre premier Pere & nous donne lieu de ſanctifier les actions les plus indifferentes. L'Obéiſſance de la Mere Eugenie étoit accompagnée d'une parfaite ſoûmiſſion d'eſprit, ce qui faiſoit dire à la Mere Helene Angelique, qu'elle « n'avoit jamais veu de Religieuſe « plus ſoûmiſe. Auſſi, diſoit nôtre « Mere, *rien d'aſſuré en ce monde que la foy pour la créance, & pour les mœurs l'Obéiſſance.*

Pour ſa Chaſteté elle étoit angelique. Elle entendoit ainſi la Conſtitution qui dit, qu'il faut « vivre en toute honnêteté, pureté, « netteté & ſainteté; *voulant que l'honnêteté fut pour le maintien, la netteté pour les penſées, la pureté pour les paroles, & la ſainteté pour les actions. La foy & l'amour fait*

la perfection de l'ame ; la pureté eſt celle du corps. Durant ſa maladie elle diſoit, *ces petits momens de ſouffrances ſont plus précieux que l'or, & j'en fais ſi mauvaiſe uſage ; puiſque le corps ne peut ſouffrir que durant cette vie, il ne le faut pas épar-*
» *gner.* Elle goûtoit fort ſur la Pau-
» vreté ce que dit la digne Mere
» de Chantal ; que Dieu eſt nôtre
» héritage, dont nous joüirons
» d'autant plus, que nous nous dé-
» poüillons de tout le reſte. Elle ſe refuſoit toutes les commoditez, ne voulant pas même un oreiller à plus de quatre-vingt-deux ans. Si on n'eut veillé ſur ſes beſoins elle ſe fut laiſſé manquer de tout. On ne luy a trouvé que ſes Regles aprés ſa mort avec deux ou trois Livres de dévotion. Elle a même brûlé tout ce qu'elle avoit écrit des choſes de cette nature, pour aller à Dieu dépoüillée de tout. *Emportons*, diſoit-elle, *beaucoup de ce monde, & n'y laiſſons rien.* Elle

entendoit par là les veritables richeſſes des vertus qui nous ſuivent en l'autre vie. Son zele pour l'ornement des Autels étoit reglé ſur ſa Conſtitution. Car elle n'a jamais incommodé la Maiſon pour cela; & elle n'auroit pas procuré des choſes précieuſes à la Sacriſtie, ſi la Providence ne luy avoit envoyé des perſonnes riches, qui s'étant faites Religieuſes ou bienfactrices, ont eu la bonne volonté de faire ces préſens, ce qu'elle n'a pourtant jamais, ny exigé, ny demandé.

Nôtre Mere avoit un grand ſoin de ſon interieur, aimant à garder le ſilence. *Mon enfant*, diſoit-elle, *honorons ce ſacré ſilence du Fils de Dieu dans le ſein de la Vierge, & dans ſa Paſſion. Tâchons de ne parler de rien, pour donner nos avis; & ſi on nous les demande, diſons-les ſans nous ſoucier qu'on les ſuive.*

Accoûtumons-nous à prendre les

choſes comme elles arrivent, croyant que la volonté de Dieu ſe manifeſte par les évenemens. Dans les choſes facheuſes diſons, Dieu les ſçait, Dieu les ſouffre, & uniſſons-nous à ſa patience toute divine.

Si nôtre Mere faiſoit quelque action exterieure, elle l'accompagnoit d'eſprit interieur. Elle n'eût pas fait une génuflection au ſaint Sacrement, ſans y joindre une adoration de cœur; ny une inclination à la Superieure qu'elle n'eût regardé JESUS-CHRIST en elle. Si elle voyoit quelque choſe de beau, elle élevoit ſon eſprit aux beautez éternelles, tout la portant à Dieu. Si elle entendoit quelques bonnes lectures, elle avoit coûtume de faire interieurement les actes de vertu qui s'y trouvoient formez: Elle donnoit cette pratique aux autres. *Prenons garde*, diſoit-elle, *que quand la dévotion ceſſe, l'ame ſeche.* Elle croyoit que les occaſions de

mortifier l'impatience étoient un grand point pour l'interieur. Et une fois entre mille autres, j'en vis une qui me parut ſuprenante.

La veille qu'elle fut à Port-Royal, la Reine venant de luy parler long-tems, & Monſeigneur l'Archevêque de luy donner ſes ordres, ayant beaucoup de choſes à faire, le cœur pénétré de douleur de quitter ſes cheres Sœurs qui l'aimoient au delà de ce qu'on peut dire, devant partir le lendemain, une viſite inutile d'une perſonne indifferente luy ſurvint; elle y fut une demi-heure tranquillement, répondant à tout ce qu'il diſoit, quoy que peu néceſſaire, ſans témoigner qu'elle eut affaire, ny aucune préocupation d'eſprit, attendant que la perſonne s'en allât d'elle-même. Pour moy qui n'avois pas tant de vertu, je luy fis des reproches de ce que ſon tems étant ſi précieux, elle en avoit ainſi perdu : mais elle me

Sa patience.

répondit ; *Ce n'eſt pas tout perdre, quand nous mortifions nos impatiences, j'étois bien aiſe d'être-là autant que la volonté de Dieu le vouloit. Car où il y a moins de nous, il y a plus de luy.*

On a encore remarqué une infinité de pratiques de patience & de mortification. Jamais elle ne ſe plaignoit de la rigueur des ſaiſons, ny ne ſe promenoit hors les tems que la Communauté le fait ; elle ne recherchoit point de la fraîcheur l'Eté ; & l'Hyver quand elle arrivoit dans la chambre commune aprés le repas, elle ne vouloit pas s'approcher du feu, pour laiſſer les places aux autres Sœurs, juſqu'à ce qu'on l'en preſſât. Elle ne faiſoit point d'action purement naturelle & pour ſa ſatisfaction. Dans ſes maladies jamais on ne luy a oüy dire une parole d'impatience, ce qui eſt bien difficile dans les maux violens, dont elle a eſté travaillée

en sa jeunesse, c'étoit des coliques bilieuses & des douleurs de dents trés-grandes. Et même quatre jours avant sa mort elle souffrit toute une nuit une incommodité insupportable qu'elle eut évitée en disant une parole : de quoy son Infirmiere s'étant affligée, elle luy dit, *mon enfant, ne vous inquietez point.* Car vous me donneriez plus de peine, que je n'en ay eu à souffrir cela ; je l'ay enduré, parce qu'il me reste si peu de tems à pâtir, qu'il ne falloit pas perdre une si bonne occasion. N'est-ce pas-là être maîtresse de soy-même jusques à la fin ? Et ces pratiques de patience se pourroient-elles faire en ce tems où les maux sont grands & la foiblesse extréme, si on n'en avoit pris de longues & de saintes habitudes ? C'est aussi de cette vertu que nôtre Mere Eugenie nous a esté un si beau modele, qu'il semble que Nôtre Seigneur nous ait

donné en ſa perſonne une copie de la patience & de la douceur de ſon divin cœur.

Je l'avouë qu'il m'a ſemblé que ce ſeroit une choſe ſuperflue de parler encore de cette vertu dont cette vie nous fournit tant d'exemples. Permettez-moy d'en dire encore ce mot. L'Ecriture Sainte remarque que les portes du Temple étoient de bois d'olivier, pour ſignifier ſelon le dévot Grenade, qu'on ne peut entrer au Ciel que par la miſericorde; & que comme JESUS-CHRIST y eſt monté du Mont des Oliviers, il nous y élevera auſſi par cette vertu.

Sa douceur.

L'huile prend la forme du vaiſſeau où l'on la répand, ainſi le cœur de nôtre Mere Eugenie s'accommodoit à toutes les diſpoſitions de ſon prochain. Elle imitoit nôtre divin Maître, duquel il eſt dit qu'il n'élevoit point ſa voix. Car vous n'euſſiez jamais

vû ny promptitude, ny activité dans ses paroles, imitant Nôtre Seigneur, quand il répondit à celuy qui luy avoit donné un soufflet ; ce fut avec douceur sans empressement & sans amplification de paroles. Si elle parloit de quelqu'un, c'étoit toûjours avec des termes honorables. Elle avoit à son abord une affabilité gagnante, traitant tout le monde avec bonté & honnesteté. Si elle reprenoit quelque Sœur en particulier, elle usoit assez souvent de ces termes. *Ce que je vous dis, mon cher enfant, c'est entre vôtre cœur & le mien que vous sçavez qui est tout vôtre.*

L'estime qu'elle avoit pour la Communauté étoit pareille à celle que saint Antoine avoit pour ses Freres qu'il appelloit son cœur & ses entrailles. *Car*, disoit nôtre Mere, *cette Maison est le Jardin de delices du divin Epoux. Il y sçait bien cueillir de bons fruits. Et*

au reſte il ne faut pas s'étonner s'il s'y trouve comme on trouve dans les autres jardins ces chetives inſectes qui conſument quelques fruits de bonnes œuvres ou quelques fleurs de bons deſirs, c'eſt l'exercice du bon Jardinier de les n'étoyer. Et comme l'uſage des fruits eſt different, les uns ſont pour ſervir promptement, les autres pour être gardez & confits: Ainſi le maître à qui les ames de ces jardins ſpirituels appartiennent deſtine les unes à la vie active, & les autres à la contemplative. Et comme les derniers pour être ſerrez n'en ſont pas moins agréables, auſſi c'eſt ſouvent pour avoir de telles ames interieures & par maniere de dire confites au ſucre de la dévotion, comme parle nôtre Pere ſaint François de Sales, que les Maiſons Religieuſes ſont faites. Et ainſi dans cette ſainte Vocation, il ne faut pas que Marthe mépriſe le repos de ſa Sœur Marie, ny que celle-cy condamne le travail de l'autre. C'eſt en verité avoir un grand diſcernement dans la conduite! Au reſte ce que j'ay dit

de toutes ces vertus, il ne faut pas croire qu'elle ne l'ait pratiqué que dans quelques occaſions, mais elle en a fait ſon exercice ordinaire & continuel durant ſa vie.

Pour la vertu d'humilité, elle y étoit ſi parfaite, qu'elle mettoit en pratique les degrez que ſaint Bernard en explique, dont le plus élevé eſt de ſe réjoüir dans l'abaiſſement & dans les occaſions de la pratiquer. Elle aimoit cette Sentence de ſon ſaint Fondateur, qui dit, que c'eſt un habit « propre à conſerver la ſainteté que « la robe de l'humilité, & qu'il faut « réparer par elle ce que l'on a « manqué de fidelité. Il faut avoüer « que ſon humilité nous a rendu un mauvais office, luy ayant fait brûler un papier d'importance de pluſieurs faveurs miraculeuſes & extraordinaires qu'elle avoit reçeües de Dieu ; c'étoit pour obéir à la Mere Angelique ſa Superieure, qu'elle l'avoit écrit. Cette Mere

Son humilité.

le garda jusqu'à la mort ; mais la Mere Louise-Angelique de la Fayette qui luy succeda à la Charge de Superieure à Chaillot, voyant au dessus l'écriture de nôtre Mere Eugenie, luy renvoya sans l'ouvrir. Il ne fut pas plûtôt entre ses mains qu'elle le jetta au feu, ce que nous sçavons par la Mere Anne Marie Bolain. C'est une perte qui ne sera réparée que dans l'éternité, où Dieu nous fera voir l'éminence de sa sainteté & les faveurs dont il l'a comblée dés cette vie.

On peut dire de la Mere Eugenie, qu'elle faisoit des actions héroïques sans s'en faire acroire; sçachant bien que la veritable grandeur consiste à accomplir parfaitement la Loy & les Regles, & à s'estimer servante inutile. C'est ce qui faisoit écrier S. Augustin, O Dieu éternel, formez ce trait de vôtre divinité en mon ame ; que je fasse le bien avec courage, sans présomption, avec amour, sans interest,

&

& avec paix, ſans trouble !

Nôtre Mere croyoit mal faire dans ſon gouvernement. Elle reſpectoit fort la conduite de celles qui l'avoient précédée, & elle diſoit de celles qui luy ſuccedoient, *qu'elles réparoient ſes défauts & qu'elles rétabliſſoient ce qu'elle avoit laiſſé déperir*, étant ſi parfaitement humble, qu'elle ne ſe croyoit propre que pour étre la derniere. D'où vient qu'un jour entendant un homme qui diſoit qu'il étoit né pour commander, elle en eut beaucoup de peine. *Ah*, diſoit-elle, *nous avons bien plus de talent pour obéir que pour gouverner ! Si Dieu ne nous déclaroit ſa volonté pour le faire on ne devroit jamais accepter la ſuperiorité ; & auſſi-tôt que le tems en eſt paſſé il faut retourner dans le ſilence comme dans ſon centre, parce que celuy qui veut vivre en ſeureté parmi les hommes doit étre plus ſouvent avec Dieu qu'avec eux.*

Il y avoit long-tems que l'on

ſouhaitoit dans cette Maiſon d'avoir ſon portrait, pour le mettre un jour dans la Chambre des Aſſemblées parmi les plus conſiderables Meres de l'Ordre. Mais elle s'en défendoit à peu prés de la maniere dont ſaint Paulin répondoit à Severe Sulpice qui luy faiſoit une pareille demande pour ſe ſouvenir plus long-tems de luy. „ De vous envoyer le portrait du „ vieil homme, il paroîtroit trop „ laid ; & comme celuy du nouveau „ n'eſt pas achevé, il ne vous pa„roîtroit pas non plus agréable. „ Vous entendez bien que je veux „ dire avec le Sage, qu'il ne faut „ pas louer l'homme vivant.

On ne ſçavoit comment forcer ſon humilité : mais ſon âge de quatre-vingt-trois ans nous menaçant de la perdre, je reſolus de prier Madame de Miramion de s'employer auprés de Mgr l'Archevêque de Paris. Et comme elle prenoit un grand interêt à cela,

elle en parla à ce grand Prélat à qui la Mere Eugenie n'étoit pas inconnue, lequel avoit eu la bonté d'en parler avec estime dans plusieurs occasions. Il voulut bien en celle-cy seconder nos desirs, répondant, dites luy de ma part, que je la prie de se laisser peindre. Mais madame de Miramion ayant ajoûté : Mgr, ce n'est point assez. Hé bien, reprit sa Grandeur, dites luy que je luy commande, ajoûtant, c'est une personne dont la memoire doit être éternelle. Cette loüange en la bouche d'un si grand Prélat nous tient lieu d'un éloge achevé. Et quoy-que ce fut pour elle une sensible mortification, elle s'y soûmit, en disant, *Dieu m'a fait la grace de ne jamais desobéir, je ne commenceray pas.* Et c'est sur cet Original que je l'ay fait graver & peindre dans la Chambre des Assemblées, où chacune s'imagine la voir encore dans ce lieu donner ses obéissances comme autrefois.

Elle avoit cette coutume quand elle ordonnoit quelque choſe, de ne ſe ſervir jamais de termes d'autorité, mais toûjours, *je vous prie de faire cela* ; ou bien, *Nôtre Seigneur veut cela pour vôtre perfection* ; ou en general, *nos Sœurs, il faut que nous faſſions attention à telle ou telle Obſervance à laquelle on manque. Il paroît que nous nous ſommes relâchées là-deſſus* : Sans jamais rien dire de fâcheux, qui put faire voir quelque domination ; ſe ſouvenant que la Conſtitution dit, qu'il faut penſer que » l'on eſt non ſon pere, mais ſon » pair, comme dit ſaint Bernard. » La ſujétion eſt aſſez difficile d'elle-» même, & il faut que le Superieur » ſe rende tel aux autres, qu'il » voudroit en trouver un luy-même, » comme dit le même Saint.

On admiroit en la Mere Eugenie ſa fidelité à pratiquer avec un aſſujétiſſement trés-grand les Obſervances du Noviciat. *Nos*

Regles, diſoit-elle, *c'eſt de l'or dont il ne faut rien perdre : & cette application eſt un bon moyen pour humilier l'orgueil.* En effet on la voyoit aller ſans faire de bruit ouvrir & fermer doucement les portes, parler bas, aller ſouvent écurer la vaiſſelle, fidelle au travail commun ; elle s'eſt levée & couchée plus de trente ans ſans lumiere, & elle étoit trés-fidelle à marquer aux défits qui ſe donnent pour la pratique de quelque vertu devant les bonnes Fêtes, demander toutes ſes permiſſions & cent autres choſes de cette nature. *Quand on eſt bien bas*, diſoit-elle, *on ne craint point de tomber. Je me ſuis humilié, diſoit David, & il m'a delivré. Une pratique d'humilité & d'anéantiſſement vaut mieux que de reſuſciter un mort, & que de faire des miracles.*

Cette venerable Mere préferoit les autres à elle, ſans conſiderer que toutes luy avoient de trés-grandes obligations.

Elle craignoit ſi fort d'incommoder, qu'elle alloit à la Meſſe dés les ſix heures, pour laiſſer la Chapelle de l'Infirmerie aux autres malades. Quand elle y étoit, & qu'elle voyoit quelqu'une venir, elle la preſſoit de ſe mettre à la meilleure place. Et durant les Saluts du ſaint Sacrement, elle ſe tenoit pour cela vers la porte.

Si on luy témoignoit de l'empreſſement pour ſçavoir de ſes nouvelles, elle diſoit en embraſſant les Sœurs : *Hé ! comment pouvez-vous penſer à une perſonne ſi inutile ? Ne ſçavez-vous pas bien, que je ne ſuis bonne qu'à donner de la peine à nos Sœurs, qui me ſervent avec tant de charité : Dieu veut couronner par là leur patience.*

Cela touchoit ſouvent juſques aux larmes, quand on faiſoit reflexion, que celle qui parloit ainſi, étoit la Mere commune de toutes, à qui la Maiſon étoit redevable de grands biens temporels &

spirituels. Plus son humilité étoit profonde, plus ses belles qualitez causoient d'admiration. On se disoit dans ce sentiment : A-t-on jamais vû se soûtenir dans un sens si parfait, dans une vertu si appliquée en toutes les occasions ? Recevoir avec plus de reconnoissance les petits services que l'on luy rend ? On luy doit tout, & elle n'exige rien ! Ce n'est pas merveille si elle conserve le feu du divin amour sous la cendre de l'humilité.

Etant à la mort durant ses quatre derniers jours, elle avoit le cœur si pénétré de Dieu, qu'il luy en échapoit de tems en tems quelque mot ; mais on remarquoit qu'ayant commencé à parler, elle se taisoit tout court, dans la peur qu'on ne remarquât ses paroles, & son Infirmiere la priant d'achever, elle luy répondoit. *J'adore le silence du Fils de Dieu.* Sa pureté & sa crainte étoit

ſi grande ſur cette matiere, que la veille de ſa mort s'étant laiſſée aller à parler dans ſa ferveur des miſericordes de Dieu ſur elle en ſa converſion, elle en eut du ſcrupule, ſuppliant la Superieure de luy dire ſi elle n'avoit point trop parlé d'elle. A quoy ayant répondu, qu'il étoit bien juſte de reconnoître les miſericordes de Dieu, elle ſe tint en repos.

Cette trés-honorée Mere Eugenie en mourant dépoüillée de toutes choſes, nous a laiſſé les exemples de ſa trés-ſainte vie à imiter. On peut dire de toutes ſes actions, que la foy les appuyoit comme ſon fondement; que ſa charité les animoit, l'humilité les élevoit, la ſincerité les ornoit; la ferveur les perfectionnoit; la prudence les regloit; la pureté d'intention les embelliſſoit. Elle a mis ſon ſoin principal à orner ſon interieur, ſçachant ce que dit le Prophete Royal, que la beauté de

de la fille du Roy eſt au dedans, & que Dieu conſidere le cœur & non pas l'apparence : ce qui produiſoit à l'exterieur cette douceur dont elle ſe faiſoit un devoir particulier ; cette candeur admirable qu'elle avoit dans ſes paroles ; cette indulgence charitable à excuſer les défauts de ſon prochain ; cette averſion forte qu'elle avoit pour la flatterie & la médiſance, & mille autres belles qualitez qui ont embelli ſa vie. Mais je n'admire rien tant, que ſa perſévérance ; c'eſt une choſe aſſez facile de faire paroître de la pieté pour un tems ; mais de continuer avec une égale fidelité, c'eſt la pierre de touche qui éprouve le bon or ; c'eſt la marque des Elus ; y eut-il jamais une Religieuſe plus égale dans ſes exercices pendant plus de ſoixante-cinq ans qu'elle a vécu dans la religion ! C'eſt ce qui nous fait admirer ſa conſtance dans le bien, & qui nous la fait regarder com- Sa perſévérance.

me un ſoleil, dont la lumiere n'eſt jamais affoiblie, qui n'eſt pas comme ces feux de nuit, qui ſe diſſipent & qui ſe fondent preſque auſſi-tôt qu'ils éclatent, mais comme ces Aſtres qui ſont attachez au Firmament, qui n'en tombent jamais.

Elle a eſté comme cet arbre planté ſur le courant des eaux; toûjours chargée des fleurs des bons deſirs & des fruits des bonnes œuvres, qui ont eſté animées d'un trés-ardent amour. Car, comme dit un ſaint Pere; mettez la charité dans un cœur, tout y ſert; ôtez-l'en, tout s'y perd.

Elle y a joint l'amour de la ſouffrance; & elle a experimenté, que s'il eſt difficile de vivre avec JESUS-CHRIST en Croix, il eſt doux de mourir entre ſes bras. Car n'ayant eu que luy au cœur, elle n'a rien eu à cœur que ſon ſervice; ſçachant bien que celuy-

là est pour néant au monde, qui n'aime point Nôtre Seigneur. Et que celuy qui l'ignore, ne sçait rien. Un cœur sans amour, est un cœur sans vie qui ne merite pas de vivre. Car aimer comme elle a fait, c'est n'avoir de pensées, de paroles, d'actions, ny de volonté que pour Dieu qui est l'ame de nôtre ame, & la vie de nôtre vie : Vie éternelle qui n'est autre chose que la divinité même, en tant qu'elle vivifiera nos esprits de sa gloire & de sa felicité. Vie seule vraye vie, & pour laquelle nous devons vivre en ce monde ; puisque selon saint François de Sales, toute la vie qui n'aboutit pas à l'éternité bienheureuse est plûtôt une mort, qu'une vie. O éternité longue sans fin, large sans bornes, profonde sans mesure & haute par dessus toute estime !

Conclusion.

Epistre 41. du 2. livre.

C'est maintenant l'heureuse experience qu'en fait l'ame précieu-

ſe de celle dont j'écris la vie, que je finis, en diſant, qu'elle a pû s'écrier comme ſaint Paul : La grace n'a point été vaine en moy; je vis, non plus moy, mais JESUS-CHRIST vit en moy, puiſqu'elle a conſacré toute ſa vie à la ſouveraineté de l'être de Dieu, ſon entendement à la verité de ſa parole, ſon cœur à ſon infinie bonté, ſa memoire à ſa liberalité par le ſouvenir de ſes bienfaits, & ſon corps à ſa juſtice pour recevoir les douleurs de la mort avec amour. Et ainſi laiſſant la terre où nous poſſedons ſes dépoüilles vénérables; nous avons ſujet de croire, que ſon ame repoſe dans le Ciel. Tant que cette Maiſon aura des Vierges Epouſes du divin Epoux ; tant que le monde aura des Chrétiens & l'Egliſe des Fideles, ſa memoire ſera en éternelle bénédiction. Ceux qui l'ont vûe n'y penſent point ſans douleur, & n'en parlent point ſans

larmes. Ce sera pourtant toûjours avec la consolation que saint Paul nous donne, qui ne veut pas que nous considerions nos amis sans esperance de vie & de resurrection. Il nous assure en écrivant aux Ephesiens, que nous serons vivifiez en JESUS-CHRIST, & assis sur les trônes célestes. Ce qui fait dire à saint Maxime, UBI PORTIO MEA REGNAT, REGNARE ME CREDO, où une partie de moy regne, je crois que je regneray. Et l'Apôtre nous dit, n'attendons-nous pas Nôtre Sauveur JESUS-CHRIST, qui réformera nôtre corps abject & miserable sur le modele de son Corps glorieux ? Oüy cette esperance repose dans mon sein, disoit Job ; & le Propete Royal s'explique de la même maniere : Ma chair refleurira un jour. Cependant nous avons sujet de croire que la vénérable Mere Eugenie en attendant le bonheur de son

corps joüit déja en ſon ame de cette vie que ſaint Auguſtin appelle heureuſe, abondante, riche, ſeure & éternelle.

F I N.

V2

C744011
RING